

L'ARCHE *Editeur*

John ARDEN

L'Ane de l'hospice, vulgaire mélodrame

Traduit par
Jacqueline AUTRUSSEAU, Maurice GOLDRING

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

L'ANE DE L'HOSPICE

(The Workhouse Donkey)

Vulgaire mélodrame

Texte français de Jacqueline Atrousseau et Maurice Goldring

A Tamara

*Cette lune fraîche et douce (maintenant
[vaincue par la nuit
Qui l'a enveloppée de nuages et de téné-
[bres)
Avait jeté d'abord, lorsqu'elle s'était levée,
Sa lueur fugitive sur tous les arbres du
[parc.
Chaque buisson, chaque étang, chaque four-
[ré redouté
Sont restés présents à mes yeux sans lu-
[mière
Et je marche toujours, sans crainte et sans
[danger.*

L'Ane de l'hospice, première pièce anglaise moderne choisie pour le Festival de Chichester, a été créée, dans une mise en scène de Stuart Burge, le 8 juillet 1963. Elle devait ensuite être inscrite au répertoire de la New Theatre Company, dirigée par Sir Laurence Olivier.

PRÉFACE

J'ai appelé cette pièce « mélodrame », en gardant au mot sa signification étymologique : pièce avec accompagnement musical. Dans la représentation de Chichester, la musique de M. Addison ne se bornait pas à soutenir les quelques chansons, elle constituait aussi un fond sonore à la plupart des dialogues, et intervenait pendant les enchaînements. L'orchestre, installé sur une plateforme surplombant la scène, restait visible tout au long de l'action. Certes, la pièce étant strictement une pièce, c'est-à-dire ni comédie musicale ni opérette, on pourrait probablement la présenter sans aucun accompagnement musical ; mais, à moins que les impératifs financiers exigent cette suppression, je ne la recommande pas.

L'Ane de l'hospice, commandé tout d'abord par le Royal Court Theatre, a dû subir quelques modifications à l'occasion du spectacle en plein air de Chichester. Les indications du texte imprimé se révéleront, espérons-le, applicables à tous les théâtres de type habituel. Dans les limites du Manteau d'Arlequin, le décor doit être réduit au minimum, de façon que les tableaux se succèdent à un rythme rapide. Décors et costumes peuvent avoir quelque chose de caricatural, mais, étant donné le caractère véridique et réaliste de la pièce (elle reproduit presque intégralement la réalité historique), la caricature ne doit pas atteindre un plus haut degré d'extravagance que celui auquel nous ont accoutumés les artistes spécialisés dans les cartes postales pour stations balnéaires.

L'adaptation de *L'Ane de l'hospice* aux nécessités scéniques m'a causé les pires difficultés. Le sujet s'avérait aussi labyrinthique que récalcitrant, et je n'aurais jamais, sans doute, réussi à le contenir dans les limites normales du théâtre sans l'assistance, les conseils, la collaboration, les critiques et les multiples manifestations

de stupeur de Monsieur Lindsay Anderson, Monsieur Stuart Burge, Madame Margareta d'Arcy, Monsieur George Devine et Sir Laurence Olivier, ainsi que de tous ceux, ou presque, qui de près ou de loin participèrent à la production de Chichester. Quant au résultat de nos efforts combinés, j'hésite encore à porter sur lui un jugement. On a coutume de considérer que la durée d'une pièce nouvelle ne doit pas excéder deux heures et demie ou trois heures, et il est difficile de contester un tel principe, dans les conditions actuelles du théâtre. Mais j'aurais été heureux si *L'Ane de l'hospice* avait pu durer, disons six heures, ou sept, ou treize (sans compter les entractes), le public ayant la possibilité d'entrer et de sortir pendant la représentation (un synopsis aurait sans doute aidé chacun à décider quelle scène il voulait absolument voir, et quelle autre il pouvait se permettre de manquer). Un théâtre offrant pareil divertissement devrait, bien sûr, en offrir aussi quelques-uns d'un autre ordre, et prendre, en quelque sorte, l'aspect d'une fête foraine ou d'un parc d'attractions : restaurants, bars, amusements divers, kiosques à musique, etc., la salle de spectacle se trouvant au centre. Le plan de cette salle devrait faire l'objet d'une étude très soignée, car, de toute évidence, les spectateurs quittant et rejoignant sans cesse leurs places risquent de créer une perturbation intolérable. Mais je suis convaincu que si l'expression « théâtre vital » doit un jour cesser d'être ridicule et prendre un sens réel, il faudra trouver une conception souple du spectacle, quelque chose comme une « promenade-concert » (1). Conception qui ne s'appliquerait pas à toutes les pièces, et ne serait en aucun cas imposée : le théâtre doit être universel. Mais il ne sera jamais universel si l'on n'accorde la priorité aux vieux attributs essentiels de Dionysos : bruit, désordre, ivresse, lascivité, nudité, générosité, corruption, fertilité et facilité.

Ces attributs, c'est pour les célébrer qu'a été expressément créé le théâtre comique ; chaque fois qu'on les a oubliés, notre art s'est trahi lui-même, et notre dieu, généralement aimable et accueillant, s'est voilé la face.

1. - Mademoiselle Joan Littlewood a déjà présenté un projet de cet ordre, et, apparemment, fort utilisable. J'espère qu'on lui donnera la possibilité de le mettre à exécution.

La pièce m'a été en grande partie inspirée par la personnalité de feu Monsieur Joseph d'Arcy, de Dublin. Beaucoup d'éléments m'ont aussi été fournis par une autre personnalité : Barnsley, ma ville natale, mais j'ai soigneusement évité toute ressemblance avec aucun de ses habitants réels. Ainsi la curiosité des malveillants ne sera pas satisfaite.

Certains critiques ont dit :

Cet Arden nous déroute, il veut nous rendre fous :
Sa pièce est grossière, confuse, embrouillée, mauvaise en somme.

Et Arden :

Pourquoi m'accusez-vous, pourquoi m'insultez-vous
Et pourquoi votre bonne société me refuse-t-elle,
Parce que, simplement, je n'ai ni ceinture ni bretelles ?
Je comprendrais mieux vos grimaces de dégoût
Et vos discours boiteux pleins de circonspection
Si vous admettiez au moins qu'il me manque ce foutu pantalon.

JOHN ARDEN.

PERSONNAGES

Travailleurs :

BARNEY BOOCOCK, *le maire.*

MADAME BOOCOCK, *la mairesse.*

L'ADJOINT CHARLIE BUTTERTHWAITTE, *ancien maire.*

HOPEFAST
HARDNUTT
HICKLETON

} *conseillers municipaux.*

Conservateurs :

L'ADJOINT SIR HAROLD SWEETMAN, *riche brasseur.*

LADY SWEETMAN, *sa femme.*

MAURICE SWEETMAN, *son fils.*

F. J., *son ami : industriel et conseiller municipal.*

La Police :

LE COLONEL FENG, *commissaire de police.*

L'INSPECTEUR WIPER.

LE BRIGADIER LUMBER.

L'AGENT LIVERSEDGE.

L'AGENT LEFTWICH, *retraité, messenger et factotum de la mairie.*

DEUX AGENTS.

L'ANE DE L'HOSPICE

PREMIER ACTE

TABLEAU I

Un chantier de construction. Tout est prêt pour la pose de la première pierre.

BLOMAX :

Mesdames et messieurs, une supposition :
Nous allons à Sheffield, partant de Saint Pancras,
Ou bien à Doncaster, en partant de King'Cross
Dans les deux cas, c'est à Leeds que nous arrivons.

Entrent des maçons.

Tout près, à vol d'oiseau et par toute autre voie,
Mais dépaysement notoire en tous domaines :
Autre climat, autre nature,
Autre accent, autre odeur et autre nourriture.
Je vous assure aussi que sur le plan moral
Un tel voyage implique changement égal.

Entrent Wiper et Lumber, accompagnés d'agents de police (la garde d'honneur).

Je m'explique : ce qui vous paraissait mauvais
Pourrait bien dans le Nord vous sembler excellent.
Vous pourriez comme moi être amenés à croire
Que si vous vous rendez d'une ville dans l'autre
Il vous faut arborer un visage nouveau,
Ou mieux, à l'occasion, posséder deux visages.

Entre une procession de civils. Elle comprend Boocock, Madame Boocock (précédés de Leftwich et de la masse) ; Sweetman, F. J.,

Le corps électoral :

LE DOCTEUR WELLINGTON BLOMAX, *médecin.*

WELLESLEY, *sa fille.*

GLORIA, *patronne du Copacabana Club.*

MAÇONS.

INVITÉS DES SWEETMAN.

LA BONNE DES SWEETMAN.

LE PATRON DU CAFÉ VICTORIA ET ALBERT.

UNE SERVEUSE.

UN AIDE BARMAN.

CONSOMMATEURS.

UNE INFIRMIÈRE *chez le Docteur Blomax.*

LE PORTIER.

ENTRAÎNEUSES.

SERVEUSES

DANSEUSES

« NUMÉROS SPÉCIAUX »

DES JOURNALISTES.

UN GARDIEN DE PARC.

DES AMOUREUX.

LA SERVEUSE *du salon de thé.*

MANIFESTANTS.

L'action de déroule dans une ville industrielle du Yorkshire, quelque part entre Sheffield et Leeds. De nos jours.

au Copacabana Club.

des conseillers travaillistes, et Butterthwaite. Le Maire et ses adjoints, en tenue officielle, etc. Des Dames conservatrices aussi, le jeune Sweetman, et quelques citoyens.

Autre peuple, autres valeurs
Que vous pouvez méconnaître.
Je ne les surestime pas,
Je ne les préconise pas,
Mais loin de moi l'idée d'une condamnation
Car chacun d'un bout à l'autre
Agit obligatoirement
Selon sa nature propre
Et celle de son pays.
Leur pays n'est pas le nôtre,
Il a sa musique à lui.

L'orchestre joue « Ilkley Moor » (1). Blomax salue Wiper, qui lui rend sèchement son salut, puis il se retire ; entre Wellesley, qui rencontre Blomax et reste près de lui. Wiper salue le maire.

WIPER. — Monsieur le Maire, la garde d'honneur ici présente attend que vous la passiez en revue.

BOOCOCK. — Bonjour, Inspecteur. J'ai le privilège de vous présenter votre nouveau Commissaire, le colonel Feng. Colonel Feng, Voici l'Inspecteur Wiper, qui a assuré, durant l'interrègne, une impeccable administration...

FENG. — Bonjour, Inspecteur.

WIPER. — Bonjour, Colonel.

FENG. — Monsieur le Maire, voulez-vous que nous jetions un coup d'œil sur la garde d'honneur ?

1. - Chanson traditionnelle du Yorkshire. N.D.T.

BOOCOCK. — Tout de suite, Colonel. Après vous.

L'orchestre joue « Ilkley Moor » tandis qu'ils passent en revue les agents de police. Butterthwaite se sépare des officiels et rejoint les maçons. Il tient, dans un fume-cigarette en ivoire, une cigarette non encore allumée.

BUTTERTHWAITE. — Bon Dieu, la vieille marche guerrière ! Sonnez, trompettes assoiffées de sang !... Curieuse façon de saluer une si belle journée !... Jack, aurais-tu quelque chose qui ressemble à du feu ?

LE PREMIER MAÇON. — Voilà, Monsieur l'Adjoint.

BUTTERTHWAITE. — Adjoint ? Je croyais que tu me connaissais mieux, mon gars !

LE PREMIER MAÇON. — Bon. Alors, Charlie... Je ne voulais pas vous vexer.

BUTTERTHWAITE. — J'aime mieux ça. (Il montre sa robe d'adjoint.) On peut être paré comme le bœuf rôti de la vieille Angleterre, et ne pas oublier pour autant les réalités. Je l'espère, du moins. Bon sang, regardez-moi ça ! Gauche, droite, gauche, droite, une, deux, trois, et tu es dans l'armée depuis combien de temps, mon brave ? Parfait comme ça ! Qu'on lui donne trois galons !... Dis donc, la police... Ah, ceux-là, pas moyen de s'en passer, mais bon Dieu, ce qu'on peut les haïr ! (La revue est terminée ; le maire vient prendre place près de la pierre à poser.) Regarde : c'est parti !

BOOCOCK. — Chers concitoyens, mesdames, messieurs... euh... chers électeurs... La petite cérémonie de cet après-midi est pour ainsi dire double. On fait, pour ainsi dire, d'une pierre deux coups. Primo, nous posons la première pierre du nouveau local de notre police, et secundo, nous accueillons, avec la plus grande joie, notre nouveau Commissaire principal, le Colonel Feng. Ces deux événements ne seront pas, je le présume, sans répercussions sur notre mode de vie, et cela de bien des manières.

MADAME BOOCCOCK. — De manière généralement agréable, je l'espère. Mais désagréable, je l'espère aussi, pour certains d'entre nous. Et ce ne sera que justice !

Rires.

BOOCCOCK. — Le Colonel Feng, qui nous arrive, a été choisi, à l'unanimité, par le Comité Municipal du Maintien de l'Ordre.

BUTTERTHWAITE, *à part.* — Qu'il dit ! J'ai rien choisi, moi. Ça s'est décidé en mon absence.

BOOCCOCK. — J'ai le plaisir de vous annoncer que les membres Conservateurs de ce Comité, sous l'estimée direction de Sir Harold Sweetman (*Sweetman et lui échangent un salut, Butterthwaite grince des dents*), ont adopté sans réserve notre point de vue à nous, parti de la majorité. Voilà qui augure bien de l'avenir, et je vais maintenant prier le Commissaire principal de dire quelques mots. Colonel Feng !

FENG. — Monsieur le Maire, Madame la Mairesse, Messieurs les adjoints, Messieurs les conseillers, mesdames, messieurs. Ni mon origine, ni mon éducation ne font de moi, je l'avoue, un homme du Nord. Je suis sûr que de cela on ne me tiendra pas rigueur. (*Rires.*) La ville où j'occupais ces derniers temps le poste de Commissaire Central était très différente de celle-ci ; la violence criminelle y régnait à tel point qu'il fallait, pour en entreprendre l'élimination, la plus ferme des mains fermes. Élimination accomplie. Nous vivons une époque où tous les principes moraux sont réduits à néant. Le délinquant est aujourd'hui choyé et dorloté par le jargon fantastique d'une psychiatrie de bazar. Et pourtant, mesdames et messieurs, je vous le demande : tous ces pontifes sentimentaux, préoccupés de questions sociales, se penchent-ils un seul instant sur les affres subies, littéralement, soir après soir, par les femmes de notre pays, ces femmes qui, voyant leur compagnon sortir pour gagner le pain quotidien, se demandent (mais oui, en vérité, se demandent) : reviendra-t-il indemne, exempt de coups et blessures ? Ces femmes,

mesdames et messieurs, je veux, avec l'aide de Dieu, les tranquilliser. Merci.

Applaudissements. Butterthwaite pousse, pour lui seul, un sifflement prolongé mais très bas.

BOOCCOCK. — Je vous remercie, Colonel Feng. Je suppose que, pour ces paroles, tous vous applaudiront des deux mains. Et maintenant... pose de la première pierre. Qui peut le mieux s'acquitter d'une telle mission, sinon cet homme, que je désignerai à juste titre comme le plus distingué de nos éminents concitoyens : Président de la Section Régionale du Parti Travailleuse, Secrétaire du Syndicat Local des Mineurs, tête pensante de cent-une commissions assidues, et aussi, surtout peut-être, l'homme à qui, dans cette ville, fut confiée neuf fois, ni plus ni moins, la fonction de maire. Voilà, me semble-t-il, un record national !

LE DEUXIÈME MAÇON, *à part, à Butterthwaite.* — Autrement dit, le seul homme de la ville qui ait mis pour de bon la main à la pâte. Pas vrai, Charlie ?

BUTTERTHWAITE, *bas.* — Si.

BOOCCOCK. — J'ai nommé, mesdames et messieurs, l'adjoint Charlie Butterthwaite. Un grand applaudissement pour lui. Allez, Charlie, un gros travail t'attend. (*Acclamations.*) Un triple ban pour Charlie Butterthwaite ! Hourrah ! Hourrah ! Hourrah ! (*L'orchestre joue « Voyez ce héros conquérant. »*) Bon Dieu, je peux vous le dire, quand je suis attifé comme ça, près de Charlie, (*il montre sa robe*), c'est plus fort que moi, j'ai l'impression de naviguer sous un faux pavillon. Son nom à lui est comme qui dirait épinglé au dos.

Rires.

BUTTERTHWAITE. — Et voilà : il recommence à me chiper mes plaisanteries ! Je vais le dénoncer au Colonel Feng, pour chapardage. Croyez-moi, celui qui serait venu me dire, il y a quelques années, que je me trouverais, cet après-midi, en train de cimenter le

nouveau local des flics, je l'aurais envoyé dinguer dans la fosse aux dingues, avec un sacré coup de pied aux fesses. Mais vous savez ce que c'est, tout tourne, tout tourne. Et pour ce qui est de cette ville, maintenant, les maîtres, c'est nous. Qui est-ce qui aurait cru ça, en 1897, quand votre vieil oncle Charlie a vu le jour pour la première fois, dans une salle d'accouchement de l'hospice municipal ? Et 1926, donc : encore une année d'amertume, et que je n'ai pas oubliée. Sir Harold Sweetman s'en souvient aussi, j'imagine. Lui et ses complices. Ils nous ont enfoncés, à l'époque. Mais on s'est battus, et encore battus, et en fin de compte on a gagné. Alors on n'en parle plus. Tout ce qui reste entre nous, c'est des petites dissensions politiques, totalement effacées (du moins en dehors du service) par la reconnaissance permanente que nous vouons à l'Entreprise actuelle de Sir Harold. La bière, l'industrie de la bière ! Réfléchissez : sans elle, que serions-nous ? Une nation déshydratée. Et les Boches, et les bouffeurs de grenouilles, ils nous balaieraient comme sciure de bois !... Bon. Et maintenant, où est-elle, cette brique que je dois poser ? Je n'ai pas ma carte du syndicat, mais entre syndicats on peut s'arranger, j'en suis sûr. Bien mélangé, le ciment, Jack ?

LE PREMIER MAÇON. — Bien mélangé, oui.

BUTTERTHWAITE. — Qu'est-ce que c'est, ta formule ?

LE PREMIER MAÇON. — Trois quarts de pierre broyée très fin. Et pour le reste, trois quarts de chaux et un quart de ciment de Portland.

BUTTERTHWAITE. — Pas mal, pas mal du tout. Le travail soigné, j'aime ça... Truelle ?... Bon. Il n'y a pas une fille, là-bas, qui veut faire glacer son gâteau de mariage ? Moi, je suis fin prêt, au tarif habituel ! (*Il envoie un baiser ou deux en direction du public.*) Personne ? Bon, allons-y. Descends-la, cette pierre, David. (*La pierre est abaissée et posée sur le mortier qu'il a étalé.*) J'ai le grand plaisir de vous déclarer que cette pierre est posée, et bien posée. (*Il tapote les coins avec la truelle.*) Un petit coup ici, un petit coup là et c'est terminé ! Encore un coup pour une autre ?

BOOCOCK, le retenant. — Attends, Charlie... Doucement !

Tous se raidissent tandis que l'orchestre commence à jouer l'hymne national. Puis l'assemblée se disloque, et de petits groupes se forment et bavardent.

LUMBER. — Garde d'honneur, demi-tour, droite ! Rejoignez vos postes, et au pas cadencé !

Il sort avec les agents. Les citoyens se dispersent. Wiper se heurte à Butterthwaite.

BUTTERTHWAITE. — Après vous, Monsieur Wiper.

WIPER. — Après vous, Monsieur Butterthwaite.

BUTTERTHWAITE. — Adjoint Butterthwaite, s'il vous plaît. (*Lady Sweetman et le jeune Sweetman entrent, et parlent à Sweetman. F. J., Blomax et Wellesley viennent également. Butterthwaite voit Blomax.*) Salut, Wellington ! Je me suis bien débrouillé, non ?

BLOMAX. — Oh, très bien, Charlie ! Très vivant.

BUTTERTHWAITE. — Je serai là-bas à dix heures pile. La table habituelle.

Butterthwaite s'éloigne et se dirige vers les conseillers Travail-listes.

BLOMAX. — Conformément au souhait du grand Bonaparte... Voici ce qu'il voulait dire : ce soir, à dix heures, dans le salon de l'Hôtel Victoria et Albert (côté banlieue est), le comité fantôme du Parti Travailliste tiendra une réunion extraordinaire, présidée par l'Adjoint Butterthwaite. Et tous devront être suspendus à ses lèvres, comme il est de règle et, en fin de compte, pratique. Vous trouvez curieux, peut-être, qu'un homme comme moi, exerçant une profession libérale, consente à faire d'un tel clown son Bonaparte ?

Le Napoléon du Nord, selon l'expression qu'on emploie ici, en toute fraternité... Eh bien, profession libérale ou pas, je suis un individu corrompu. Lui, comme tous les empereurs, a besoin d'un obscur et occulte conseiller — d'un metteur en scène, si vous voulez, ou d'un compère —, moi, en somme. Et je le suis, parce que ça me plaît. J'ai apprécié, en mon temps, les délices de la chair — forme de corruption moins antisociale, sans doute, mais, dans mon cas, l'abcès enflait et s'aggravait de façon inquiétante. Je suis médecin, voyez-vous. Mon nom : Wellington Blomax. Je ne suis pas encore cassé par le Conseil de l'Ordre mais, ainsi que vous pourrez vous en apercevoir, il s'en est fallu d'assez peu. (*Présentant Wellesley au public :*) Et voyez, près de moi, le fruit de mes folles années d'étudiant. Cette pauvre fille sans mère est Wellesley, ma propre fille. Elle est revenue depuis un jour ou deux, après une assez longue absence. Elle travaille pour gagner sa vie, et son éducation (dont j'ai, je vous l'assure, assumé les frais) est d'une déplorable insuffisance. En réalité nous nous connaissons à peine. (*Wellesley a un rire bref ; il l'imite.*) Mais je me suis imposé un devoir : la mettre en mesure de saisir les occasions offertes par cette localité. Juste compensation, pour elle à qui manquèrent tant de choses.

BUTTERTHWAITE, *en sortant avec les conseillers Travailleurs.* — Je crois avoir prévenu tout le monde, mais si j'ai par hasard oublié quelqu'un, tu t'en occupes, n'est-ce pas ?

BLOMAX. — Je m'en occupe, Charlie.

Sortent Butterthwaite et ses compagnons.

WELLESLEY. — Voudriez-vous dire que c'en est une ?

BLOMAX. — Une quoi ?

WELLESLEY. — Une des occasions qu'offre la localité ?

BLOMAX. — Oh, non, ma chérie ! Il est sur ma liste de la Sécurité Sociale, mais... Non, non, mon cœur, ce qu'il te faut, c'est

une tout autre illustration de ce déplorable paysage urbain. (*Il montre Sweetman.*) Et ce monsieur pesant, là-bas...

WELLESLEY. — Le jeune homme, avec lui, qui est-ce ?

BLOMAX. — Son fils, mon cœur, et son héritier. Sweetman, Céréales et Brasseries Réunies... Enorme, somptueux...

WELLESLEY. — Merci, je l'ai déjà rencontré. Nous sommes venus de Penrith ensemble, dans le même compartiment.

Le jeune Sweetman la voit et s'approche d'elle.

LE JEUNE SWEETMAN. — Bonjour.

WELLESLEY. — Bonjour.

Il l'éloigne de son père.

LE JEUNE SWEETMAN. — Vous savez, j'étais absolument sûr que nous nous reverrions avant trois jours. Et maintenant, vous allez me dire très exactement qui vous êtes, ce que vous faites là, et ce que moi, je dois faire pour mieux vous connaître.

Les Conservateurs se groupent autour de Feng. Wellesley parle avec le jeune Sweetman. Une jeune fille apporte un plateau chargé de boissons, et la réunion tourne à la cocktail-party.

TABLEAU 2

Chez Sweetman. Lady Sweetman, le jeune Sweetman, Feng, F. J., deux dames, Wellesley, une bonne. Blomax est toujours à l'avant-scène.

BLOMAX :

Ne montre-t-elle pas un charmant savoir-faire ?

Des larmes de fierté montent aux yeux du père

Trop longtemps négligent pour oser s'épancher.

Blomax sort.

SWEETMAN. — Mais oui, Colonel Feng, c'est ainsi : ce que vous avez vu et entendu aujourd'hui n'avait absolument rien d'exceptionnel.

F. J. — Il fait tout le temps la même chose.

SWEETMAN. — Oui, Il est né à l'hospice. Il a dirigé et brisé, d'une seule main, la Grande Grève. Pour tout le monde il est l'oncle Charlie, et il le restera jusqu'à sa mort.

LADY SWEETMAN. — Ou jusqu'à sa défaite électorale, laquelle n'est pas impossible, j'en suis sûre. Vous parlez toujours de lui comme s'il était...

SWEETMAN. — Nous parlons, ma chère, d'un homme qui a organisé de façon napoléonienne l'appareil du Parti Socialiste et...

F. J. — Et surtout en ce qui concerne les circonscriptions électorales.

SWEETMAN. — Eh oui, les circonscriptions... Tout est organisé, voyez-vous. Une majorité écrasante, obtenue par des découpages arbitraires, et assurée de se maintenir. Voilà, Colonel Feng, le tableau de notre lamentable situation, à laquelle il vous faudra vous adapter, vous ne tarderez pas à vous en apercevoir, faute de quoi vous serez...

LA PREMIÈRE DAME. — Qu'en pensez-vous, Colonel Feng ?

FENG. — Je ne pense absolument rien, chère Madame. Représentant de la loi, je ne puis me permettre aucune prise de position politique.

SWEETMAN. — Oui. Vous ne tarderez pas à vous apercevoir...

LA DEUXIÈME DAME. — Indéniablement, les gens apprécient ses discours. Que faire, sinon en rire ?

LA PREMIÈRE DAME. — Comme on rit des enfants mal élevés.

F. J. — Et il n'improvise jamais, bien sûr.

LADY SWEETMAN. — Mais ces enfants-là, il faut savoir les fesser.

WELLESLEY. — Vraiment, les fesser ? Parce qu'ils nous procurent un peu de distraction ? La ville est-elle si mal administrée ?

Un silence.

LE JEUNE SWEETMAN. — Mal administrée ? Oh, non, pas exactement. Administrée par le mauvais groupe, c'est tout.

WELLESLEY. — Mais enfin, si le Colonel Feng dit « pas de politique », et trouve pourtant la ville mal administrée — je veux dire, vraiment mal — alors... que ferez-vous, Colonel Feng ?

FENG. — Chère Mademoiselle, je compte alors sur l'intégrité du policier britannique. Nous vivons une époque où les principes moraux sont réduits à néant, et...

WELLESLEY. — Cela, vous l'avez déjà dit à la cérémonie.

FENG. — Exact.

WELLESLEY. — Et les principes moraux du policier britannique ? Réduits à néant, eux aussi ?

LADY SWEETMAN. — Nous autres femmes, nous nous attardons toujours à l'aspect personnel, c'est l'ennui, je crois. Tandis que les hommes, eux, vont chercher les questions de principe... Mais moi, ce que je déteste, chez des personnages comme Butterthwaite, c'est moins leur propre vulgarité que ce désir d'abaisser tout le monde à leur niveau. Et pourquoi devrais-je, moi, m'abaisser, je me le demande. Jamais je ne leur pardonnerai la façon dont ils ont privé la ville de son musée. Un très joli petit musée, Colonel Feng :

rien que de vieux maîtres honorablement connus. Un Titien authentique, et aussi « Les Vaches dans les prés », attribué à Cuypp, mais qui pourrait bien être, à mon sens, un Rembrandt. Je m'y connais moi-même un peu, depuis toujours. Je suis un peu « collectionneur » si vous voulez. Sir Harold également.

SWEETMAN. — Oui, surtout de moderne.

LADY SWEETMAN, à *Wellesley*. — Il faut tout me dire, mon petit. Mon fils m'a raconté qu'il vous avait connue dans un train.

SWEETMAN. — Qui est cette jeune fille ?

LE JEUNE SWEETMAN. — Je l'ai rencontrée l'autre jour. Son père est médecin.

SWEETMAN. — Et elle, qu'est-ce qu'elle fait ?

LE JEUNE SWEETMAN. — Elle travaille dans les Forêts.

SWEETMAN. — Dans quoi ?

LE JEUNE SWEETMAN. — La Commission Forestière. On plante des arbres, dans le Westmorland.

SWEETMAN. — Son père est médecin, dis-tu ? Je le connais ?

LE JEUNE SWEETMAN. — Je ne sais pas. Il s'appelle Blomax.

SWEETMAN. — Je vois : une canaille, et un ami des canailles. Tu n'as jamais vu la mère ? Noire, noire comme ton chapeau.

LE JEUNE SWEETMAN. — Ça, je ne le crois pas.

SWEETMAN. — Mais si. C'était une Maltaise. Tu verras.

F.J. — Elle fait partie de notre groupe, le Copacabana Club ?

LE JEUNE SWEETMAN. — Ha, ha ! Elle ? Oh non !

SWEETMAN. — Le Copacabana ? Je ne savais pas que tu allais là-dedans. Eh bien, ne t'avise pas d'y retourner... Oh, voyez-vous, Colonel Feng, c'est ce genre d'endroit où on va pour manger et pour danser. Rien de bien terrible.

F. J. — Un endroit très gentil, à côté de ce qu'on voit à Londres.

SWEETMAN. — Insignifiant, d'ailleurs... Certes, Colonel Feng, vous me direz que, tout bien pesé, le plaisir, sous n'importe quelle forme, est très insignifiant. Pour ce qui est de notre ville, rien ne va plus loin, en général, que le fond d'un verre de bière.

LE JEUNE SWEETMAN. — D'une demi-douzaine de verres !

SWEETMAN. — Une demi-douzaine ? Ou deux douzaines, ou trois, ou quatre. Ils boivent, à se rendre malades.

F. J. — Et bien souvent en dépassant les heures réglementaires.

SWEETMAN :

Expérience instructive pour vous, Colonel ;
Excellente occasion de tâter le terrain.

F. J. :

Pourquoi pas, Colonel, ce soir, onze heures trente.
Un homme ou deux, hôtel Victoria et Albert ?

SWEETMAN :

Oui, peut-être ce soir...

F.J. :

Ce soir conviendrait bien...

SWEETMAN :

Oui.

FENG :

Une auberge ?

SWEETMAN :

Un hôtel.

LE JEUNE SWEETMAN :

Aucun rapport, bien sûr, avec nos établissements.
Maison indépendante.

FENG :

Il s'agit, n'est-ce pas, d'une dénonciation,
Sir Harold ?

SWEETMAN :

Non. Absolument pas.
Nous parlons, en passant, des plaisirs de nos concitoyens,
Et — que disait-elle donc ? — de la mauvaise administration...
Un monopole et un Parti dominant
Depuis trente ans la ville, pensez-y.
Et pensez, Monsieur, qu'il est difficile
De vivre ici et d'y accomplir sa mission
Sans professer la moindre opinion politique.

FENG :

Je crois bien, Sir Harold, déceler votre plan.

SWEETMAN :

Oui...

FENG :

Dans ce cas je m'en vais vous instruire du mien.
Je viens faire appliquer la loi. Autrement dit,
D'abord il me faut voir celle que vous appliquez,
Et de quelle façon. Les auberges, c'est vrai,

Sont un élément, mais un seul, et si un tel
Fréquente telle auberge, ou tel club, ou hôtel,
Pour reprendre vos mots, peu importe, pourvu
Qu'on respecte la loi. Si ce n'est pas le cas,
Je prendrai tous les renseignements qui s'imposent,
Tous ou aucun. Monsieur, je ne vous connais pas,
Non plus que tous ces gens. Je dois mettre à l'épreuve
Une communauté, aux termes des statuts,
Statuts qui sont rigides, Monsieur, et uniques.
Tout sera contrôlé, Monsieur, je vous l'assure
Dès maintenant, et sans, croyez-moi, me vanter.

SWEETMAN :

Oui.

La bonne dit un mot à l'oreille de Lady Sweetman.

LADY SWEETMAN :

Le dîner est servi,
Colonel, vous venez ?

FENG :

Avec plaisir, chère madame. Après vous.

LE JEUNE SWEETMAN, à son père :

Etes-vous bien sûr qu'il soit des nôtres ?

SWEETMAN :

Que veux-tu dire ?
Passons à table. Après vous, F. J.

F. J. :

Non, non, H. S., après vous...

Ils sortent.

TABLEAU 3.

Le bar-salon du Victoria et Albert.

Entrent Blomax et plusieurs consommateurs. Derrière le bar, le patron.

BLOMAX. — Arthur-au-grand-cœur !

LE PREMIER CONSOMMATEUR. — Non, non et non... Ce cheval va courir.

LE DEUXIÈME CONSOMMATEUR. — Il va courir, à Beverley, pas de problème.

LE TROISIÈME CONSOMMATEUR. — On l'a dit assez clairement !

BLOMAX. — Arthur-au-grand-cœur ne prendra pas le départ ! Tuyau confidentiel, mais émanant de l'oracle en personne. La terreur et le découragement se répandent maintenant comme une traînée de poudre chez les plus fameux turfistes du Nord... Qui m'offre un verre ?

LE QUATRIÈME CONSOMMATEUR, *lui tendant un verre.* — Voici, docteur.

BLOMAX *le regarde fixement.* — Hé, dites donc, je ne vous connais pas. Vous n'êtes pas de mes clients ?

LE QUATRIÈME CONSOMMATEUR. — Pas exactement, non... Mais je pourrais l'être, si j'osais vous le demander.

LE PREMIER CONSOMMATEUR. — Eh bien moi, je suis sûr qu'il pourrait. Je m'en porte garant, docteur.

BLOMAX *débarrasse un coin de table et sort une liasse de formulaires.* — Allons, parfait, qu'il en soit ainsi. J'ai toujours sur moi

des formulaires vierges, vous voyez... Nom, adresse, et précédent conseiller médical ? (*Le quatrième consommateur lui chuchote quelque chose à l'oreille. Il écrit.*) Et maintenant, signez ici... Alors, qu'est-ce qui ne va pas ? Qu'est-ce que je peux faire ? Une petite histoire de certificat, peut-être ? Rien de plus facile, on va arranger ça... (*Le quatrième consommateur chuchote à nouveau.*) Ah, vous étiez couché avec une dysenterie ? Autrement dit, vous ne pouviez pas vous trouver dehors au moment de ce cambriolage, c'est ça ? Je me demande... Non, je ne marche pas. Les tribunaux et la loi, cher monsieur, je m'en tiens à distance respectueuse. Si je devais témoigner ailleurs, n'importe où, j'établirais volontiers votre document, mais... (*Le quatrième consommateur pousse de l'argent vers lui.*) Très bien, je vais réfléchir. Mais je doute fort...

Gloria entre et s'approche de Blomax.

GLORIA. — Puis-je vous dire un mot, en souvenir du vieux temps ?

BLOMAX. — Gloria ! Bonté divine ! Quelle surprise de vous voir aujourd'hui en pleine ville, vous abaissant à fréquenter ce vieux bouge misérable ! Messieurs, vous connaissez tous Gloria ! Offrez-lui à boire ! Je m'étonne, chère Gloria, que vous ayez pu vous arracher à votre luxueux établissement, là-bas, sur l'autoroute... (*Au public :*) Établissement connu, sachez-le, sous le nom de Copacabana Club. Et dirigé par cette très élégante et très admirable dame, qui fut pour moi jadis une amie intime. Voilà. Maintenant vous connaissez tous Gloria. Ce que vous ne savez pas, je suppose, c'est avec quel argent fonctionne le club. Je ne le sais pas non plus.

GLORIA. — Ce n'est pas moi qui vous le dirai.

BLOMAX. — Alors, qu'allez-vous me dire ?

GLORIA. — Je veux un conseil professionnel, et de nature assez intime. Vous connaissez l'inspecteur Wiper, de notre Police Locale ?

BLOMAX. — Bonjour, bonsoir, en public. Rien de plus.

GLORIA. — Je ne vous demande pas ce que vous faites en public. Eloignons-nous un peu.

Elle va vers le fond de la scène. Blomax s'apprête à la suivre quand arrivent, ensemble, Butterthwaite, Boocock et des conseillers Travaillistes.

BLOMAX. — Attendez, un instant d'interruption. L'entrée des grands jours. Il leur faut la musique. Charlie, Monsieur le Maire, comment allez-vous, comment allez-vous ?

BUTTERTHWAITE. — Il nous faut de la musique. Avec paroles adéquates.

BLOMAX *chante* :

Bonaparte prit la couronne
Et lui-même s'en coiffa.
A lui seul il dut sa puissance
Et pour lui seul fut la fortune gagnée.
Il défendit son trône à l'épée, au canon,
Avec cuirassiers et Dragons.
Canon à chaque flanc, il s'avancait en tête,
Tandis qu'à l'arrière venaient les baïonnettes.

BUTTERTHWAITE *chante* :

Mais mon cas est bien différent :
J'obéis à la voix du peuple
Et toujours le choix du peuple
Guide mes efforts incessants.

Il voit Blomax sortir derrière Gloria.

Eh, la suite ?

BLOMAX. — Débrouillez-vous sans moi. Interruption provisoire.

Il rejoint Gloria.

BUTTERTHWAITE *crie après lui*. — Je voudrais bien vous voir interrompre provisoirement une ou deux autres de vos activités.

Blomax revient et prend Butterthwaite à part.

BLOMAX. — Au fait, j'y pense... Sais-tu qui a gagné la 43 ?

BUTTERTHWAITE. — La nouvelle est arrivée jusqu'à moi. Et je me demande bien pourquoi, chaque fois que tu me recommandes un cheval, il attrape l'éparvin avant même d'atteindre la ligne de départ. Quand je t'ai donné l'argent, tu as juré de le mettre sur le gagnant, sûr et certain.

BLOMAX. — Erreur, Charlie. Double erreur. Tout ce que tu m'as donné, c'était une promesse, comme toujours. Et, comme toujours, tu as décidé de négliger mes conseils avisés pour croire aux informations d'un ivrogne rencontré au syndicat des mineurs. Je ne suis pas aux gages d'un bookmaker, vois-tu. Et même si je l'étais, il faudrait me payer.

BUTTERTHWAITE. — Te payer ? Aujourd'hui, je ne peux pas. Tu as besoin d'argent ?

BLOMAX. — Non, pas précisément, mais...

BUTTERTHWAITE. — Et puis, même si c'était le cas, qu'est-ce que tu voudrais que j'y fasse ? Que je cambriole la mairie ?

BLOMAX. — Pourquoi pas ? Tu es le grand dictateur, non ?

BUTTERTHWAITE. — Sauve-toi, veux-tu ! Ouste ! (*Blomax se retire avec Gloria. Butterthwaite et son groupe s'installent autour d'une table dont les autres consommateurs s'écartent poliment. Le patron apporte les verres*). Barney, tu as vu le nouveau commissaire ? En public, plein de respect ; en privé il fait des confidences sur l'harmonie bien huilée du bureau du maire. Qu'en penses-tu ?

BOOCOCK. — Pas du tout comme celui d'avant, hein ? Intègre, énergique, autoritaire... Il n'aura pas grand-chose à faire, évidemment.

BUTTERTHWAITE. — C'est bien ça l'ennui, pas vrai ?

HICKLETON. — Qu'est-ce que tu veux dire ?

BUTTERTHWAITE. — Nanti de toutes les qualités qu'a énumérées Monsieur le Maire, l'oisiveté lui pèsera et il cherchera de l'occupation. La question que je me pose c'est : où la cherchera-t-il ?

BOOCOCK. — Je vois bien quelques possibilités d'aiguillage. Vous vous rappelez ce qu'il a dit sur l'écroulement des principes moraux ? Eh bien, pensez un peu à ce nouveau club, qui s'est ouvert là-bas, sur l'autoroute... Le Coko... Capoco... euh...

BUTTERTHWAITE. — Le Coca-Banana ?

BOOCOCK. — Quelque chose comme ça, oui. On appelle ça un night-club, je crois, ou une auberge routière. Moi, je dirais plutôt que c'est un bordel, à inclure dans les notes de frais.

HOPEFAST. — Mais pas de preuves, hein ?

BOOCOCK. — Non. Mais à mon avis, jamais on n'aurait dû accorder la licence sans un interrogatoire plus approfondi. J'ai appris des choses sur cet endroit-là. On y danse, vous savez. Et la plupart du temps, on y danse tout nu.

BUTTERTHWAITE. — Qui est tout nu ?

BOOCOCK. — J'ai entendu de ces choses... Ça vient de Londres, ce genre-là, chez nous on ne connaît pas.

HARDNUTT. — Et ça marche avec quel argent ?

BOOCOCK. — Je n'en sais rien et ça m'est égal. Mais le jeune Sweetman et sa petite bande de voyous fréquentent la maison... avec assez de fréquence. Et n'allez pas me raconter que leur goûts, à ceux-là, sont répandus dans les grandes classes de métallurgie de l'Institut technique. J'ai déjà dit un mot au Colonel Feng, et j'espère qu'il les aura un peu à l'œil.

BUTTERTHWAITE. — Voyons, Barney, nous n'allons pas troubler les plaisirs de notre jeunesse dorée, qui est l'un des ornements de la ville !

BOOCOCK. — Autre ornement de la ville : les accidents nocturnes de la circulation, et tous provoqués par... Si j'avais les mains libres, moi, je flanquerais au trou pour un an ou deux quelques spécimens de cette jeunesse dorée... Mais je n'ai jamais les mains libres, alors je laisse couler !

Gloria s'approche de la porte, Blomax trotinant derrière elle.

GLORIA. — Très bien, je m'en vais, je n'ai pas de temps à perdre. Si tu ne veux pas, tu ne veux pas.

BLOMAX. — Mais je n'ai jamais dit que je ne voulais pas !

HICKLETON, *qui observe Gloria.* — Oho, oho !

BUTTERTHWAITE, *qui observe également Gloria.* — Ma parole, je vois là un divorcé qui a de la veine.

BLOMAX, *à Gloria.* — J'ai simplement dit ce que je dis toujours : je ne promets rien.

Gloria sort furtivement.

HICKLETON. — Vous la connaissez, hein ?

BUTTERTHWAITE. — Non. Qui est-ce ?

HICKLETON. — Barney vient de nous le dire. C'est elle qui dirige ce sacré local...

BUTTERTHWAITE. — Oh !... Docteur Blomax, venez ici.

Blomax obéit.

HICKLETON. — Compliments, mon vieux, vous avez bon goût. Pouvons-nous pousser l'indiscrétion jusqu'à vous demander...

BOOCOCK. — Nous ne voulons pas nous mêler de...

BUTTERTHWAITE. — Non, mais notre attention a été attirée par la profession, si je puis dire, de la jolie personne qui vous accompagnait.

BOOCOCK. — Et je suis sûr, Docteur, que vous trouvez nécessaire, tout comme moi, la répression des pratiques immorales dans notre ville.

BLOMAX. — Cette dame, Monsieur le Maire, n'est pour moi qu'une malade. Et je dois garder le secret sur son cas, en vertu du serment d'Hippocrate. A ne pas rapprocher du mot français « hypocrite »... Désolé mais c'est ainsi.

BUTTERTHWAITE. — Hé, voilà qu'on devient moral ! Et qu'on nous envoie promener. Allons, asseyez-vous et revenons à nos affaires. Nous parlions de la réputation dont jouit notre nouveau fonctionnaire, et j'ai le regret de vous informer que sur ce point, nos avis divergent. Lors de sa nomination, je me trouvais à l'hôpital municipal, cloué dans mon lit par ces calculs dont je souffre tant. Mais si j'avais su que tout le monde s'était mis d'accord sur cet homme-là, je me serais traîné jusqu'au Comité du Maintien de l'Ordre, et j'aurais opposé mon veto à toute l'opération.

BOOCOCK. — Ce qui eût été parfaitement idiot. Il n'y a pas l'ombre d'un motif...

BUTTERTHWAITE. — Je n'ai que faire de motifs. (*Se frappant le ventre :*) C'est là-dedans que je sais...

BLOMAX. — Je n'irai pas jusqu'à vous donner tort.

BUTTERTHWAITE. — Pourquoi ? Tu as eu vent de quelque chose ? Alors parle. Qu'est-ce qu'il manigance, ce Feng ?

BLOMAX. — Je ne sais rien de bien précis. Mais j'ai ouï dire qu'il est invité ce soir à souper chez Sa Majesté Lord Sweetman, dont la très gracieuse Dame s'affaire autour d'un agneau braisé. Il y aura là une assistance innombrable, choisie dans l'entourage le plus proche.

BOOCOCK. — Et alors, quoi d'extraordinaire ? Il a le droit de prendre ses repas où il veut, non ?

BUTTERTHWAITE. — J'en suis moins sûr que toi. Un Commissaire doit rester en dehors de la politique. Et si un Commissaire, à peine arrivé dans une ville, n'a rien de plus pressé que d'aller bouffer avec une meute de Tories rugissants, j'affirme qu'on doit le surveiller. Vous verrez bientôt que c'est un homme de parti camouflé. Et si les choses doivent prendre ce tour-là, ce n'est pas moi qui sécherai vos larmes. Vous ne pouviez pas l'inviter vous-mêmes à dîner ?

BOOCOCK. — S'il veut partager un bol de soupe avec Madame Boocock et moi, il sera le bienvenu, mais...

BUTTERTHWAITE. — Oh, Barney, Barney, tu n'as donc rien dans le crâne ? Parfait, mais tu verras bien, comme dit l'autre... Pas de questions particulières, pour la prochaine réunion du Conseil ?

LE PATRON. — Vos dernières commandes, messieurs, vos dernières commandes, s'il vous plaît !

BOOCOCK. — Désolé, mais la question est toujours la même, l'éternelle même : l'avenir de notre musée.

BUTTERTHWAITE. — Oh, Seigneur !

BOOCOCK. — Sweetman veut exploiter l'affaire.

BUTTERTHWAITE. — Ah non, écoutez, écoutez un peu ! Ce musée, j'en ai par-dessus la tête. En 1939, nous en avons fait une annexe de l'hôpital municipal. Personne n'y a vu d'inconvénient. Et depuis, on a pu constater que cette mesure était nécessaire, à cent dix pour cent. Toutes les réunions du Conseil d'Administration des hôpitaux nous l'ont confirmé. Bon Dieu, le président est le beau-frère de mon cousin, alors je suis bien placé pour le savoir. Et mes calculs, par exemple ? Je te prends à témoin, Wellington !

Blomax fait un signe d'acquiescement.

BOOCOCK. — Sweetman prétend que nous pourrions nous offrir un nouvel hôpital, et refaire du musée ce qu'il était. Il ajoute qu'il serait prêt à faire don de quelques tableaux lui appartenant.

BUTTERTHWAITE. — Il y a un service régulier d'autorails, toutes les heures, pour Wakefield et Leeds, deux villes qui possèdent d'excellents musées. Si les gens veulent voir des tableaux, qu'ils y aillent. Dans notre ville à nous, sur le plan artistique, la demande est nulle.

BOOCOCK. — Ça pourrait leur fournir un thème pour la campagne électorale.

BUTTERTHWAITE. — Tu te figures, sérieusement, que les contribuables accepteront de se faire plumer pour ce bon sang de bon soir de nouvel hôpital ? Un peu de jugeote, mon vieux, je t'en prie !

BOOCOCK. — On devrait pourtant envisager la question.

BUTTERTHWAITE. — Qui, on ?

BOOCOCK. — Tout d'abord, la Commission du Budget. J'ai fait inscrire ça à l'ordre du jour de mardi.

BUTTERTHWAITE. — A cette Commission siègent deux créatures de Sweetman, qui peuvent profiter de l'occasion pour nous embêter et bloquer les autres travaux.

LE PATRON. — Messieurs, c'est l'heure, s'il vous plaît !

BOOCOCK. — Charlie, je voudrais qu'on s'occupe de l'affaire.

BUTTERTHWAITE. — Bon, je m'en occuperai.

LE PATRON, *éteignant quelques lampes.* — Messieurs, s'il vous plaît ! On ferme, c'est l'heure !

BOOCOCK. — Bon. Rentrons, ça vaudra mieux. Tu viens ?

BUTTERTHWAITE. — Non. J'ai un gars à voir, rue Pontefract. A demain !

BOOCOCK. — Bonne nuit, Charlie.

BUTTERTHWAITE. — Bonne nuit, mon vieux Barney.

LES CONSOMMATEURS, *en sortant.* — B'soir, monsieur le maire... B'soir, Charlie... B'soir, Frank, etc.

La scène se vide. Restent seulement les conseillers, Butterthwaite, le patron et Blomax.

BUTTERTHWAITE. — Allez, Frank, encore une tournée !

LE PATRON. — Une minute, que je tire d'abord les rideaux.

BUTTERTHWAITE. — Qui est-ce qui est de ronde, ce soir ? L'agent Liversedge ?

LE PATRON. — En principe, oui.

BUTTERTHWAITE. — Alors, parfait. On est tranquilles. (*On apporte les verres et tous reprennent leurs places autour de la table.*) Et maintenant, écoutez... Ça ne va pas, pas du tout. Si tout le monde se mettait à tergiverser, comme Boocock avec ses scrupules, on ne ferait jamais rien. Rien. Lesquels d'entre nous sont membres de la Commission du Budget?... Un, deux, trois... Parfait... Ça suffit pour un quorum. Président : Adjoint Butterthwaite. Participent à la séance : les conseillers Hopefast, Hardnutt et Hickleton... Euh... Secrétaire suppléant : Docteur Wellington Blomax. Je déclare la séance ouverte.

HOPEFAST. — Une proposition : le procès-verbal de la séance précédente est considéré comme déjà lu.

HARDNUTT. — J'approuve la proposition.

BUTTERTHWAITE. — Bien. Qui vote contre ? Personne, j'espère. Alors parfait. Proposition adoptée, à l'unanimité. Quant à ce m'as-tu vu de Sweetman, qu'il mette ça dans son beau chapeau Eden, et qu'il aille à l'église avec !

Entre l'agent de police Liversedge.

LIVERSEGE. — Ho ! Hum...

BUTTERTHWAITE. — Bonsoir, Liversedge. Ça va ? Prends une bière, c'est la municipalité qui régale.

LIVERSEGE. — Savez-vous, monsieur, que l'heure réglementaire est passée ?

HOPEFAST. — Ne dis pas de bêtises, tu veux ?

LIVERSEGE. — Vous m'excuserez, Monsieur le conseiller, mais j'ai mon devoir à accomplir.

BUTTERTHWAITE. — Ton quoi ? Ecoute, mon gars, nous discu-

tons des affaires de la ville. Tu devrais savoir ça, depuis le temps. Quel diable de jeu veux-tu jouer ?

LIVERSEGE. — Je regrette, Monsieur l'adjoint, mais j'ai des ordres très stricts...

BUTTERTHWAITE. — Des ordres ? Et de qui ?

LIVERSEGE. — Tout est un peu chamboulé. Voyez-vous...

Entrent Lumber et un autre agent de police.

LUMBER. — Très bien, Liversedge... Qui avez-vous trouvé ?... Ah, je l'aurais parié !

HARDNUTT. — Allons, sergent, où sont les menottes ?

LUMBER. — On ne met pas les menottes pour ça, vous le savez bien, monsieur le conseiller. Mais je dois demander à tous ces messieurs leurs nom et adresse.

BUTTERTHWAITE. — Oh, pour l'amour de Dieu, pied plat que tu es, va te faire foutre ! Attends un peu que je te dise qui nous sommes, si tu ne le sais pas. Il y a eu des jours, je me souviens, en 1926, j'aurais pu attraper une douzaine de flics dans ton genre, juste avec mes deux chaussures et un manche de pioche entouré d'un peu de fil de fer barbelé. Qu'est-ce que tu faisais, toi, dans ce temps-là ?

LUMBER. — Quand ?

BUTTERTHWAITE. — En 1926. Pendant la Grève Générale, je veux dire. Tu pissais même pas encore dans le tablier de ta malheureuse mère. Tu étais tout juste une des idées dégoûtantes qui venaient à ton paternel entre deux verres de bière... Pas de doute, il y a du Feng là-dessous. Wellington, tu iras demain au commissariat, voir cette limace de Wiper. Essaie de savoir ce qui se passe, et jusqu'à

quel point c'est sérieux. (*Aux policiers :*) Ecartez-vous de mon chemin.

BLOMAX, *aux policiers, en partant.* — Quis custodiot ipsas custodias ? Bonne nuit à tous...

Ils sortent.

TABLEAU 4

Une rue. Arrivent Wellesley et le jeune Sweetman.

WELLESLEY. — Je n'étais pas aussi bien habillée que vous auriez voulu ?

LE JEUNE SWEETMAN. — Vous étiez habillée magnifiquement.

WELLESLEY. — Mais vous dites la même chose à toutes les filles que vous emmenez manger chez vous.

LE JEUNE SWEETMAN. — Je n'emmène pas toutes les filles chez moi.

WELLESLEY. — Alors pourquoi m'avez-vous emmenée, moi ? J'aurais bien mieux aimé que vous me sortiez, dans un restaurant cher, ou quelque chose comme ça.

LE JEUNE SWEETMAN. — Des restaurants chers, il n'y en a pas.

WELLESLEY. — Mais si, il y en a. A Leeds même. Et ce club, alors ?

LE JEUNE SWEETMAN. — Le Copacabana ? Ce n'est vraiment pas un endroit pour...

WELLESLEY. — C'est un endroit très cher.

LE JEUNE SWEETMAN. — De toute façon, ce soir, je devais être à la maison, à cause du Commissaire, et de la réputation de la famille, et ainsi de suite... Et je n'allais pas vous laisser filer une fois de plus, comme vous l'avez fait à la gare... Et puis ce n'est pas tout. Si on amène une fille chez soi, dans ce pays, ça veut dire qu'on a l'intention...

WELLESLEY. — De la présenter aux autorités comme la future conjointe... Il fallait me le dire avant. Et vous auriez pu aussi vous déclarer officiellement, et en toute respectabilité. Vous me dites maintenant qu'on ne veut pas de moi. Je n'étais pas assez bien habillée.

LE JEUNE SWEETMAN. — Wellesley, je vous répète que vous étiez habillée magnifiquement.

WELLESLEY. — Ah oui ? Et bien, description, s'il vous plaît.

LE JEUNE SWEETMAN. — Allons, Wellesley, écoutez-moi...

WELLESLEY. — Une description, Maurice, j'attends ! Je veux savoir si vous êtes encore sincère.

Entre Blomax. Les deux jeunes gens ne le remarquent pas.

LE JEUNE SWEETMAN :

J'étais allongé sur mon lit
Et le soleil bleuissait mes paupières
Quand j'ai cru voir entrer mon véritable amour.
Ses pieds étaient dorés, dorés et poussiéreux.
Sa robe verte laissait voir
Ses épaules blanches et brunes.
Le ruban qui serrait ses cheveux haut levés
Scintillait comme une eau qu'argentent les truites.
Le lobe doucement mouvant de ses oreilles
Avait l'aspect d'un marbre du Connemara.

WELLESLEY. — Mouvant ? Quand je respirais, sans doute ?

LE JEUNE SWEETMAN. — Oui, quand vous respiriez, et quand vous mangiez. Telle était, du moins, mon impression.

WELLESLEY. — Alors pourquoi est-ce que je ne peux pas retourner chez vous ?

LE JEUNE SWEETMAN. — Oh, Wellesley, je vous en prie... J'ai pourtant essayé de vous expliquer. Vous auriez dû trouver un autre nom. Votre père... vous ne saviez donc pas ?... Moi, au nom du Ciel, je ne pouvais pas savoir : tous les ragots n'arrivent pas jusqu'à moi. Bref, votre père n'est pas persona grata. Ni dans ma famille, ni ailleurs.

BLOMAX, *s'avançant*. — Vraiment ? Et pourquoi donc ?

LE JEUNE SWEETMAN. — Ah, on nous écoutait... Ce n'est pas à vous que je parlais.

BLOMAX. — A moi, non, mais *de moi*. Que je sois un être corrompu, c'est possible, mais permettez-moi de vous apprendre que je suis aussi diplômé de la Faculté d'Edimbourg, détail qui n'est pas à dédaigner ; et qu'à mon nom s'adjoint le titre de Docteur, obtenu avec mention très honorable... Qu'est-ce que vous dites de ça ?

LE JEUNE SWEETMAN. — Je parlerai sans détour, monsieur : vous n'avez pas assez d'argent. Etant citoyen de cette ville, vous savez comme moi qu'il s'agit là d'une condition sine qua non.

BLOMAX. — Oh, « *gracilis puer perfusus liquidis odoribus sub antro* » ! N'essayez pas, jeune homme, de m'éblouir avec vos *hic, haec, hoc* ! J'ai entendu parler de vous, et je ne suis pas du tout sûr de voir en vous un digne compagnon pour cette belle fille qui est la mienne. (*Il veut entourer de son bras Wellesley, mais celle-ci le repousse.*) Fille envers qui j'ai des devoirs trop évidents, car elle fut pour moi, tout d'abord, un accident regrettable, de même que sa chère maman, maintenant hélas quittée et oubliée. mais qui a marqué ma vie entière.

Il chante :

J'épousai la femme parce qu'il le fallait,
Diddle di doo : di doo doo-doo.
La noce eut lieu au mois de mai,
Lune de miel quand juin brûlait.
Enfant du péché, enfant mal famé,
Ce qu'il lui faut, c'est un nom respecté.
J'épousai la femme parce qu'il le fallait,
Diddle di doo, di doo doo-doo...

Et maintenant, monsieur, sauvez-vous, avant que je ne vous demande de préciser vos intentions.

LE JEUNE SWEETMAN. — Oh, mon Dieu... Wellesley... Je...

WELLESLEY. — Je vous conseille de partir. Vous ne faites qu'aggraver les choses.

LE JEUNE SWEETMAN. — Très bien. Mais ce n'est pas fini.

WELLESLEY. — Vraiment ?

LE JEUNE SWEETMAN. — Non... Je veux dire... Non, ce n'est pas fini.

Il sort.

WELLESLEY. — Merci infiniment. Je suis sûre que l'intention était bonne.

BLOMAX. — Je m'en tiens simplement à ce qui fut toujours ma façon de vivre. Je t'ai mise sur son chemin, à toi de le retenir. Et si ma réputation doit te faire quelque tort, je me permets de te rappeler qu'elle est due pour une moitié à ce qui provoqua ta venue au monde. Alors rentre essuyer tes larmes à la maison. Ouste ! Moi, j'ai à faire. (*Wellesley, qui n'a d'ailleurs pas versé une larme, sort. Blomax, au public :*) J'ai même trop à faire, en réalité. Mais l'Empereur a donné ses ordres : je dois les exécuter.

Il quitte la scène, pour revenir aussitôt.

TABLEAU 5

Les locaux de la police ; un bureau donnant sur la rue, un autre qui lui fait suite. Lumber et les agents occupent le premier bureau.

Wiper, venant du fond, entre dans le second bureau, ôte son manteau, s'assied, se couvre le visage d'un mouchoir rouge et s'endort. Blomax entre dans le premier bureau.

BLOMAX. — Salut, salut à vous, sergent Lumber. Nous revoici. Un jour nouveau se lève, un beau jour pour tous.

LUMBER. — Ah oui ? J'avoue que je suis extrêmement surpris de vous voir ici, Docteur Blomax. Je viens justement de rédiger une convocation qui vous est destinée. Vous m'épargnez la peine d'envoyer chez vous un de mes hommes. Vous êtes sur place, prenez-la.

BLOMAX. — Merci beaucoup. En rentrant, je passe devant la mairie ; j'y déposerai les autres, ce qui vous épargnera une peine de plus.

LUMBER. — Quelles autres, Docteur Blomax ? Hormis la vôtre, il n'y en avait qu'une : pour le patron du Victoria et Albert. Et elle est déjà portée.

BLOMAX. — Ah !...

LUMBER. — Vous pouvez dire « ah ! »...

BLOMAX. *montrant la porte de l'autre bureau.* — Peut-il me recevoir ?

LUMBER. — Non.

BLOMAX. — Ah... Et si je passais outre, auriez-vous recours à la force pour me retenir ?

LUMBER. — Je pourrais toujours essayer.

BLOMAX. — Je suis plus fort que vous, et je peux vous le prouver.

Il sort de sa poche un billet de banque, furtivement, en veillant à n'être pas vu des autres policiers.

LUMBER. — Oh non, impossible. Hier soir, on m'a littéralement insulté, on a manqué de respect à mon uniforme. Ces choses-là ne se pardonnent pas si facilement.

WIPER. — Lumber !

LUMBER. — Chef ?

WIPER. — Je croyais vous avoir dit qu'on ne devait pas me déranger.

BLOMAX *chante* :

J'épousai la femme parce qu'il le fallait,
Diddle di doo, di doo doo-doo...

Wiper vient à la porte.

WIPER. — Je n'ai rien à vous dire. Je ne sais pas qui vous êtes.

BLOMAX. — Mais si, Alfred, vous le savez. (*Lui montrant la convocation* :) Puisque vous m'avez écrit. J'ai la lettre en main, regardez !

Il se faufile dans le bureau de Wiper.

WIPER, *le suivant.* — Brigadier Lumber, voulez-vous prier le docteur de se retirer ?

BLOMAX. — Non, non, Alfred. Il faut considérer l'affaire d'un point de vue stratégique.

Il ferme la porte. Lumber et les agents se retirent dans leur propre bureau.

WIPER. — Alors ?

BLOMAX. — Deux convocations, Alfred, seulement deux...

WIPER. — Combien en vouliez vous ?

BLOMAX. — Deux fois deux de plus : voilà qui ne m'aurait pas semblé inadéquat.

WIPER. — On vous a envoyé ici pour voir de près la situation, hein ? Eh bien, la situation, je peux vous le dire tout de suite, est rudement critique. Et ça ne me plaît pas plus qu'à vous. Vous parliez de stratégie. Moi, j'ai utilisé une certaine tactique, pour sauver la mise à certains, au risque de ma carrière. Votre convocation et celle de l'aubergiste, j'ai été obligé de les faire, pour me couvrir, en somme. Mais regardez un peu ce travail... Qui croyez-vous qui siègera au tribunal, quand vous passerez en jugement ?

BLOMAX. — Je ne sais pas. Qui ?

WIPER. — Ça pourrait être Sir Harold Sweetman, auquel cas vous seriez dans le pétrin... mais il se trouve que ce sera l'adjoint Butterthwaite. Vous plaidez tous les deux coupable. Relaxe provisoire, et affaire sans suite. Voilà. Racontez ça à vos amis, et revenez m'exprimer leur reconnaissance.

BLOMAX. — Oh, très bien, Alfred ! Voilà qui est effectivement tactique. Mais ça ne me satisfait pas entièrement. Ce qu'on veut savoir, à la mairie, c'est jusqu'où ça ira, et à quoi il faut s'attendre. Autrement dit, ils savent que votre Colonel Feng est un explorateur intrépide... mais qui donc lui a donné l'idée que l'endroit le plus propice à la manifestation de son authentique courage britannique était le Victoria et Albert, et précisément le soir où se réunissait le comité de l'oncle Charlie ?

WIPER. — Je ne crois pas que quelqu'un lui ait donné l'idée...

BLOMAX. — Oh, mais si ! Nous nous trouvons, monsieur, au point décisif d'une intervention chirurgicale. On sonde, et on ouvre...

WIPER. — Et tout ce que nous découvrons, c'est une magnifique colonne vertébrale.

BLOMAX. — Autrement dit, vous le croyez absolument impartial ?

WIPER. — J'ai le grand regret de vous répondre : oui. Il est absolument impartial. Pour lui, un bar est un bar, un homme est un ivrogne fornicateur, et un Acte du Parlement un Commandement de Dieu.

BLOMAX. — Et ça vous fait plaisir ?

WIPER. — Pas du tout. Pour la bonne raison que, sans être farouchement partisan de votre groupe oligarchique de syndicalistes aux mains calleuses, j'ai du moins réussi, depuis quelques années, à entretenir avec ce groupe des rapports assez paisibles. En ce sens que je ne me suis jamais mêlé de leur manigances du soir, et qu'ils ne se sont, de leur côté, jamais mêlés de mes affaires.

BLOMAX. — Jusqu'à l'arrivée de cette colonne vertébrale... hein ?

Il chante :

Survint une vertèbre droite comme un i,
Qui avait nom Colonel Feng.
Visant en plein milieu toujours,
Pas plus à droite qu'à gauche,
Il chantait, comme une mitrailleuse crépite,
Qu'il n'avait que faire de personne, oh non, pas lui !
Et que personne n'avait à compter sur lui.

WIPER. — Vous trouvez l'endroit bien choisi ?

BLOMAX. — Bien entendu, mon cher Alfred. Vos rapports paisi-

bles, vous ne les entreteniez pas seulement avec l'oligarchie syndicale, n'est-ce pas ? Le mot « fornicateur », que vous avez employé, était fort significatif. Au fait, et le Copacabana Club ?

WIPER. — Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

BLOMAX. — Vraiment ? Si vous étiez un honnête défenseur de la loi, vous auriez fermé depuis longtemps ce bordel. Mais pas du tout : on vous a payé pour que vous le laissiez fonctionner. Et qui vous a payé ? La patronne. Et comment vous a-t-elle payé ? En nature, mon cher Alfred. Et aussi, selon toute vraisemblance, en espèces. L'argent, à vrai dire, n'était peut-être pas le sien. Mais celui de qui ? Voilà ce que j'aimerais savoir. Je reprends ma chanson : même air, autres paroles :

Il chante :

Superbe fille est la grosse Gloria
Et non moins superbe les filles qu'elle emploie.
Courbes superbes, argent non moins superbe,
Plaisir souvent renouvelé.
Où va l'argent, et comment y va-t-il ?
Question bien stérile
Car toujours le désir comblé
Doit être stérile et sans effet.

WIPER. — Je vous prierai de ne pas m'imposer une troisième strophe.

BLOMAX. — Voyez-vous, notre Gloria elle-même est une de mes clientes. Elle est venue me voir hier soir pour une question d'avortement. C'est vous, Alfred, l'avortement... à supposer que son calendrier ne l'ait pas trompée. Mais moi, respectueux de ma morale professionnelle, j'ai repoussé la demande... du moins pour l'instant. J'agis toujours sans précipitation, j'aime savoir d'abord comment les choses se présentent.

WIPER. — Je vais vous le dire, comment elles se présentent : je suis un homme marié !

BLOMAX. — Oui, ça, je le sais !

WIPER. — Bon Dieu ! Cette idiote de putain ne pouvait pas fermer sa gueule peinturlurée ?

BLOMAX. — Nous sommes amis de vieille date, Gloria et moi. Et elle considère, permettez-moi de vous l'apprendre, qu'on a très mal agi envers elle. Pourtant, je vous le dis, ne vous laissez pas abattre. Il n'est pas mauvais que je sois au courant, car j'ai l'impression que je peux vous aider.

LUMBER, *qui revient pour un instant.* — Excusez-moi, chef, vous m'aviez dit de vous prévenir : il est presque midi moins dix.

Il se retire.

WIPER. — Quoi ? Oh, bonté divine, sortez d'ici, et vite ! J'attends le Commissaire à midi juste. S'il vous trouvait...

BLOMAX. — Non, non, Alfred, attendez. Nous sommes, vous et moi, des hommes paisibles, et nous ne nous laisserons pas séparer. Mais si le Colonel Feng est aussi impartial que vous le prétendez, et si la police est venue hier soir au Victoria et Albert par simple souci du bon ordre, et non pour troubler le Parti Travailleuse, il ne va pas s'en tenir là et freiner les activités de ses hommes, épargnant les braves gens qui paient de leur poche votre inactivité. Il va au contraire vous pincer, pincer Gloria, ainsi que ses mystérieux protecteurs, lesquels ne sont pas, je vous le parie bien, des disciples de Karl Marx ou de Keir Hardie.

WIPER. — C'est vraisemblable, en effet. Mais je n'ai pas le temps... Partez, voulez-vous, avant qu'on nous surprenne...

BLOMAX. — Mais supposons... écoutez-moi, je fais maintenant de la stratégie... supposons, dis-je, que Charlie Butterthwaite en soit

venu à soupçonner que Feng n'est pas un homme impartial mais une créature de Sweetman, et qu'il a envoyé vos hommes au Victoria et Albert pour provoquer un scandale politique. Dans ce cas, Charlie et ses camarades vont à leur tour prendre l'offensive, et susciter eux aussi des esclandres. Il y aura alors un véritable scandale, Feng sera renvoyé ou obligé de démissionner, et la rupture sera consommée sans que vous soyez personnellement atteint.

WIPER. — C'est un argument, je vous l'accorde, c'est un argument. Mais, je vous en prie...

BLOMAX. — Un argument qui mérite d'être développé.

UNE VOIX, *au dehors*. — Garde-à-vous !

FENG, *également au dehors*. — Bonjour. Continuez, je vous en prie.

LUMBER. — Oh, Seigneur, il est là ! Chef, chef, il est là !

Feng entre dans le premier bureau.

FENG. — Bonjour, brigadier. Continuez. L'inspecteur est là ?

LUMBER. — Oh oui, Commissaire, il est là, mais...

Feng pénètre dans le second bureau.

WIPER. — Bonjour, Commissaire.

FENG. — Bonjour, Inspecteur. Excusez-moi, je suis un peu en avance. Continuez, je vous en prie.

WIPER. — Monsieur s'apprêtait à partir.

BLOMAX, *chantant, pour lui-même* :

Enfant du péché, enfant mal famé,

Ce qu'il lui faut, c'est un nom respecté.
J'épousai la femme parce qu'il le fallait.

Il soulève son chapeau en passant devant Feng et sort par le premier bureau.

FENG. — Qui diable est ce bonhomme-là ?

WIPER. — Le Docteur Wellington Blomax.

FENG. — Vous dites ?

WIPER. — Le Docteur Wellington Blomax, chef. Un praticien remarquable, je crois... mais peut-être que, récemment... euh... nous lui confions parfois des tâches d'ordre médical...

FENG. — Vraiment ?

WIPER. — Oh, une fois de temps en temps, bien sûr, seulement quand notre titulaire est absent.

FENG. — Dites-moi, Inspecteur, quelles mesures prenez-vous pour enrayer les progrès du vice dans ce district ?

WIPER. — Oh, il y a très peu de chose, chef, heureusement... Très peu de gens à coincer, je veux dire. Nous avons, l'année dernière, fait interrompre un spectacle du Théâtre Royal. La fille, qui est insupportable, essaie encore de faire de la publicité, dans les vitrines des marchands de journaux, mais nous veillons au grain... Dans l'ensemble, la communauté est impeccable. Le Nord de l'Angleterre, vous savez... Les vieilles traditions puritaines...

FENG. — Bon. J'ai ma petite idée là-dessus. Il ne serait peut-être pas mauvais d'y aller voir un de ces jours... très prochainement, à vrai dire. Oui. Que diriez-vous de lundi prochain ?

WIPER. — Lundi prochain, chef ? Mais qu'est-ce qui...

FENG. — Oui, lundi soir. Envoyez deux ou trois hommes en civil dans ce local qu'on appelle le Copacabana. Et qu'ils voient un peu ce qui s'y passe. A propos, votre tournée des bars, qu'est-ce qu'elle a donné ?

WIPER. — Oh, rien d'important, chef... Nous avons lancé deux convocations... il n'est pas mauvais, n'est-ce pas, de rappeler aux gens...

FENG. — Certainement, Inspecteur. Rien ne corrompt davantage l'efficacité d'une police que la complaisance. Et j'en décèle quelques traces dans vos propos. Extirpez tout cela, monsieur, extirpez, de la racine à la dernière branche.

Feng sort du bureau de Wiper et entre dans le bureau du fond.

WIPER, *au public*. — Impossible, pas le temps. Et puis je n'ai pas confiance en ce docteur. Vous, à ma place, que feriez-vous, je vous le demande ? Lundi, il faudra que je me débrouille... et selon l'ancienne méthode, c'est-à-dire en les prévenant... jamais très sûre, cette méthode-là. Je ne sais pas ce qui...

FENG, *du bureau voisin*. — Inspecteur !

WIPER. — Chef ?

FENG, *toujours de son bureau*. — Voulez-vous me donner le dossier de l'année dernière sur les délits d'agression ?

WIPER. — Tout de suite, chef.

FENG, *de son bureau*. — Et aussi celui de l'année précédente, s'il vous plaît.

Ils sortent.

TABLEAU 6

La clinique de Blomax.

Entrent Blomax et Gloria.

BLOMAX, *au public*. — Je ne vois pas très bien pourquoi j'aiderais Alfred Wiper à sortir du borbier où il s'est fourré lui-même. Aucune raison, si ce n'est la nécessité permanente où je me trouve d'avoir un flic qui soit mon obligé. Et de plus, je suis attaché à Gloria.

Il chante :

Certains jours, sur l'herbe de mon jardin,
Nous ne nous disions jamais « oh, pardon ! »
Ni « assez, voyons ! » mais « je viens, je viens ! »
« O ma colombe, ma chérie, si près, tout près ! »
Certains jours sans crainte et sans précautions.

Désolé de vous faire attendre, mais il valait mieux, je crois, que j'en finisse d'abord avec les autres malades. Le tact, voyez-vous, la discrétion...

Tout en parlant, il lui fait subir un examen sommaire.

GLORIA. — Alors, vous avez changé d'avis ? Vous allez arranger ça ?

BLOMAX. — Oh, grands Dieux, non ! Avec Feng l'incomparable qui rôde dans les parages, pas question d'opérations illégales.

GLORIA. — Je vois...

BLOMAX. — Et maintenant, Gloria, écoutez-moi. C'est vous qui voulez ça ? Ou c'est Wiper ? Dites-moi la vérité.

GLORIA. — Je croyais que vous aviez compris. Je me trouve dans une position particulièrement difficile. Je suis liée par un

contrat très strict, dont une clause stipule que je dois garder une bonne réputation.

BLOMAX. — Une bonne réputation, dans une boîte comme la vôtre ?

GLORIA. — Bien sûr. C'est un investissement capital, et qu'il s'agit de sauvegarder.

BLOMAX. — Au fait, toujours des vertiges ? Quelques vomissements ?

GLORIA. — Non.

BLOMAX. — Brave petite. (*Il lui donne quelques cachets.*) Si ça recommence, vous en prenez encore deux, dans un verre d'eau. Mais je voudrais bien que vous me disiez à qui il est, ce... capital ?

GLORIA. — Pourquoi ?

BLOMAX. — Parce que j'ai besoin de le savoir, je crois. Il me faut une connaissance totale des faits. J'essaye de mettre sur pied un embrouillaminis politique, à seule fin de vous éviter la prison. Je vous le dis, Feng est aux aguets. Le père de votre enfant est un inspecteur actuellement très préoccupé, qui craint de ne pas pouvoir continuer bien longtemps à vous rendre la monnaie de votre pièce. Nous ferons de notre mieux, lui et moi, pour empêcher ces pieds-plats de gardiens de l'ordre de saccager vos plates-bandes. Mais si nous échouons... tenez-vous prête, vous voilà prévenue.

GLORIA. — Autrement dit, je suppose qu'il sera obligé de faire une descente dans mon établissement ?

BLOMAX. — Quelque chose comme ça, oui. Mais sans doute vous préviendra-t-il. Tout ce que je vous dis, moi, c'est : tenez-vous prête.

GLORIA. — M'éviter la prison, c'est ça que vous voulez avant

tout, hein ? Allons donc, dites-moi la vérité. Qu'est-ce que vous préparez ?

BLOMAX. — Ce que je prépare ? Mais je vous l'ai dit.

GLORIA. — Non, je vous connais depuis trop longtemps. Les embrouillaminis, c'est ce que vous aimez. Et vous les provoquez, systématiquement. Même chose pour les paris que vous conseillez à Charlie Butterthwaite, et que vous lui faites perdre. L'idée ne vous viendrait pas de l'obliger à vous rembourser. Tenir en main tous vos amis, voilà votre raison de vivre... Je ne veux pas de cet enfant. Bon, alors qu'est-ce qui va se passer ?

BLOMAX. — Quoi ? Oui, quoi, en vérité ?

Mes amis et leurs obligations
N'entrent pas seuls en compte.
Moi aussi, Gloria, je vous dois quelque chose,
Eu égard à nos anciennes relations.
Et c'est pourquoi, au fond de mes méditations,
Revient comme un tic-tac votre réputation.
Il faut la protéger, nous la protégerons.

Je dois aller aux courses de Beverley, ce n'est maintenant qu'une question de jours. Pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi ?

GLORIA. — Pas pour un Empire !

BLOMAX. — Accompagnez-moi au moins jusqu'à Doncaster. Là-bas, au bureau, je peux tout arranger. Au bureau, je connais un homme...

GLORIA. — Quel bureau ?

BLOMAX. — Celui de Doncaster. Oh, ma chère, on vous donnera une curieuse ordonnance ! Mais légale, oui, je crois que c'est légal... Allons, du courage. Et que les coins de cette bouche-là se relèvent, ma chère, qu'ils se relèvent !

Il commence à chanter, et l'oblige à en faire autant. Elle obéit, d'abord à contre-cœur, puis se met à rire, et tous les deux deviennent gais :

Je me tourne à gauche
Et je me tourne à droite,
Sale bonhomme démoniaque,
Seul à traiter les notions

De politique et de progrès
Et d'élévation mentale
Par un petit coup à boire
Et une bonne tranche d'espoir.

Pour mes patients,
Un sourire, un bon mot,
Mais ne voyez pas en moi
Une tortue empotée,

Une marmotte endormie
Ou une autruche au fond du sable enfouie.
Si ça chauffe un peu trop fort,
Je sais retirer ma main
Je sais retirer ma main
Je sais retirer ma main...

Ils sortent.

TABLEAU 7

Une salle dans la mairie.

Leftwich entre, poussant une table roulante, et commence à disposer tasses et soucoupes. Blomax entre, du côté opposé à celui par lequel il vient de sortir. Il porte un sac noir.

BLOMAX. — Bonjour, retraité Leftwich.

LEFTWICH. — Bonjour, Docteur.

BLOMAX. — La mairie me semble étrangement vide. Il n'est pas encore trois heures ?

LEFTWICH. — Trois heures cinq passées. La Commission de l'Urbanisme siège aujourd'hui. Sa Seigneurie, comme vous le savez, y apporte la plus grande attention, et pour ce qui est de mettre au clair un ordre du jour, il n'est pas des plus rapides.

BLOMAX. — Oui... Comment va sa jambe ?

LEFTWICH. — Oh...

BLOMAX. — C'est bien ce que je pensais. J'ai apporté le nécessaire. (*Il pose son sac sur la table.*) Et l'oncle Charlie ? Il est à l'urbanisme ?

LEFTWICH. — Non, au bureau des impôts. Il fait une scène aux employés. L'un des comptables a découvert une erreur, et je peux vous dire que la colère bouillonne, là-dedans.

BLOMAX. — Ça ne tombe peut-être pas mal. Je vais descendre, et lui mettre la main dessus avant qu'il retrouve son calme. (*Sur le point de sortir, il est arrêté par Madame Boocock qui arrive. Il lui fait une révérence.*) Bonjour, Madame la Mairesse. Une fois de plus le soleil se lève sur nos ombres et nos brumes matinales, et une fois de plus en votre présence...

MADAME BOOCOCK. — Bonjour, Docteur Blomax. Herbert, où est le maire ? Toujours à l'urbanisme ?

Blomax sort, déçu.

LEFTWICH. — Normalement, ils devraient sortir tout de suite, pour se détendre.

MADAME BOOCOCK. — Oui, ils devraient bien... Dire que depuis près de deux mois ils piétinent sur cette affaire de rond-point !...

LEFTWICH. — Ah, les voilà !

Entre Boocock accompagné de conseillers Travailleurs. Ils s'assoient, épuisés, devant la table à thé.

BOOCOCK. — Ah... Bonjour, Sarah chérie. Comment vas-tu ?... Il semble enfin que nous approchions de quelque chose comme une conclusion. Mais toutes les sommes à investir dans cette seule affaire... Ah, si seulement Charlie siégeait avec nous ! Il arrangerait ça, lui. Qu'est-ce qu'il fabrique ?

LEFTWICH. — Bureau des impôts.

BOOCOCK. — Oh, ça !...

HARDNUTT. — Bon Dieu, qu'est-ce qu'il a à faire avec les impôts ? Ce n'est pas son rayon. Il ne peut donc pas s'empêcher de fourrer son nez partout ?

HOPEFAST. — Je croyais que nous avions un personnel permanent rétribué pour s'occuper de toutes ces questions-là.

BOOCOCK. — Le personnel permanent est responsable devant les élus du peuple.

HOPEFAST. — D'accord, Barney, mais certains de ces élus oublient parfois qu'ils représentent le peuple.

HICKLETON. — Je crois que nous ne devons pas trop lui reprocher ses petites enquêtes. Sans doute aménage-t-il simplement les livres de comptes en prévision de ses vacances d'été.

BOOCOCK. — Quoi ?

HICKLETON. — Rien. Je plaisantais.

BOOCOCK. — Eh bien moi, je ne trouve pas ça très drôle. Ce genre d'humour, camarade conseiller, peut traverser nos murs. Il y a dans cette ville, ne l'oubliez pas, des hommes qui... dans cette ville et même dans cette maison... des hommes qui, si nous leur tendons le moindre petit doigt, en feront un harpon pour nous accrocher. Ce n'est pas pour ça qu'on nous a élus.

Je refuse qu'on rêve, ou qu'on croie,
Ou qu'on aille même jusqu'à murmurer
Que l'un de nos hommes d'honneur
Pourrait porter l'étiquette infamante
« Acheté », ou « vendu ».
Les Tories, ce que nous avons à leur montrer,
C'est ce que font, au pouvoir, les honnêtes gens.
Nous avons fait un square pour les petits enfants
Et construit aussi un collège secondaire.
Nous sommes en tête de tout le West Riding
Dans le domaine des constructions publiques.
Sans parler du tout-à-l'égout,
En ciment garanti, ferme et à toute épreuve,
Que nulle bombe H ne saurait démolir,
L'ingénieur du district a inventé pour nous
Un réservoir de forme révolutionnaire.
Ajoutez à cela que nous avons bâti
Cet hôtel de ville splendide que voici.

Il s'assied, péniblement.

Une amère réflexion vient
Au rude vieillard que je suis,
Jamais soutenu dans ses longs efforts,
Et jamais aidé par l'instruction :
A l'heure où viennent les honneurs,
Où s'entassent les robes rouges
Et les chaînes d'or de la gloire,
Il érige un escalier solide
Qu'il puisse grimper fièrement !

Et il n'atteint rien que des rhumatismes
Pointant hardiment vers le nord
Et grim pant des genoux aux côtes.

MADAME BOOCO CK. — Il est souvent à court d'argent, c'est sûr, on me l'a dit plus d'une fois.

BOOCO CK. — Nous sommes tous dans le même cas.

MADAME BOOCO CK. — Oh non, pas toi ! Rationné, d'accord, mais tu ne peux pas dire que je te laisse à court d'argent.

BOOCO CK. — La question n'est pas là : nous parlions de Charlie.

MADAME BOOCO CK. — Du célèbre Charlie, neuf fois élu maire... tu es sûr que ce n'était pas dix fois ?

BOOCO CK. — Je suis le maire, Sarah.

MADAME BOOCO CK. — Oui, tu portes la chaîne.

BOOCO CK. — Je remplis la fonction.

MADAME BOOCO CK. — Quelle fonction ? Il t'a choisi, cette saison, pour jouer avant-centre dans son équipe personnelle, mais ne crois pas que ça te donne le moindre droit de contrôle sur le calendrier des matches, le montant des transferts, et autres questions relevant de l'administrateur.

BOOCO CK. — Grands Dieux ! Elle qui, de sa vie entière, n'a jamais vu un match de football.

MADAME BOOCO CK. — Et alors ? Moi, on me donne du « Madame la Mairesse », et mes attributions consistent à faire infuser ton thé et frire ton bacon. Il peut arriver, simplement, que je me demande à qui appartient le ventre que je nourris. Voilà tout ce que j'ai à dire.

Entrent Butterthwaite et Blomax.

BUTTERTHWAITE. — Je le savais ! (*Se frappant le ventre :*) Je le savais, là-dedans ! On ne m'a pas consulté, le résultat était à prévoir. Si je n'avais pas tant souffert de mes calculs, j'aurais pu...

BLOMAX. — Alfred Wiper m'a dit...

BUTTERTHWAITE. — Oh, ne me parle plus de Wiper ! Ce quartier de lard gras seux, tout juste bon peut-être à éponger sa propre graisse... Hum, surveillons nos propos...

MADAME BOOCO CK. — Eh bien, ce jambon, en tout cas, il est temps de le dépendre. Tellement fumé qu'il en pourrit.

Madame Boocock sort.

BUTTERTHWAITE. — Barney, as-tu entendu ce que disait Wellington ?

BOOCO CK. — Non...

BUTTERTHWAITE. — L'affaire d'hier soir, au Victoria et Albert, était un coup parfaitement monté, à l'instigation de Sweetman, pour discréditer les Travailleurs. Et sans les manœuvres de ce pourri qu'est l'inspecteur Wiper, ils auraient sacrément réussi.

BOOCO CK. — Ça me paraît hautement improbable. Le colonel Feng n'est ici que depuis...

BUTTERTHWAITE. — Depuis qu'il y est, et qu'est-ce que ça change ? La seule chose qui compte, pour nous, c'est de savoir quand il va s'en aller.

Les conseillers se sucent les dents et semblent sceptiques.

BOOCO CK. — Tu sais parfaitement, Charlie Butterthwaite, que vous buviez tous après l'heure réglementaire. Si vous êtes maintenant dans le pétrin, prenez-vous-en à vous-mêmes. Je ne veux pas entendre calomnier un fonctionnaire dont les torts ne sont pas prouvés. Tout ce qu'il a prouvé, lui, c'est son efficacité, et...

BUTTERTHWAITE. — Barney, c'est moi qu'il visait. Bel et bien. Pas seulement pour des raisons politiques, c'était rudement personnel. Et je veux qu'on le fiche en l'air.

BOOCOCK. — Je refuse la discussion. Docteur, voulez-vous jeter un coup d'œil sur ma jambe ? Elle continue à me faire des misères.

Blomax s'agenouille pour examiner la jambe de Boocock.

BUTTERTHWAITE. — Barney, je ne crois pas que tu aies saisi les véritables problèmes. Notre Parti, nos principes, autour desquels nous faisons bloc... vrai ou faux ?...

LES CONSEILLERS. — Vrai.

BUTTERTHWAITE. — ...Vont affronter une crise d'une ampleur nationale. Le Parti Travailleur en sortira-t-il, oui ou non, vivant et triomphant ? Je l'espère, et vous aussi.

BLOMAX. — Légère raideur, parfaitement normale, selon moi. Je vais vous envoyer encore un peu d'embrocation.

BUTTERTHWAITE. — Mais rien de ce qu'on entreprend à Westminster n'a de sens si l'action ne repose pas sur une base solide, celle des localités provinciales. Or la nôtre, de localité, si nous tolérons que les Tories contrôlent sa police, nous la laissons s'embourber sans rémission, votre oncle Charlie le sait parfaitement. Je n'ai pas raison, camarades conseillers ?

LES CONSEILLERS. — Oui... C'est bien vrai... Ce n'est pas moi qui dirai le contraire... etc.

BUTTERTHWAITE. — J'ai raison, Monsieur le Maire ?

BOOCOCK. — C'est fort possible. Mais si nous renvoyons un Commissaire de Police pour de mauvaises raisons, le Ministère de l'Intérieur peut couper les subventions à notre Comité du Maintien

de l'ordre. Et qui, alors, fournira l'argent nécessaire pour chasser de nos rues tous les voyous ? Toi, avec ce que tu gagnes ? Laisse-moi rire !... Si nous retournions plutôt à la Commission ? Docteur, vous voulez me donner le bras, pour descendre le couloir ? J'ai toujours aussi mal... Venez, vous allez être en retard.

Sortent Boocock et Blomax. Les conseillers s'apprêtent à les suivre.

BUTTERTHWAITE. — Si un officier de police donne son avis sur ce Rond-Point, prenez vos distances. Je sais ce que je sais, et je tiens à ce qu'ils le sachent.

LES CONSEILLERS. — Oui... Bon... Nous allons voir ce qui se passe.

Les conseillers sortent.

BUTTERTHWAITE. — Pour de mauvaises raisons ?... Parfait... Alors, qu'elles deviennent bonnes. Prêtez-moi dix shillings, s'il vous plaît.

LEFTWICH. — Hein ? Moi ? Vous êtes fou ?

BUTTERTHWAITE. — Agent de police Leftwich, bien que, depuis une ou deux générations, vous ayez cessé de faire des rondes, vous portez toujours l'uniforme... Prenez parti, Leftwich ! Et en toute loyauté.

Il sort de sa poche une bouteille qu'il tend à Leftwich.

LEFTWICH. — Loyauté... vis-à-vis de quoi ?

BUTTERTHWAITE. — De notre conseil municipal démocratiquement réuni, ou alors — et je supporterai mal cet autre choix — des forces répressives, d'une organisation policière enrégimentée, totalitaire et crypto-fasciste. Alors, quel côté choisissez-vous ?

LEFTWICH. — Je dois vraiment choisir... l'un ou l'autre ?

BUTTERTHWAITE. — Oui, mon garçon. Car dorénavant c'est la guerre ouverte. Allons, allons, engagez-vous !

LEFTWICH, *tout en buvant*. — Je sais bien où est mon intérêt... Là-dedans.

Butterthwaite prend la bouteille et boit.

BUTTERTHWAITE. — Barney ne marche pas, et on ne peut pas monter derrière son dos un coup de cette importance. Autrement dit, pas question de frapper Feng en face. Nous allons donc adopter sa propre tactique : le discréditer, en discréditant la conduite de ses hommes.

LEFTWICH. — Soyez quand même prudent. Pourquoi ne pas lui laisser un peu le temps de s'habituer ?...

BUTTERTHWAITE. — On m'a frappé, moi, Herbert. En face. En personne. Il y a des secrets que je dois connaître. Qui paie les flics en chef, et combien, pour qu'ils la bouclent ? Et qu'ils la bouclent sur quoi ?

LEFTWICH. — Je ne peux vraiment pas dire... Avant, c'était les putains, mais depuis la nouvelle loi, je n'ai plus aucun tuyau sur cette forme de dépravation.

BUTTERTHWAITE. — Il faut que je creuse la question plus sérieusement. Mais je crois que nous sommes sur la bonne piste.

LEFTWICH. — Le Copacabana ?

BUTTERTHWAITE. — Les danses nues ? Peut-être, oui... Mais jusqu'ou va l'indécence ? Et qu'est-ce qui nous prouve que la police tolère ça ?

LEFTWICH. — Autant que je sache, rien ne le prouve. Sauf que la grosse Gloria couche avec Alfred Wiper.

BUTTERTHWAITE. — Comment le sais-tu ?

LEFTWICH. — Mon beau-frère est laveur de carreaux, et ce qu'il a sous les yeux, il le regarde.

BUTTERTHWAITE. — Je suppose qu'il n'a pas regardé assez loin pour voir d'où vient l'argent... Ce club, tu comprends, on vient de le construire, et les frais de maçonnerie...

LEFTWICH. — C'était quelle entreprise ? « Construction Durable », non ?

BUTTERTHWAITE. — Si... Or, la même boîte a construit une nouvelle brasserie, il y a deux ans, pour Harry Sweetman. Bien sûr, ça ne prouve pas grand-chose, mais nous sommes sur la bonne piste... Il est grand temps pour moi, je crois bien, de trahir la classe ouvrière, et de fréquenter un lieu de plaisir au-dessus de mes moyens. (*Il consulte son agenda.*) Lundi soir, je n'ai rien. Alors, disons lundi. Parfait, tu notes : lundi, Copacabana. Et nous verrons de quoi ils ont l'air ce soir-là, les gens qui dansent sans rien sur le corps. On constatera une fois de plus mon triomphe, à moi qui ai si peu de monde derrière moi, et personne pour faire mon éloge avant le jour de la réussite. Mais à ce moment-là, on les voit tous à genoux !

Il chante, et Leftwich reprend avec lui le refrain :

Napo est venu de Corse, ho hé ho !
 Il a conquis la péninsule, Jean François.
 Il a battu les Pruscos, ho hé ho !
 Et puis aussi les Ruscos, Jean François.
 Napo était général, ho hé ho !
 Il est d'venu impérial, Jean François.
 Napo n'était qu'un soldat, ho hé ho !
 Bon sang il ne traînait pas, Jean François.

Ils continuent à chanter tout en tournant sur eux-mêmes, puis ils boivent leur whisky et sortent.

TABLEAU 8

L'extérieur du Copacabana Club. C'est le soir.

Entrent Butterthwaite et les conseillers Travailleurs.

BUTTERTHWAITE. — Reconnaissance préliminaire de ces lieux d'aisance. Qui veut franchir le premier le seuil de l'iniquité, et voir comment s'amuse l'autre moitié du monde ?

HOPEFAST. — Je suppose qu'on devra s'inscrire comme membres.

HARDNUTT. — Ça va nous coûter au moins une livre chacun, vous savez.

BUTTERTHWAITE. — Sur la caisse du Parti, mon garçon ! Nous sommes ici en délégation, pour enquête. Et si on nous demande des comptes, c'est moi qui répondrai au secrétaire. Prête-moi cinq shillings, tu veux ? Pour faire naturel, il faudra qu'on prenne une bière. Allons-y, les gars, allons-y ! Qui a payé le taxi, pour venir du Victoria et Albert ? (*Hardnutt lui donne de l'argent.*) Très bien, on entre.

Ils s'approchent de l'entrée. Le portier apparaît.

LE PORTIER. — Bonsoir, messieurs. Vous êtes membres ?

BUTTERTHWAITE. — Non, mais on peut le devenir. Ça coûte combien ?

LE PORTIER. — Quatre-vingt-cinq shillings, cotisation annuelle. Mais l'adhésion ne prend effet que vingt-quatre heures après le premier versement.

BUTTERTHWAITE. — Autrement dit, on ne peut pas entrer avant demain soir ? Et si on saute sur une bombe demain matin ? Songez, mon garçon, qu'en ce moment même, les généraux du monde occi-

dental se penchent sur les cartes d'état-major, la roue de notre vie tourne à une allure vertigineuse. Allons, bonhomme, vous savez très bien que si nous venions passer une journée en ville pour affaire, vous nous auriez ouvert tout de suite !

LE PORTIER. — Je crains, monsieur, que si vous n'êtes pas recommandés... (*Butterthwaite fait un signe à Hardnutt, qui agite son portefeuille.*) Enfin, il est possible quand même que ça s'arrange... Une minute, s'il vous plaît.

Il disparaît à l'intérieur.

BUTTERTHWAITE. — Voyez ce que je veux dire ? Première infraction : notez l'heure.

Le portier reparait.

LE PORTIER. — Vous avez de la chance, monsieur. Une dame qui est là propose de vous parrainer. Alors si vous voulez bien, simplement, signer dans le registre... (*Hardnutt passe de l'argent à Butterthwaite, qui glisse un pourboire au portier.*) Merci, monsieur, merci beaucoup, beaucoup... Et maintenant, quatre-vingt-cinq shillings, multipliés par quatre, dix-sept livres exactement. Plus l'entrée, cinq shillings chacun. Dix-huit livres tout juste. (*Hardnutt le paye.*) Merci, messieurs. Tout droit, messieurs, s'il vous plaît... Merci beaucoup...

Ils pénètrent dans le club.

TABLEAU 9

L'intérieur du Copacabana Club.

Aux tables, peu de clients. Les serveuses portent des jupes « flamenco » de longueur fort réduite. Quelques entraîneuses en robe du soir. Musique Sud-Américaine. Sur la petite estrade, un groupe de danseurs pseudo-espagnols crée « l'ambiance ». Le jeune Sweetman, ivre, est attablé avec une entraîneuse.

Butterthwaite et les conseillers pénètrent dans la salle. On les conduit à une table.

BUTTERTHWAITE. — Nous prendrons une Guinness, et un double Scotch en même temps.

LA SERVEUSE. — Je crains que nous ne servions pas de Guinness, monsieur.

BUTTERTHWAITE. — Vraiment ? Eh bien, vous avez tort. Ça mettrait un peu de sang sous votre jolie peau blanche, ma fille. Alors... qu'est-ce que vous servez ?

LA SERVEUSE. — Du whisky, certainement.

BUTTERTHWAITE. — Enfin une bonne nouvelle, de toute façon !

LA SERVEUSE. — Mais je crains qu'on n'ait pas le droit de boire sans manger.

HARDNUTT. — Nous ne mangerons pas. Nous avons dîné.

LA SERVEUSE. — Il suffit d'un sandwich, vous savez.

BUTTERTHWAITE. — Très bien. Alors, quatre sandwiches.

HICKLETON. — On n'est pas obligé de reprendre un sandwich à chaque verre, hein ? Ça vous ferait un peu beaucoup de travail.

LA SERVEUSE. — Ce n'est pas obligatoire. A vous de décider.

BUTTERTHWAITE. — Bon, alors faites vite. Avec cette chaleur, on s'en va en fumée. (*La serveuse s'éloigne.*) L'endroit me paraît un peu vide. Sûrement pas rentable, avec si peu de monde.

HARDNUTT. — Je suppose que les habitués n'arrivent qu'après minuit.

BUTTERTHWAITE. — Oui, c'est très vraisemblable.

HICKLETON, *observant une entraîneuse.* — Hé, vous croyez que c'en est une ?

BUTTERTHWAITE. — Ça ne m'étonnerait pas. Tiens, la voilà qui s'amène.

L'entraîneuse s'approche d'eux.

HOPEFAST. — Hé, Charlie, attention ! Nous sommes ici en observateurs désintéressés.

BUTTERTHWAITE. — Désintéressés ? Tu parles ! Nous sommes membres à part entière de cet établissement, et nous allons en profiter... Viens, chérie, prends une chaise. Ça te reposera les cuisses !

Elle s'assied à leur table.

L'ENTRAÎNEUSE. — Pourquoi pas ?

BUTTERTHWAITE. — Qu'est-ce que tu bois ?

L'ENTRAÎNEUSE. — Un jus de tomate, s'il vous plaît, monsieur l'adjoint.

BUTTERTHWAITE. — Hé, elle sait qui je suis. Il y a des gens dans cette ville qui savent où doit aller le respect. Prenez note, vous autres... Mais il faut boire autre chose qu'un jus de tomate, quelque chose qui réchauffe, et qui mette un peu de sang sous cette jolie peau blanche... Allez, ma chérie, prends un gin.

L'ENTRAÎNEUSE. — Disons un verre de champagne. J'ai du travail.

Elle fait un signe à la serveuse.

BUTTERTHWAITE. — Du travail, mon chou ? Ho, ho, voilà ce que j'aime, quelqu'un qui fait son métier... Très bien. Du travail ! Ho, ho !

HICKLETON observe les danseurs, qui changent de numéro. — Eh, Charlie, qu'est-ce que tu en penses ? (*Butterthwaite a un grognement lubrique.*) Tu crois qu'elle va tout enlever ?

LE JEUNE SWEETMAN, s'approchant d'eux en vacillant. — Et vous, conseiller, qu'est-ce que vous en pensez ? Vous ne voudriez pas tenter votre chance avec elle ? Non ?

L'ENTRAÎNEUSE DU JEUNE SWEETMAN, le retenant. — Allons, mon chéri, tiens-toi bien.

LE JEUNE SWEETMAN. — Comment, je me tiens pas bien ? Je suis le critère-type de la civilisation, dans cette communauté paléo-paléo-paléolithicalo-lithéalithique. J'ai de l'instruction, moi.

Il s'écroule dans le giron de son entraîneuse.

BUTTERTHWAITE. — Bon sang, qu'est-ce qu'il tient... Mais j'ai l'impression que si on veut goûter le vrai sel du spectacle, il faut rester jusqu'à la fin de la soirée.

L'ENTRAÎNEUSE. — Non, pas aujourd'hui.

HOPEFAST. — Et pourquoi pas ?

L'ENTRAÎNEUSE. — Comment, vous n'êtes pas au courant ? Il va y avoir une descente.

BUTTERTHWAITE. — Une descente ? Vous voulez dire : la police ?

L'ENTRAÎNEUSE. — Mais oui.

HARDNUTT. — Oh, Seigneur, non !

HOPEFAST. — Dis donc, Charlie, manquait plus que ça !

BUTTERTHWAITE. — Oui ? Je ne suis pas sûr que... Comment sais-tu qu'il va y avoir une descente ?

L'ENTRAÎNEUSE. — On nous a prévenus, c'est tout ce que je sais. Gloria a fait avertir les membres du Club qui pourraient ne pas aimer voir leur nom dans les journaux. Oh, c'est juste pour le cas où ça tournerait mal. Mais vous savez, on nous a dit qu'il n'y aurait rien avant minuit, alors pas besoin de s'en faire. Pour l'instant, on passe les numéros classiques, et après minuit ce sera juste le chant, la musique de danse et le reste. On espérait, au début, que le club serait aussi plein que d'habitude, mais j'ai l'impression qu'ils ont tous pris peur, hein ?

BUTTERTHWAITE. — Dans cette ville, un mille-pattes qui traverserait la rue, ce serait assez pour leur faire peur. Leur nom dans les journaux ! Ils trouvent ça pire que de commettre un meurtre. Allons, nous, on ne va pas s'en faire, il nous en faut pour notre argent. Et puis on peut toujours revenir.

HARDNUTT, à qui on a donné la note. — Ah, tu crois ? Regarde un peu !

BUTTERTHWAITE. — Et ils appellent ça un sandwich. Une tartine, et rien par-dessus ! (*Comme la serveuse s'en va :*) Hé, mon chou, apporte-nous aussi du champagne, pour la dame.

L'ENTRAÎNEUSE. — Elle l'a apporté.

BUTTERTHWAITE. — Mais je ne l'avais pas encore commandé !

L'ENTRAÎNEUSE. — Oh, vous savez, le télégraphe...

HARDNUTT. — Rudement cher, ce télégraphe-là... Quinze shillings et six pence pour un verre de mousseux, Charlie !

BUTTERTHWAITE, regardant la danse. — Oh, la ferme, mon vieux. Moi, je regarde. Exercez un peu votre sens esthétique, ou alors

rentrez chez vous. Moi, je suis là pour m'amuser. (*Il pelote l'entraîneuse.*) Hein, mon cœur, chacun a droit à sa Dolce Vita, pas vrai ?

L'ENTRAÎNEUSE. — Mais oui c'est vrai, mon petit.

BUTTERTHWAITE, *qui devient très bruyant.* — C'est la vérité, la vérité toute nue, jusqu'aux fesses ! (*Il crie aux artistes qui vont finir leur numéro :*) Allez, enlevez-moi tout ça, je veux tout voir !

Obscurité. La lumière revient. L'estrade est maintenant vide. Gloria se trouve près de Butterthwaite.

GLORIA. — Dominez-vous un peu, monsieur l'adjoint. Ce n'est pas la foire aux bestiaux, ici. Je peux prendre un whisky avec vous ? Prix coûtant, quand c'est pour la municipalité. (*Elle fait un signe à la serveuse puis, montrant l'addition :*) Ne payez surtout pas ça. Ce soir, vous êtes les invités d'honneur. (*A l'entraîneuse :*) Marlène, vous auriez dû me prévenir. Je ne pouvais pas m'attendre à recevoir la famille royale. Qui, d'ailleurs, se serait attendu à ce que la famille royale trouve convenable cet établissement ? Nous avons plutôt coutume de servir ce que vous pourriez appeler les...

BUTTERTHWAITE. — Les profiteurs et les richards. Les parasites de la classe dirigeante, je sais, j'ai dit tout ça. Mais entre ce que nous disons et ce que nous trouvons convenable...

HOPEFAST. — Voyez-vous, nous avons eu beaucoup de chance cet après-midi, aux courses de Beverley.

HICKLETON. — Ah oui ?

BUTTERTHWAITE. — Oui. Un coup terrible. Et maintenant, on aspire à quelque satisfaction charnelle.

GLORIA. — Eh bien, j'espère que nous pourrons vous la procurer. Encore que ce soir, quelques restrictions soient à craindre.

BUTTERTHWAITE. — Oui, elle nous a déjà expliqué... (*Quatre danseuses apparaissent sur l'estrade, deux d'entre elles déguisées en ballons, les deux autres en clochettes. Derrière elles, un tableau de nu. Après une brève danse, elles descendent parmi les tables.*) Hé, hé, qu'est-ce qu'on en fait, de celles-là ?

LES DANSEUSES. — Clac, clac, claquez, les balles ! Ding, ding, sonnez, clochettes !

Le public prend part au jeu.

BUTTERTHWAITE. — Clac !

HICKLETON. — Clac !

BUTTERTHWAITE. — Ding, ding, dong !

HICKLETON. — Ding, ding, dong, (*etc.*).

Soudain retentit, très forte, une sonnerie électrique. Le portier arrive en criant : « Minuit ! » « C'est minuit ! ». Les danseuses sortent rapidement, le tableau se replie. Butterthwaite et les conseillers restent seuls au milieu de la piste. L'orchestre entame Le Beau Danube bleu. Le jeune Sweetman est aux trois quarts inanimé ; son entraîneuse essaye vainement de le secouer.

GLORIA. — Alors, monsieur l'adjoint, vous ne voulez pas danser ?

Elle commence à valser avec lui ; d'autres couples suivent leur exemple.

BUTTERTHWAITE. — Moi, danser... Ho, ho, danser ! Et comment, je vais vous faire danser ! (*A l'orchestre :*) Allons, les gars, pressons ! Vous voyez pas que vous êtes à la traîne ! (*L'orchestre joue maintenant un tango.*) A la bonne heure ! Un, deux, trois, quatre ! Un, deux, trois, quatre... (*Lumber et un policier en civil entrent et s'assoient à une table. La musique cesse. Butterthwaite, désignant les policiers et ricanant :*)

En descendant notre rue
 Vous aurez une jolie vue :
 A quatre, cinq, six, tous les flics
 Cognant aux portes à coups de trique.

LUMBER. — Croyez-vous que nous puissions avoir chacun un demi de bière, mademoiselle ?

LA SERVEUSE. — Oh, je crains que non. L'heure est passée.

LUMBER. — Oui, c'est vrai.

BUTTERTHWAITE. — Allez, servez-le ! Aux frais de la maison. C'est un agent provocateur, mais puisque tout le monde le sait, aucune importance. Pas vrai, brigadier Lumber ?

LUMBER. — Je crois que nous allons prendre une tasse de thé. Et peut-être ne serait-il pas mauvais que certains des messieurs ici présents fassent connaissance avec cette excellente boisson.

Butterthwaite rit. Le jeune Sweetman se lève et, titubant, tente de gagner la porte. Il se heurte à Wiper, qui vient d'entrer et feint de l'ignorer.

WIPER. — Nous serions sûrement tous très contents de goûter la plaisanterie, monsieur l'adjoint.

BUTTERTHWAITE. — Pourquoi pas ? Est-ce que vous appelleriez ça une plaisanterie malpropre ? Ou pornographique ? Ou indécente ?

WIPER. — Je ne crois pas. Pourquoi le croirais-je ?

BUTTERTHWAITE. — Alors, qu'est-ce qui vous amène ici, dites-moi un peu !

WIPER. — Une dénonciation : les divertissements offerts dans ce local seraient de nature à enfreindre la loi. Obscénité.

GLORIA. — Est-ce vrai ?

WIPER. — Brigadier ?

LUMBER. — A notre arrivée, les gens dansaient normalement, les hommes avec les femmes, sans rapprochements douteux. Aucun spectacle de nu ni autre exhibition indécente.

GLORIA. — Et le règlement sur les débits de boisson, brigadier ?

LUMBER. — Correctement respecté... Hum...

Le jeune Sweetman, finalement, se retire.

WIPER. — Dans ce cas, il n'y a évidemment aucune raison d'intenter une action judiciaire. Veuillez excuser, madame, cette malencontreuse erreur.

GLORIA. — Je regrette seulement que vous vous soyez dérangés pour moi.

BUTTERTHWAITE. — Un instant, un instant ! Moi, en tant que magistrat et citoyen éminent de la ville, je porte plainte contre les mœurs de ce club.

GLORIA. — Quoi, sale vieux renard...

BUTTERTHWAITE. — Nous avons vu, de nos yeux, un certain spectacle : quatre petites catins passaient parmi les tables, sans autre vêtement que des ballons et des cloches que nous étions invités à faire éclater — ou sonner, selon le cas. Aucun doute possible : si minuit n'avait pas été si proche — et, croyez-moi, amplement annoncé — elles se seraient trouvées totalement dévêtues par la main des clients. J'ai constaté aussi quelques irrégularités, dont je fournirai le détail en temps utile. Alors, qu'allez-vous faire ?

WIPER. — Vous... euh... vous avez entendu ce qu'a dit le brigadier : il n'a remarqué aucun signe de...

BUTTERTHWAITE. — Bien sûr que non : vous savez, comme je le sais, et comme le sait notre Gloria, que la direction de l'établissement était prévenue.

LES CONSEILLERS. — Nous pouvons en témoigner.

GLORIA. — Mais c'est un tissu de mensonges ! Un coup monté, tout simplement !

WIPER. — A vrai dire, l'affaire est grave, et relève de la procédure normale. Passez me voir demain matin à mon bureau, voulez-vous ? Nous en discuterons...

BUTTERTHWAITE. — Ah non, mon vieux, pas de blagues !

WIPER. — N'essayez pas d'aller trop vite, croyez-moi. A mon avis, cela ne servirait à rien... Venez, brigadier.

Les policiers sortent. Les danseuses, plus ou moins habillées, sont maintenant sur l'estrade.

BUTTERTHWAITE. — Avant que ces dames déchaînées ne m'arrachent les yeux, je tiens à préciser une chose : je ne suis pas venu pour vous priver de votre gagne-pain. Néanmoins, lorsque s'affrontent deux puissants ennemis, l'un des deux doit être écrasé. Et les personnes les moins vêtues, fatalement, sont les plus durement frappées. Vous êtes syndiquées ?

UNE FILLE. — En général, non.

BUTTERTHWAITE. — Ah !... Déplorable état de choses, qui prouve à lui seul combien j'avais raison de venir. Conseiller Hopefast, notez, je vous prie, pour la prochaine réunion du conseil des syndicats : nous examinerons la possibilité de faire adhérer les personnes exerçant cette profession. Elles sont douces, charmantes, et dignes de notre intérêt.

Il chante :

Quand j'étais jeune et dynamique
Hourrah hourrah, Santy Anna,
Je tombais deux filles à la fois
Dans les plaines du Mexique.

Il sort, précédant les conseillers, avec un rire bruyant.

GLORIA. — Parfait. On ferme, c'est fichu, débarrassez-moi le plancher. Rien, pas de preuves... Ah, bon sang, le sacré vieux béliard ! Mais on va lui retourner les cornes, une fois de plus...

ACTE II

TABLEAU I

Chez Sweetman.

On sonne à la porte d'entrée. Sweetman, en robe de chambre, traverse précipitamment la scène pour aller ouvrir. Lady Sweetman, également en robe de chambre, arrive à son tour et s'arrête pour écouter.

SWEETMAN, *de l'extérieur.* — Inspecteur Wiper ! Maintenant, en pleine nuit !

WIPER, *idem.* — Désolé de vous déranger, Sir Harold, mais une chose très ennuyeuse...

Il marmonne et marmonne.

SWEETMAN, *idem.* — Quoi... quoi... Bon Dieu !

WIPER, *idem.* — Vous ne pensez pas que je pourrais entrer, monsieur ?... Je veux dire... il fait plutôt...

SWEETMAN, *idem.* — Entrer ?... Entrer, dites-vous ?... Un instant, je... (*Sweetman rentre.*) Tout va bien, ma chérie, rien de grave... Vous voulez bien retourner vous coucher ?

LADY SWEETMAN. — Harold, je...

SWEETMAN. — Au lit, voulez-vous. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient !

L'ANE DE L'HOSPICE

227

LADY SWEETMAN. — Très bien, Harold.

Elle sort. Sweetman fait signe à Wiper d'entrer.

SWEETMAN. — Comment osez-vous venir ici, justement chez moi ?

WIPER. — Je n'avais pas le choix. Par souci de vos intérêts, je me suis mis dans un foutu pétrin.

SWEETMAN. — Mes... que dites-vous ?

WIPER. — Ecoutez, on n'a jamais abordé le sujet entre nous, mais le Copacabana, c'est un placement à vous, n'essayez pas de le nier.

SWEETMAN. — Je nie, je nie absolument...

WIPER. — Allons, ça ne prend pas. Vous savez très bien ce qui se passe là-bas, et qui est payé pour fermer les yeux. Eh bien, l'heure est venue où c'est à vous de me protéger. Vous êtes adjoint et magistrat, il faut bien que ça vous serve à quelque chose !

SWEETMAN. — Oui... Butterthwaite, qu'est-ce qu'il sait exactement ?

WIPER. — Il sait que cette descente de police était un coup entièrement monté. Bon Dieu, puisqu'une de ces idiots de putains le lui a dit, noir sur blanc... Mais je ne crois pas qu'il connaisse les détails, et je ne crois pas non plus qu'il sache quels sont vos intérêts dans l'affaire.

SWEETMAN. — Est-ce que par hasard il était saoul ?

WIPER. — Saoul ? Ils sentaient l'alcool, tous les quatre. On se serait cru dans le quartier des brasseries !

SWEETMAN. — Des brasseries ?... Bon...

WIPER. — Oui... bon...

SWEETMAN. — Et qu'est-ce qu'il faisait, exactement ?

WIPER. — Il dansait le tango.

SWEETMAN. — Avec fougue ?

WIPER. — Avec frénésie.

SWEETMAN. — Alors mieux vaut prévenir le Commissaire. (*Il va vers le téléphone.*) Non, un instant. Est-ce qu'ils sont inculpés ? Pour ivrognerie, je veux dire, ou quelque chose d'analogue...

WIPER. — Non, pas encore.

SWEETMAN. — Alors, veillez à ce qu'ils ne le soient pas. Les accusations qu'ils portent contre nous sont vraiment... euh... vont vraiment très loin, et nous risquons une bataille politique de grande envergure. Des hommes comme eux, qui exercent depuis plus de trente ans un pouvoir absolu, ça ne recule devant rien ! Et nous ne voulons pas voir, n'est-ce pas, un fonctionnaire responsable, comme le Colonel Feng, transformé en girouette politique. Retrouvez les autres personnes qui étaient ce soir au club, et arrangez-vous pour leur faire garantir sous serment le caractère innocent du spectacle, ainsi que, par exemple, la conduite indécente de Buterthwaite, sur laquelle vous attirerez l'attention du Colonel Feng.

WIPER. — Et le club lui-même ?

SWEETMAN. — Oui... Il faut que je réfléchisse. Je peux faire tourner la situation à mon avantage... Oui... Bonne nuit, inspecteur.

Tandis qu'il reconduit Wiper, Lady Sweetman revient. Le jeune Sweetman, qui arrive, se trouve face à Wiper.

LE JEUNE SWEETMAN. — Bon Dieu ! Il est là aussi !... Ah non, je m'en vais !

Il ressort.

SWEETMAN. — Maurice ! Reviens, mon garçon !

WIPER. — Désolé, Sir Harold. J'imagine que vous ne voulez pas que je lui demande, à lui aussi, une attestation sous serment ?

SWEETMAN. — Il était là-bas ? Bonté divine... Non, pas d'exceptions, c'est trop risqué, faites-le témoigner avec les autres... demain matin. Attention, en sortant, il y a cinq marches. Bonne nuit. (*Wiper sort. Sweetman appelle :*) Maurice ! (*Le jeune Sweetman revient.*) Tout va bien, il est parti. Alors, maintenant, dis-moi : avec qui étais-tu ? La fille de Blomax ?

LE JEUNE SWEETMAN. — Non.

SWEETMAN. — Non ? Bizarre. Elle ne t'a pas encore mis la main dessus ?

LE JEUNE SWEETMAN. — Mis la main... Vous voulez dire ?...

SWEETMAN. — Foutre oui, c'est ce que je veux dire. A présent, mon garçon, je te donne le choix, honnêtement : ou tu la laisses tomber, ou tu quittes ma brasserie. Des actions infâmes se préparent dans la ville, sans que tu en saches rien. Estime-toi donc heureux que la police, en ce qui te concerne, se soit contentée de m'avertir. (*Le jeune Sweetman s'avance dans la pièce.*) Tu sais l'heure qu'il est ?

LADY SWEETMAN. — Qu'est-ce qu'il voulait ?

SWEETMAN. — Qui ?

LADY SWEETMAN. — L'inspecteur.

SWEETMAN. — Il s'occupait de Maurice. Ivre, le gosse.

LADY SWEETMAN. — Ah, je vois... Peuvent-ils te mettre en prison ?

SWEETMAN. — Quoi ?

LADY SWEETMAN. — Je... je n'ai pas pu m'empêcher d'écouter. Harold, dans quelle mesure es-tu mêlé à tout ça ? As-tu acheté la police, as-tu ?...

SWEETMAN. — Mais non, non, absolument pas... Veux-tu retourner au lit, s'il te plaît ?

LADY SWEETMAN. — Ah, si seulement tu n'avais pas si mauvais caractère ! J'essayais simplement...

SWEETMAN. — Je regrette... Je ne voulais pas... Non, mais... euh... Les vieux tracas qui recommencent, c'est ça qui me rend un peu nerveux. (*Il met la main sur son cœur, dans un geste douloureux.*) Je vais prendre mes gouttes, et quand ce sera calmé j'irai me coucher. Va. Et fais de beaux rêves.

Elle sort, esquivant un baiser.

Beaux rêves et doux réveils...
Il a été déclaré, par la voix, s'il vous plaît,
Du premier ministre, que désormais,
Finie la lutte de classe et chacun peut s'élever
Ou tomber, selon son désir, ses mérites, ou peut-être
Selon l'état de ses finances.
Je suis dans le Yorkshire un homme des plus riches,
Je brasse une bonne bière, et je bois ce que je fais.
Je fabrique d'excellents petits déjeuners
Que je déguste à ma table, avec ma famille.
Bière et déjeuners sont bus et dégustés
Dans le pays entier par des millions de gens.
Sweetman ainsi devait s'élever. Il l'a fait,
Mais quelle fut sa promotion ? Financière, certainement,
Et sociale, c'est sûr. Ma femme a un vison,
Mes filles des bijoux et des prétendants. Mes trois fils
Sont ou ont été formés dans les meilleures Ecoles.

Ils grandissent en aimant le monde où je les ai mis
Et, peu à peu, deviennent ce monde qu'ils aiment.
Je suis prince, messieurs ! Messieurs, je suis baron !
Mais je n'ai aucune souveraineté, non.
Que peut l'or, en effet, tant que la politique
Contrecarre mes plus hautes aspirations ?
Butterthwaite est élu, et non pas une fois,
Mais trois fois trois, ou neuf fois neuf, pourquoi pas ?
Aucun progrès en vue, local ou national.
Et pourtant, je le dis, Butterthwaite doit tomber,
Et doit tomber si bas que l'inepte impuissance
Des pronostics tories ne pourront jamais plus
Retarder sa chute trop longtemps retardée.
C'est lui-même qui a tendu son propre piège
Et graissé les rouages. Ce soir, il l'a fait !
Ce qu'il faut maintenant c'est ruser, et attendre
La chance qui fera fonctionner le ressort
Et basculer le levier. Il est à terre ! Moi en prison ? Je ne crois pas.
Je suis un homme habile. Et quand ils le voudront
Je retourne l'électorat, et quand je le voudrai
C'est vers moi qu'ils se tourneront. Et pour toujours, assurément.

Il sort.

TABLEAU 2

Une salle dans la mairie.

Entrent Boocock, Butterthwaite et des conseillers Travailleurs.

BOOCOCC. — C'est vraiment très ennuyeux, Charlie. J'espère que tu n'es pas allé trop loin ?

BUTTERTHWAITE. — Mais non, Barney.

BOOCOCC. — Charlie, au Copacabana, étais-tu très ivre ?

BUTTERTHWAITE. — Au Copacabana, Barney, j'étais à jeun comme un Commissaire de police ! Vrai ou non ?

LES CONSEILLERS. — Pure vérité !

BUTTERTHWAITE. — La vérité toute nue, jusqu'aux fesses !

BOOCK. — Je n'ai aucune envie de faire une déclaration à la presse.

BUTTERTHWAITE. — Si tu ne la fais pas, je la ferai.

BOOCK. — Oh, je n'en doute pas... (*Entrent les journalistes.*) Bonjour, messieurs. Je regrette de vous avoir dérangés, j'ai très peu de chose à vous dire, sinon qu'à mon avis, quelque chose ne tourne pas rond dans la police municipale.

LE PREMIER JOURNALISTE. — Est-il exact, Monsieur le Maire, que le Copacabana Club...

BOOCK. — Je n'ai nommé personne.

LE DEUXIÈME JOURNALISTE. — Avez-vous discuté de la question avec le Commissaire ?

LE PREMIER JOURNALISTE. — On peut arguer, n'est-ce pas, que le Commissaire a le droit de mener sa propre enquête sur les affaires concernant le...

BUTTERTHWAITE. — Barney, laisse-moi répondre. Ecoutez-moi, jeune homme. Les policiers sont des fonctionnaires, et ils ont à répondre devant la population...

LE PREMIER JOURNALISTE. — Mais le Ministre de l'Intérieur a certainement...

BUTTERTHWAITE. — Le Ministre de l'Intérieur n'a rien à voir là-dedans ! Le Ministre de l'Intérieur est un Tory, et il vit dans cette

saloperie de Londres. Ici, le gouvernement, c'est nous, et nous sommes mécontents. Les forces de police de Monsieur Feng sentent la corruption à plein nez, et si Monsieur Feng ne prend pas rapidement une longue fourche pour fouiller ce fumier, je demande sa démission. Et, qui plus est, je l'obtiens. Il s'est embourbé jusqu'au cou dans une minorité politique sans scrupules. J'établis un dossier complet de l'affaire. (*Il brandit un document.*) J'ai déjà ici, sur cette feuille de papier, la moitié des faits que je recherche. Lorsque la liste sera complète, je la diffuserai parmi les électeurs de notre municipalité. Ils sauront ce qu'ils ont à faire. Quant à lui, je vous prie de me croire, on ne lui paiera pas le voyage en première classe.

BOOCK. — Je... euh... J'espère, messieurs, que vous n'allez pas faire à ces nouvelles un sort trop... voyant... euh... merci... beaucoup...

Tous sortent, sauf les journalistes.

LES JOURNALISTES. — Merci, Monsieur le Maire.

LE PREMIER JOURNALISTE. — Bon. Premier point : manifestation de préjugés et de partis pris. En route pour le deuxième point.

LE DEUXIÈME JOURNALISTE. — Chaussures cirées, pantalons repassés. Quelqu'un désire une coupe de cheveux ? Très bien. Prenons place, voulez-vous ?

Ils font le tour de la scène.

TABLEAU 3

Les locaux de la police.

Les journalistes sont toujours en scène. Entrent Feng, Wiper et un agent.

FENG. — Je regrette vivement, messieurs, que l'adjoint Butterthwaite ait décidé de rendre publique cette déclaration. La police

agit, bien entendu, indépendamment de toute influence politique... Que voulez-vous que je vous dise de plus ?

LE DEUXIÈME JOURNALISTE. — Accepteriez-vous une discussion avec Son Honneur Monsieur le Maire, si...

FENG. — Son Honneur semble avoir retenu comme parole d'Évangile tous les propos de l'adjoint Butterthwaite. Alors, de quoi pourrions-nous encore discuter, je vous le demande ? Je pencherais, personnellement, pour une enquête. Une enquête menée, en toute impartialité, par le Ministère de l'Intérieur, et lui seul. Voilà. Je vous remercie. Au revoir.

LES JOURNALISTES. — Au revoir, Colonel, merci beaucoup.

L'agent les reconduit, puis se met à l'écart.

FENG. — Et maintenant, Inspecteur, dites-moi ce que je dois penser. Vous m'avez fait, Sir Harold et vous, bénéficier de vos analyses, tout à fait impartiales je n'en doute pas, concernant cette malheureuse affaire. Et l'attitude publique de nos amis socialistes semble, à vrai dire, vous donner raison. Supposons, pourtant, que derrière leurs bouffonneries démagogiques se niche une quelconque vérité... Ce brigadier que vous avez envoyé au club, comment s'appelle-t-il ? Lumber ?

WIPER. — Oui, chef. Le brigadier Lumber.

FENG. — Bien noté ?

WIPER. — Parfaitement, chef. Je garantirais volontiers, personnellement, l'honnêteté du brigadier Lumber... Nous pourrions, bien sûr, le suspendre jusqu'à ce que l'affaire soit éclaircie.

FENG. — Non. On nous dirait qu'il n'y a pas de fumée sans feu, vous ne croyez pas ? Mais vous ferez une enquête, inspecteur, une enquête à la fois très poussée et très discrète. Et j'enquêterai moi-même sur votre enquête, et sur vous.

WIPER. — Ah... Dans ce cas, Colonel Feng, je dois vous prier d'accepter ma démission.

FENG. — Je la refuse. Si vous avez fait votre devoir, vous sentez bien, je n'en doute pas, que votre honneur est mis en cause. Mais ce n'est pas seulement votre honneur, c'est l'honneur de la police tout entière, c'est mon honneur, monsieur, le mien, qu'on traîne, tel un chien crevé, dans les poubelles égalitaires de la ville !

WIPER. — Vous avez raison, Colonel, absolument raison. Je retire ma démission.

FENG. — Je me réjouis de vous voir réagir avec tant de correction. Et maintenant, inspecteur, ne nous énermons surtout pas. Du sang-froid, l'esprit toujours en éveil, et aucune déclaration à la presse. Nous viendrons vite à bout de ces infâmes menées. Oh, je les reconnais, elles sont symptomatiques de notre époque. Mais on les déjoue sans trop de peine. J'attends votre rapport. (*Wiper sort. L'agent aide Feng à mettre son manteau, lui donne son chapeau et son parapluie, et s'en va.*) Je suis aux ordres du pouvoir. J'ai sous mes ordres des soldats, ou du moins des agents. Je dis à un homme « va-t'en », et il s'en va, à un autre « viens », et il vient, à mon domestique « fais telle chose », et il la fait.

Etre le plus fort n'est pas difficile,
Difficile est de le rester, tout en vivant
Comme un être social et communicatif.
La loi, par nature, est civile,
Mais son exécution s'accomplit par la guerre.
Ceux qui nous voient, tels des soldats, arpenter les rues britanniques
A la fois nous craignent et convoitent nos forces.
Notre ordre s'établit de façon plus violente
Tandis que grandit la violence criminelle,
Qui trouble notre action et lui tordra le cou.
On me nomme Colonel, par simple politesse.
Je commande et je sers, oui, mais qui, quoi ? Qui sait ?
Moi, je ne le sais pas, croyez-moi. Nous portons

Haut-de-forme et costume de simple bourgeois,
 Mais sous les haut-de-forme on écrasa les têtes,
 Il fallait donc le casque. Et plus de redingote
 Mais tunique, engendrant insignes et boutons,
 Et coupée de façon à évoquer la guerre.
 Pas d'armes ? Je crains que nous en ayons bientôt.
 Nous en avons besoin, j'espère : trop de morts.
 Mais comment dire alors que toute notre action
 Est d'ordre purement civil ? Et puis la paye est si petite
 Que personne ne s'engage. Mais si l'on augmente la paye,
 Nous devrons nos recrues à la cupidité.
 Je n'ai aucun espoir, donc je marche tout seul,
 Et suis seul à savoir, tout seul, que j'ai raison.

TABLEAU 4

Un jardin public.

Feng, toujours en scène, marche et médite. Puis il se laisse lourdement tomber sur la chaise que lui apporte un gardien de parc. Wellesley arrive, l'air abattu. Elle marche, elle aussi, puis s'assied à son tour et paie sa chaise au gardien.

FENG. — Euh... Hum... Mademoiselle Blomax, n'est-ce pas ?

WELLESLEY. — Hein ?... Ah, oui, bonjour.

FENG. — Je... euh... Je crois que nous avons déjà eu le plaisir...
 Feng... Vous allez bien ?

WELLESLEY. — Nous nous sommes rencontrés chez les Sweetman.

FENG. — En effet. Chez les Sweetman.

WELLESLEY. — Vous êtes seul ? Ou alors...

FENG. — Oh oui, je suis seul, comme d'habitude. Tout seul. Un petit tour dans le parc, à l'heure du déjeuner. Des compagnons ? Impossible, bien sûr, au poste que j'occupe. Quelque chose comme un capitaine de navire.

WELLESLEY. — De navire ?

FENG. — Oh oui ! Quartier privé sous le pont arrière, et ainsi de suite. Imprudent de trop se faire voir, solitude nécessaire. Vous me comprendrez, j'en suis sûr, vous qui passez aussi, dans ce curieux endroit, pour l'étrangère, pour l'ennemie. N'est-ce pas, mademoiselle Blomax ?

WELLESLEY. — Je passe pour la... quoi ?

FENG. — Je veux dire... vous venez du Sud ?

WELLESLEY. — Mais non, j'habite dans le Westmorland !

FENG. — Ah oui, bien sûr, les forêts... Votre père est né ici ?

WELLESLEY. — Il est né à Twickenham, je crois.

FENG. — Ah oui, le Sud... (*Ils restent silencieux un moment. Feng répond au salut d'un agent.*) Je me souviens qu'à table, chez Sir Harold, vous avez fait sur l'administration de la ville des remarques qui m'ont paru... euh... assez pénétrantes, Mademoiselle Blomax. Je les ai publiquement récusées, vous me le pardonnerez sans aucun doute. Je me demande maintenant si vos propos ne décelaient pas plus de perspicacité que vous ne le pensiez vous-même.

WELLESLEY. — Oh, je savais très bien ce que je disais. Rien qu'à voir comment les arbres de ce parc sont disposés et taillés, on sent l'atmosphère de la ville.

FENG. — Ah, oui, ces arbres. Comme vous avez raison ! La barbarie totale. Pas la moindre idée sur la plantation, pas la moindre

idée sur rien. La machine, la machine municipale... Une équerre, un compas, et coupez toutes les branches non-conformistes... La barbarie...

WELLESLEY. — Je n'aurais pas cru que vous portiez une telle sympathie aux arbres non-conformistes.

FENG. — Les arbres ne sont pas les gens. Les arbres, c'est une charmante distraction produite par notre Créateur, tant pour Lui-même que pour nous. Il est irrévérencieux de leur manquer d'égards. Nous devons éduquer notre société pour que soit évité ce genre d'irrévérence.

WELLESLEY. — Eduquer ?... Oh, comme je suis contente de n'être pas allée à l'école ici. C'est sans doute la seule chose que je doive à mon père, mais je la lui dois. Le jour où vous quittez l'école, vous êtes censé atteindre en quelque trois heures l'âge de quarante ans. Si vous ne le faites pas, qu'est-ce qui vous attend ? Les vieilles épaulées qui se haussent, et les vieux reproches qu'on vous lance :

Trop jeune, et trop grande, et les yeux trop brillants,
Qui regardent trop près, qui regardent trop fort.
Des rêves trop profonds, tout au fond de la nuit,
Et vous marchez beaucoup trop dans ma cour à moi,
Et il vous faut votre pain blanc,
Et il vous faut votre pain bis.
Vous n'aurez qu'un bon coup de fouet
Qui vous chassera de nos murs.

Au fait, simple curiosité, quel âge avez-vous ?

FENG. — Oh... Oh, un âge très suffisant. Je ne suis plus irresponsable. Rigide, pourriez-vous dire. Artères durcies, mademoiselle, des artères qui se refroidissent et se désagrègent. Mais la dureté n'est rien si elle n'est pas nécessaire. Elle me vient du poste que j'occupe, de mes années de service aux colonies et du besoin de prendre des décisions impitoyables. Alors j'ai décidé. Tout d'un coup. D'une façon

inattendue. Seul, je ne suffis pas, je suis désorienté. Surtout maintenant, entouré comme je le suis par ce mélange confus de démocratie et d'accointances auxquelles je suis étranger... Je cherche un soutien... et où ? Près d'une personne également étrangère. Je voudrais que vous deveniez ma femme... Mais peut-être ne croyez-vous pas, comme moi, à la similitude de nos difficultés ? Il y a en moi — je parle de la personne, pas du policier — une humanité extraordinaire, dissimulée par pure nécessité. Aspirations improbables, tentatives d'autotrahison, je crois, par cette méthode également improbable, pouvoir écraser tout cela. J'aimerais savoir ce que vous en pensez.

WELLESLEY. — Oh, mon Dieu... oh, non. Je ne crois pas que ce soit possible. Enfin, je ne crois pas...

FENG. — Peut-être avez-vous raison. Il eût été plus facile pour moi de passer outre à mon impulsion subite, et de poursuivre la conversation sur un sujet plus habituel. Les arbres, par exemple. Peut-être n'est-il pas encore trop tard pour oublier... Vous êtes à pied, je remarque. Je parle toujours plus volontiers avec les piétons, ceux de notre milieu, du moins... Ils sont moins enclins que les autres à considérer ma profession avec hostilité... Mais j'ai ma voiture au coin de la rue. Puis-je vous proposer de vous accompagner quelque part ?

WELLESLEY. — J'étais simplement venue m'asseoir dans le parc. Je ne veux aller nulle part, vraiment...

FENG. — Oui. Comme vous voudrez. J'aimerais pouvoir rester assis près de vous, mais le devoir, hélas... Bonne journée, Mademoiselle Blomax. Je... euh... j'aurais grand plaisir à vous revoir un jour... Bonne journée...

Feng sort. Wellesley reste seule un moment, puis le jeune Sweetman entre.

LE JEUNE SWEETMAN. — Wellesley !... Bonjour... Wellesley !

WELLESLEY. — Vous venez m'annoncer, je suppose, qu'on vous a interdit de me revoir ?

LE JEUNE SWEETMAN. — Eh bien, en fait...

WELLESLEY. — Toutes les têtes grises se fracassent entre elles parce qu'Un Tel a vu ce que telle fille avait au-dessous de la ceinture. Autrement dit, ce que tout le monde aimerait voir, nous le savons très bien. Et pourquoi pas ? Dans ce pays libre... Vous l'avez vu, vous ?

LE JEUNE SWEETMAN. — Quoi ?

WELLESLEY. — Voyons, Maurice, au Copacabana... L'avez-vous vu ?

LE JEUNE SWEETMAN. — A vrai dire... oui.

WELLESLEY. — Et qui dit la vérité ? Les Rouges ou les Fascistes ? Dites-le moi, vous.

LE JEUNE SWEETMAN. — Ni les uns ni les autres, évidemment.

WELLESLEY. — Et voilà. Pourtant, ces gens-là prétendent régler votre vie et la mienne, et prendre pour nous des décisions sans appel. Et cela pas du tout en vertu de ce qu'ils pensent de nous, mais de ce qu'ils pensent les uns des autres. Nous n'avons aucune obligation envers eux. Envers nous seulement. Si nous devons nous battre, c'est pour ce que nous voulons. Qu'est-ce que vous voulez, Maurice ?

LE JEUNE SWEETMAN. — Vous.

WELLESLEY. — Vraiment ?... Si seulement je savais ce que je veux, moi !... J'ai un père, et il se définit lui-même : pierre d'achoppement. Si quelqu'un pouvait seulement m'apprendre à en faire un marchepied !

Elle sort. Le jeune Sweetman la suit en appelant : « Wellesley ! Wellesley ! »

Entre Blomax, portant un paquet enveloppé de papier brun.

BLOMAX. — Oh, mon Dieu, mon Dieu... Les courses de Beverley, sacrée prouesse ! Délice-de-Ben-Johnson a été freiné par son jockey, et moi j'ai perdu cinquante livres, ni plus ni moins. Et par-dessus le marché on ne m'avait pas prévenu. Je me demande pourquoi les commissaires ne font pas mieux respecter les règlements. Il y a une fuite dans mes tuyaux. Et pas seulement à Beverley. Où en suis-je ? Bon, vous en avez vu plus que moi. Je me demande comment ça va tourner. L'intérêt stratégique exigerait sans doute que je dise un mot à Gloria. Je l'ai laissée, abasourdie, à Doncaster. Par une si belle soirée... Maintenant son club est fermé, paraît-il... on doit donc pouvoir la trouver allongée dans son jardin, dégustant paisiblement une tasse de thé...

TABLEAU 5

Le jardin de Gloria.

Blomax est toujours en scène. Gloria et Wiper arrivent, portant une caisse de bière, pour prendre un bain de soleil dans le jardin. Wiper joue de l'accordéon. Tout d'abord, ils ne remarquent pas Blomax.

BLOMAX. — Oh, bah, un peu plus un peu moins... On n'a pas un sens très aigu des crises. Ça doit être ce qu'on appelle le bon vieux flegme britannique...

WIPER chante :

Grands et hauts sont les murs de la dame,
Verte et bien sèche l'herbe de la dame,
Et verte aussi la dame, verte et épanouie,
Qui dans le gros Alfred déchaîna l'incendie...

Tiens, prends-en encore une.

Il lui passe une bouteille.

GLORIA. — Tu sais ce que tu fais, j'espère, à te vautrer ici en plein jour. Ça ne me paraît guère prudent.

WIPER. — Mais si, c'est prudent ! J'entre par derrière, je ressorts de même, ni vu ni connu !

BLOMAX. — Cocorico !

Tous les deux, effrayés, sursautent.

WIPER. — Bon Dieu, comment êtes-vous entré ?

BLOMAX. — J'ai la clef dans mon gousset.

WIPER. — Ah oui ? Et puis-je vous demander pourquoi ?

BLOMAX. — Puis-je aussi vous demander pourquoi, par une journée aussi chaude, vous avez abandonné Madame Wiper, avec toute sa vaisselle, dans une petite cuisine étouffante ?

WIPER. — Ne vous occupez pas de ma femme, s'il vous plaît.

BLOMAX. — Très bien. Alors ne vous occupez pas de la mienne.

WIPER. — Quoi ? Vous dites ?

Il se tourne brusquement vers Gloria qui acquiesce de la tête.

GLORIA. — Bureau des Mariages de Doncaster. Lundi matin, avant qu'il aille aux courses. C'était apparemment l'idée la plus raisonnable. Mais vous, ça ne vous donne pas le droit de vous introduire dans cette maison comme si elle vous appartenait.

BLOMAX. — Allons, ma chérie, ne nous énervons pas. Une femme dans votre situation...

WIPER. — Mais pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

GLORIA. — Je n'avais pas envie de tout gâcher.

WIPER. — Tout gâcher !...

Coup frappé à la porte du jardin.

GLORIA. — Seigneur ! Qui est-ce ? (*Elle crie :*) Non, merci, pas aujourd'hui. Je n'achète rien aux colporteurs. (*Les coups recommencent.*) Je crois que je ferais mieux d'ouvrir. Cachez-vous, on ne sait pas qui ça peut être. (*Elle passe rapidement une robe de chambre par-dessus son bikini. Wiper enfle son pantalon, ramasse sa chemise, sa tunique, etc. Blomax se précipite dans la maison, et Gloria va ouvrir. Entre Lady Sweetman.*) Ah, Lady Sweetman ! Comment allez-vous ?

LADY SWEETMAN. — Pas bien. J'ai la migraine. Vous permettez que j'entre une minute ? (*Gloria ne peut que la laisser entrer.*) Sir Harold Sweetman, Sir Harold, je puis vous le dire, Sir Harold est absolument bouleversé.

GLORIA. — Oui, je vous crois volontiers...

Lady Sweetman aperçoit Wiper, qui n'a pas fini de se reboutonner.

LADY SWEETMAN. — Inspecteur Wiper ?

WIPER, *ajustant ses boutons.* — Bonjour, Lady Sweetman.

LADY SWEETMAN. — Je sais pourquoi vous êtes ici, inspecteur. Je sais tout.

WIPER. — Ah oui ?

LADY SWEETMAN. — Et je suis horrifiée, permettez-moi de vous le dire. Sir Harold est malade, voyez-vous. Il a des troubles coronaires. Toutes ces cabales, toutes ces intrigues déplaisantes, je puis vous le dire, sont en train de le tuer.

Elle respire du camphre.

GLORIA. — A voir son teint, il fera bonne figure sur son lit de mort.

LADY SWEETMAN. — Les troubles coronaires se manifestent précisément par une coloration trop vive de la peau.

GLORIA. — Oui...

LADY SWEETMAN. — Néanmoins, soyons pratiques, nous n'avons pas le choix. Si je suis ici, c'est pour découvrir ce que mon mari me cache. Jusqu'à quel point est-il impliqué dans cette déplaisante affaire du Copacabana ?

WIPER. — Jusqu'au cou.

LADY SWEETMAN. — Ah... Il est sûr, voyez-vous, de pouvoir s'en sortir, et même d'en tirer un avantage politique.

WIPER. — Enchanté de l'apprendre, Lady Sweetman. Vraiment, ça me fait du bien.

LADY SWEETMAN. — Mais cette certitude, est-elle justifiée ?

WIPER. — Tout dépend du colonel Feng : a-t-il l'intention de creuser l'affaire, et jusqu'où ? Il pourrait encore nous couler, ce colonel Feng.

GLORIA. — Ne vous occupez pas de Feng. Mais Butterthwaite ?

LADY SWEETMAN. — Oui. A-t-il porté plainte de façon précise ?

GLORIA. — Non, mais il va bientôt le faire.

LADY SWEETMAN. — Et peut-il prouver ce qu'il avance ?

GLORIA. — C'est le type qui peut prouver n'importe quoi, pour peu qu'on lui en laisse le temps. A nous d'arriver les premiers et de choisir le terrain. Celui où on pourra le faire tomber.

LADY SWEETMAN. — Oh, pas la politique ! Surtout pas la politique ! Pensez au cœur de mon mari !

GLORIA. — Bon. Alors restons sur le plan personnel. Mais quoi ?

LADY SWEETMAN. — Prenons, par exemple, le caractère de Monsieur Butterthwaite. Une telle vulgarité est forcément affectée. Personne au monde ne se comporterait spontanément de cette manière.

WIPER. — Oh ça, Lady Sweetman, je n'en sais rien. Il y a des tas de choses extraordinaires qui peuvent venir très spontanément à certains d'entre nous. (*Il lui offre une bière.*) Tenez, prenez donc un verre. Ça sort de la bonne vieille maison familiale !

LADY SWEETMAN. — Non, merci... Non, non, ce n'est pas spontané. C'est un moyen de dissimuler sa faiblesse dans la société. Il se sent inférieur, sur de nombreux points.

GLORIA. — Sur un point, en tout cas, je peux pas vous dire que non seulement il se sent inférieur, mais qu'il l'est pour de bon.

LADY SWEETMAN. — Ah oui ? Qu'est-ce que c'est ?

GLORIA. — Les dadas.

LADY SWEETMAN. — Les ?

WIPER. — Oh, elle n'a pas tort, vous savez, elle a tout à fait raison. S'il bourrait les urnes comme il fait ses tiercés, ce serait la fin du Parti Travailleiste.

LADY SWEETMAN. — Mais, inspecteur, les... les dadas... Je ne...

GLORIA. — Les courses, Lady Sweetman. Il perd à tous les coups.

LADY SWEETMAN. — Ah, voilà qui nous facilite les choses, en effet. Nous devons le dénoncer.

WIPER. — Mais comment ? A ma connaissance, il n'a jamais émis de chèques sans provision.

GLORIA. — Il n'a jamais fait de chèques. Mais des reconnaissances de dettes, on doit bien en trouver pour deux cents livres, et qui attendent toujours.

LADY SWEETMAN. — Vous voyez bien, tout devient très facile. Il nous faut savoir qui sont ses créanciers et constituer ce que mon mari appelle un groupe de pression. Si vous saviez comme Sir Harold serait reconnaissant... Il n'admet pas que nous, les femmes, puissions jouer un rôle dans la vie publique, mais...

GLORIA. — Le groupe de pression, il est déjà constitué. Et constitué par un seul et unique créancier, nommé Wellington Blomax.

LADY SWEETMAN. — Oh... Le Docteur Blomax !

GLORIA. — Vous le connaissez ? Eh bien, il vient de se remarier, et avec une femme supérieurement intelligente.

LADY SWEETMAN. — Oh, comme je suis contente ! J'ai toujours dit que cette pauvre petite Wellesley avait besoin d'une maison bien tenue, et je ne crois pas que ce soit le cas.

GLORIA. — Non...

LADY SWEETMAN. — Eh bien, il nous faut aller voir Madame Blomax, et lui expliquer — elle comprendra, j'en suis sûre, c'est une femme... — que son mari a des devoirs envers la communauté.

BLOMAX, *de l'intérieur*. — Wellesley, je te préviens que tu ne seras pas la bienvenue dans le jardin.

GLORIA. — Hé là ! Qui est dans la maison ?

Entre Wellesley.

WELLESLEY. — Il vient de me dire que vous êtes sa femme.

LADY SWEETMAN. — Vous !

GLORIA. — J'ai l'impression que cela vous étonne un peu, Lady Sweetman... Euh... ma... ma belle-fille, je suppose. C'est la première fois que nous nous voyons.

LADY SWEETMAN. — Comme c'est commode ! Nous pouvons maintenant garder tout cela dans notre petit cercle, et bien des désagréments nous seront épargnés ! Alors, Wellesley...

GLORIA. — Inspecteur, votre récréation est terminée. Partez, il est temps. Retournez voir Madame Wiper.

WIPER. — Hein ? Mais pourquoi ?...

GLORIA. — Si vous en savez trop long, vous allez encore tout gâcher. Mais il est imprudent de s'endormir trop tôt sous les arbres d'un verger si dangereux. Tenez le panier à fruits, et attention à ce qui tombe.

WIPER. — Qui tombe ? Où ?

GLORIA. — Butterthwaite. Il est bien mûr... Allons, partez !

WIPER. — Bon, bon, très bien... Bonsoir, Lady Sweetman.

Il sort.

LADY SWEETMAN. — Très sympathique, cet homme. Il gagne à être connu.

GLORIA. — Sympathique ? Ah oui...

WELLESLEY, *prenant de la bière*. — Vous permettez ? Je meurs de soif... Il avait laissé un mot à la porte de sa clinique, comme d'habitude, pour que les malades sachent où le trouver. Il faudrait six

gosses pris de la rougeole, et deux bons cas de polio, ça interromprait la lune de miel et ce serait bien fait pour vous. (*A Lady Sweetman* :) Je suppose que vous êtes venue voir mon père pour vous plaindre de moi, de Maurice et de tout le reste ?

LADY SWEETMAN. — Me plaindre ? Oh, non, ma chère enfant, je ne vais pas me plaindre. Voulez-vous épouser Maurice ? Il veut vous épouser, lui, vous savez.

WELLESLEY. — J'ai eu d'autres propositions. Je ne me suis pas encore décidée. Tout ce que je veux, c'est qu'on me laisse le faire quand je voudrai, et sans préjugés. Ce droit, je le veux, et je me battraï pour l'avoir.

Blomax entre et, du fond de la scène, écoute.

LADY SWEETMAN. — Ah, les jeunes ! Que de bruit ils font pour leurs « droits » ! Mais vos responsabilités, Wellesley ? Je ne sais pas, mon petit, si vous allez me comprendre, vous n'êtes pas tout à fait anglaise, n'est-ce pas ? Mais je crains que vous ne deviez, dans une certaine mesure, vous sentir responsable de votre père.

WELLESLEY. — Responsable, moi ? Vous rêvez !

LADY SWEETMAN. — On m'a toujours dit que c'était un très bon médecin, du moins pour les assurés sociaux. Mais, vu sa profession, il sait sûrement combien ses amis le connaissent.

WELLESLEY. — Ses amis ne sont pas mes amis.

LADY SWEETMAN. — Certes, mon petit, je le sais. Et ils ne doivent pas rester non plus les siens. C'est là qu'apparaît, précisément, votre responsabilité. Sur ce point, Wellesley, je serai très ferme, et j'exercerai des pressions. Il faut absolument lui faire comprendre l'inconséquence de sa conduite. Et alors nous serons tous heureux. Vous et Maurice... Mais oui... Oh, ciel, ma pauvre tête !... Madame Blomax, je mets l'affaire entre vos mains. J'espère que je peux vous faire confiance.

Elle sort. Blomax s'avance.

GLORIA. — Vous avez entendu, hein ? Des pressions... Vous feriez bien de vous tenir prêt.

BLOMAX. — Je ne sais pas de quoi tu parles, Wellesley, ma belle. J'ai apporté deux paires de harengs. Pas grand-chose, mais c'est plein de protéine. Mauvaise journée, comme vous voyez.

GLORIA. — Je ne sais pas si les nouvelles vous ont atteint dans les tribunes de Beverley, mais il y a maintenant une certaine incompatibilité entre Alfred Wiper et vos chers crâneurs du Victoria et Albert.

BLOMAX. — Crâneurs, oui ! Mais ce sont de très vieux amis à moi.

GLORIA. — C'est bien l'ennui. Vous vous rendez compte de ce qui est arrivé à Alfred ? Il a passé du côté de Sweetman. Et les circonstances font aussi que votre fille a l'idée et l'envie de passer à son tour du côté de Sweetman.

WELLESLEY. — Eh, une seconde !

GLORIA. — Vous, ma chère, tenez-vous tranquille. Tout ce que je vous demande, c'est de rester où vous êtes et d'avoir l'air pathétique. (*De nouveau à Blomax* :) Vous auriez intérêt à suivre le mouvement et à vous ranger du même côté. Autrement dit, à vous débarrasser de Butterthwaite et à rejoindre les gens de votre classe. Vous ne voulez donc pas que votre fille soit la bienvenue dans la belle-famille qu'elle a choisie ? En outre, votre situation vis-à-vis de la police n'est pas aussi brillante qu'elle pourrait être. Supposez que ces messieurs viennent à apprendre ce que vous avez prescrit à certaines de vos clientes ?

BLOMAX. — Par simple charité, leur condition l'exigeait...

GLORIA. — Oui...

BLOMAX. — Bien sûr... ma petite fille, trop négligée, j'ai des devoirs envers elle, je le reconnais... Mais je ne sais pas... Charlie

Butterthwaite ? D'après toi, Gloria, qu'est-ce que je devrais faire avec lui ?

GLORIA. — Lui dire quel camp tu as choisi, et qui tu es. Sois énergique. Insulte-le. Réclame-lui l'argent qu'il te doit, et du coup, tu seras débarrassé de lui. Ne me dis pas que tu as des remords !

WELLESLEY. — Des remords, lui ? Il en est bien incapable. C'est une vieille canaille, il n'a jamais rien fait pour moi. Je veux ce que je veux, moi, et pour l'obtenir, je lui briserai le crâne. On mange ça au dîner ?

Elle retourne dans la maison, emportant les harengs.

BLOMAX. — Tu devrais aller l'aider. Ces harengs, si tu les laisses une seconde à sa merci, elle va les transformer en charbon.

GLORIA. — Je veux une réponse avant que tu ailles au lit.

BLOMAX. — Au lit ?

GLORIA. — Oui, au lit.

Et la forme de ta réponse
Déterminera sans doute
Les dimensions de ton lit :
Large ou étroit, ton lit... mari !

Elle entre dans la maison.

BLOMAX. — Eh bien, quel que soit le lit, je crois bien que j'ai invité dans les draps le vent d'Est avec le vent d'Ouest, et qu'ils se battent, tels deux chats sauvages, dans ma peau comme dans mon pyjama. (*Il ramasse les bouteilles vides, verse dans l'une tous les fonds et boit.*) En fait, c'est bien vrai que j'ai trahi ma classe. Wellesley, la morveuse, a droit aux avantages que comporte sa situation sociale. Après tout, j'ai des moyens, et je ne veux pas me laisser exclure. Cette ville, tout bien considéré, est dirigée par un ignorant

présomptueux ; je dois maintenant lui résister vigoureusement, et assumer les responsabilités qu'implique mon éducation supérieure. ...En outre, il me doit de l'argent.

Il rentre dans la maison.

TABLEAU 6

Une salle de la mairie.

Entrent Boocock, Leftwich et Hopefast.

HOPEFAST :

Il m'a demandé trente billets,
J'ai dit : je ne les ai pas,
J'ai dit : je ne suis pas en or
Et il a dit qu'il le savait.

BOOCOCK :

Charlie à court d'argent,
Moi, je n'y crois pas vraiment.
A moi il n'a pas dit un mot.

HOPEFAST :

Tout ça me semble un peu bizarre.

LEFTWICH :

Voyons, il a perdu aux courses !

Entre Hardnutt.

HARDNUTT :

Tout ça me semble un peu bizarre.
Charlie Butterthwaite essayant
D'emprunter un peu d'argent !

BOOCOCK :

Moi, il ne m'a rien dit du tout.
Je lui ai prêté volontiers
Une livre par ci par là,
Et lui, toujours, m'a remboursé,
Prêté, rendu, et puis voilà !

LEFTWICH :

Voyons, il a perdu aux courses !

BOOCOCK :

Je n'y crois pas !

HARDNUTT :

C'est pourtant vrai..

HOPEFAST :

C'est pourtant vrai.

HARDNUTT :

Une gaffe aussi énorme
Que les canons de Balaclava.

BOOCOCK :

Nous connaissons tous Charlie Butterthwaite
Et son indubitable intégrité.
Neuf fois il a été maire de la cité,

Et le peuple lui voue toute sa gratitude.
Les batailles qu'il a livrées,
Et sans la moindre turpitude,
Nous font rester à ses côtés
En toute sollicitude.

Entre Hickleton.

HICKLETON :

Qu'a-t-il donc, notre vieux Charlie,
Demandant de l'argent à tous ?
Je sais qu'il est souvent à court...

BOOCOCK :

Nous sommes tous souvent à court.

HICKLETON :

Il m'a demandé cent livres !
Et en un moment pareil,
Un jour de quasi victoire
Sur Feng, Sweetman et les Tories...
Tout ça me paraît bizarre.
Et je sais que de curieux bruits
Circulent de bouche à oreille.

HARDNUTT :

Il était tout pâle et tout rouge,
Les yeux lui sortaient de la tête.

HICKLETON :

Et il voulait cinq fois vingt livres !

HOPEFAST :

Il m'a téléphoné au milieu de la nuit,
Tout d'abord en riant, puis en criant très fort.

HOPEFAST :

Et c'est à ma porte qu'il est venu frapper.
J'ai dit, moi, que je ne pouvais rien lui donner.

HICKLETON et HOPEFAST :

J'ai dit : je ne suis pas en or !

LES TROIS CONSEILLERS, ensemble :

Il a dit qu'il le savait bien !

Entre *Butterthwaite*.

BUTTERTHWAITE. — Salut ! Je sais, les oreilles me tintent !... Parfait, je ne reviens jamais deux fois sur une chose impossible. C'est fini. Monsieur le Maire, il y a dehors une délégation des forces de la réaction. Vas-tu la recevoir ?

BOOCOCK. — Oui. Et cette fois, Charlie, ne t'en mêle pas. Je tiens beaucoup à notre réputation. As-tu vu le *Yorkshire Post* d'aujourd'hui ?

BUTTERTHWAITE. — Oui, et ça m'a fait rudement plaisir. Je vous le dis, ils s'affolent.

BOOCOCK. — Moi, cette lecture ne m'a pas fait plaisir. Nous sommes cités aussi dans le *Telegraph* de Londres, et partout, sans même parler de ce faux-jeton qu'est le *Herald*. Il s'agit maintenant de négocier correctement.

BUTTERTHWAITE. — Correctement ? D'accord, mais Feng doit partir.

BOOCOCK. — Mon Dieu... Je ne sais pas... Herbert, fais-les entrer.

Leftwich introduit F. J.

F. J. — Bonsoir, Monsieur le Maire. Dois-je considérer que vous parlez au nom du Parti Travailleuse, de même que je parle au nom des conservateurs ?

Sweetman entre et se tient en retrait.

BUTTERTHWAITE, montrant *Sweetman*. — Je le vois, lui, là-bas !

BOOCOCK. — Charlie, veux-tu...

F. J. — Et n'oublions pas, voulez-vous, les remous que peut causer une querelle de cet ordre, surtout dans les milieux criminels de la ville.

BOOCOCK. — Accordé.

F. J. — Vous dites ?

BOOCOCK. — Je dis : accordé.

F. J. — Je vous prie, Monsieur le Maire, d'adopter une attitude plus modérée. La police doit rester au-dessus des querelles partisans.

BOOCOCK. — Accordé.

F. J. — Sir Harold souhaiterait que soit menée une enquête impartiale. Il m'a autorisé à...

BOOCOCK. — L'adjoint *Butterthwaite* a déposé une plainte très précise. Le Commissaire Principal, lui, a maintenant un devoir précis : ou engager des poursuites contre le Copacabana, ou fournir des raisons valables pour ne pas engager ces poursuites. S'il décide fina-

lement de renoncer à toute action, je pense qu'une enquête s'impose. Mais certainement pas avant.

F. J. — Mais, Monsieur le Maire...

Boocock. — Et je ne parle même pas de la corruption qui règne dans ses services.

F. J. — Si vous vous opposez à une enquête menée par le Ministre de l'Intérieur, Sir Harold est disposé à informer le corps électoral de certains faits venus à sa connaissance. Et des faits qui ne coïncident pas entièrement avec les déclarations de l'adjoint Butterthwaite.

Boocock. — L'adjoint Butterthwaite n'a fait aucune déclaration ! Un homme appelé à témoigner ne présente pas son témoignage avant le procès.

F. J. — Il ne s'agit pas de témoignage, mais d'insinuations.

Boocock. — Vous dites ?

F. J. — Accordé. J'ai dit « insinuations ». Bruits délibérément répandus. Nous sommes peut-être réactionnaires, Barney, mais nous ne sommes pas pour autant complètement idiots. En fouillant les vies privées, nous pouvons, pour les prochaines élections, remuer pas mal d'ordures. Nous n'aimons pas cela, nous ne l'avons jamais fait, mais s'il le faut, nous le ferons.

Boocock. — Ce qui vous brisera le cœur, je n'en doute pas.

F. J. — Oh, à propos... Le Musée ? Vous ne me croirez peut-être pas, mais il y a des gens pour qui la question est importante.

Boocock. — Eh bien, moi aussi, je la trouve importante. Que diable voulez-vous dire ?

SWEETMAN. — Qu'elle a été escamotée une fois de trop. Maintenant, j'en fais une affaire personnelle.

Sweetman et F. J. sortent.

Boocock. — Vous avez tous entendu. Une enquête impartiale ! On nous demande une grande concession. A mon avis, nous devrions la faire.

Les conseillers ont un murmure d'assentiment.

BUTTERTHWAITE. — Ah, mais non ! Les compromis à la noix de coco, moi je ne marche pas. Je veux m'empiffrer de ma bonne dinde bien grasse, m'empiffrer jusqu'à m'en faire péter la panse ! Et j'aurai ça, j'aurai tout ça !

Boocock. — Ah... D'après toi, Charlie, qu'est-ce qu'il voulait dire, à propos du musée ?

BUTTERTHWAITE. — Le musée, on s'en est déjà occupé.

Boocock. — Et on s'en est occupé de quelle façon, Charlie ?

BUTTERTHWAITE. — Tout est consigné dans les procès-verbaux de la Commission, donne-toi la peine de les lire. On a décidé, à l'unanimité, de refuser désormais toute discussion sur cette affaire.

Boocock. — A cette Commission, siègent deux Conservateurs. Comment ont-ils voté ?

BUTTERTHWAITE. — Ils étaient absents, inévitablement.

Boocock. — Ah oui ? Bon sang, Charlie Butterthwaite, si j'étais plus jeune, je te flanquerais mon pied où je pense. Qui es-tu, à la fin, pour te permettre d'agir derrière mon dos ?

BUTTERTHWAITE. — Ce que je suis, je vais te le dire.

Je suis, Barney, le Roi de ce château
 Que j'ai conquis de haute lutte.
 Elu pour l'intrépidité
 Montrée dans toutes les campagnes
 Que notre Parti a menées
 Pendant ces années périlleuses.
 J'ai renversé des tramways
 Dans le tourbillon de 26,
 J'ai défilé avec les affamés
 Du Nord jusqu'à la capitale.
 J'ai porté le drapeau déchiré
 Quand les ventres étaient vides,
 J'ai rêvé de mon dîner
 Dans la vaine file des chômeurs.
 Et sans rien d'autre que ma force
 J'ai su entraîner mon peuple
 A travers, disons, la Mer Rouge,
 Ou la frontière de Chanaan.
 J'ai emmené aussi mes soucis, mes calculs,
 Endurant, en Anglais loyal,
 Souffrance et découragement.
 Je suis monté plus haut, parce que j'ai fait plus.
 Oseras-tu le contester ?

BOOCOCK. — Non. C'est toi qui en as fait le plus, d'accord. Mais le Parti est le Parti. On ne peut pas parler de « roi ».

BUTTERTHWAITE. — C'était une métaphore.

BOOCOCK. — On ne peut pas parler de « roi ».

BUTTERTHWAITE. — Ah, Barney, Barney... Agent Leftwich, regardez-nous. Lequel de nous deux est le roi ?

LEFTWICH. — Ni l'un ni l'autre. Moi, je dirais que c'est Madame Boocock.

Tous rient.

BUTTERTHWAITE. — Alors, Barney comment va-t-elle, la dame ?

BOOCOCK. — Sarah va bien.

BUTTERTHWAITE, *le prenant à part*. — Et c'est toujours elle qui tient le vieux carnet de chèques, non ?

BOOCOCK. — Ah... J'attendais que tu aies le courage de m'en parler. Ça fait combien, en tout ?

BUTTERTHWAITE. — Bien plus qu'elle ne t'en donnerait.

BOOCOCK. — La centaine, à ce qu'on m'a dit. Je crains bien qu'elle refuse. Oui, je crains qu'il n'y ait aucun espoir. Si c'était un billet de dix, ou de cinq...

BUTTERTHWAITE. — Non, je ne le prendrais pas.

BOOCOCK. — Très bien, je ne vais pas te forcer... Il est temps de rentrer chez nous. Herbert, vous pouvez fermer. Les employés sont sûrement partis.

LEFTWICH. — Bonsoir, Monsieur le Maire.

BOOCOCK, *se retournant avant de sortir*. — Réfléchis bien, Charlie. Cette enquête. Je crois que nous devrions l'accepter.

BOOCOCK ET LES CONSEILLERS. — Bonsoir, Charlie... Bonsoir...
Tous sortent, à l'exception de Butterthwaite et Leftwich.

BUTTERTHWAITE. — Va fermer. Je ne resterai pas plus d'une demi-heure. J'ai quelques lettres à écrire.

LEFTWICH. — Dites, Charlie, ça va si mal que ça ?

BUTTERTHWAITE. — Si mal qu'aillent les choses, Herbert, tout peut s'arranger pourvu qu'on ait une petite victoire sur un autre plan.

Tout ce que je veux, c'est me débarrasser de Feng. Si j'y arrive, je me ficherais complètement de finir ma vie à l'hospice.

LEFTWICH. — Hé, c'est là que vous êtes né, pas vrai ?

Leftwich sort.

BUTTERTHWAITE. — Wellington, Wellington ! Créancier, bourreau de mes entrailles, où es-tu passé ?

Entre Blomax.

BLOMAX. — Tu es encore seul ?

BUTTERTHWAITE. — Oui.

BLOMAX. — Tu l'as ?

BUTTERTHWAITE. — Non.

BLOMAX. — Vraiment, Charlie, je regrette, mais il me faut cet argent.

BUTTERTHWAITE. — Cinq cents maudits billets...

BLOMAX. — Charlie, tu es un escroc, tu es un filou, tu es un salaud, tu n'es pas un ami loyal.

BUTTERTHWAITE. — Quoi ?

BLOMAX. — Je veux me brouiller avec toi, Charlie. Il faut que je te lâche.

BUTTERTHWAITE. — Wellington... Pour parler sur ce ton-là, il faut que tu aies de sérieux ennuis. Allons, mon gars, qu'est-ce qu'il y a ? Chantage ?

BLOMAX. — Oh oui, Charlie. Je vais te parler franchement, Charlie, je vais te dire ce qui se passe... Euh... je ne sais pas comment

dire... c'est une question de... bref... de réputation professionnelle. Oui. Voilà la vérité. Des ordonnances trop complaisantes... Disons les choses comme ça, veux-tu ?... Je ne voyais là-dedans qu'une extension des soins médicaux. Mais il semble qu'un coroner enquête, alors il faut que je paye, sinon, hic, haec, hoc, je suis fait !

BUTTERTHWAITE. — C'est bien la vérité, que tu me dis ?

BLOMAX. — La vérité absolue, noir sur blanc. On m'a toujours un peu fait chanter, mais cette fois c'est rudement grave. Oh, Charlie, je t'ai rendu des tas de services, j'ai espionné pour toi à travers toute la ville, et si jamais tu m'as trouvé de quelque utilité...

BUTTERTHWAITE. — Charlie Butterthwaite n'a jamais assisté, on le sait, à la déroute de ses amis. La reconnaissance des services rendus, chez lui, c'est la poutre maîtresse.

La poutre qui soutient son toit
La cheminée où il se chauffe,
Elle surplombe sa table servie
Et le lit où il trouve plaisir.

Wellington, tu auras ton argent, mais que faire avec mon compte en banque ? Oh, bonté divine... Que faire...

BLOMAX. — Je ne sais pas. Qu'est-ce qu'on peut faire ?

BUTTERTHWAITE. — Cambrioler la mairie...

BLOMAX. — On a le droit de plaisanter.

BUTTERTHWAITE. — Je ne plaisante pas... Je t'ai déjà dit que je suis né à l'hospice ? Eh bien, c'est vrai, et c'était horrible. Oh, on n'est pas près de m'y ramener ! Ni la carotte ni le bâton n'obligeront ce diable d'âne à aller où il ne veut pas.

Il chante, en dansant à moitié :

A l'hospice je suis né
 Un jour de Nativité.
 Quatre petites pattes, deux grandes oreilles,
 Et rien que du foin à manger.
 Foin au déjeuner, foin pour le souper,
 Foin aussi à l'heure du thé.
 A mes bienfaiteurs je disais merci
 En faisant hi, han, hi, han, hi !

Bon. Maintenant, ce n'est pas tellement difficile. Le tout, c'est de connaître la clef du coffre. Elle est là, accrochée à ma chaîne de montre. Jetons un coup d'œil, pour plus de sûreté... Bon, ils sont tous partis prendre le thé... On ouvre... (*Il ouvre le coffre-fort.*) Et... la petite monnaie du Trésorier Municipal !

Il chante :

Une fois que j'eus grandi
 Je demandai à connaître
 Le monde, le monde joli
 Que je voyais par la fenêtre.

Oui, et ils m'ont donné la permission, et tout ce qui s'ensuit.

Fous le camp, tu n'es qu'une brute
 Un objet de répugnance.
 Offre au monde ta puanteur
 Et ta sale concupiscence.
 J'en remercie mes bienfaiteurs !

BLOMAX. — Dis-moi, Charlie, dis-moi... Est-ce vraiment la solution ? Enfin... je veux dire... ça ne presse pas tellement... ce n'est pas tellement urgent...

BUTTERTHWAITE. — Bien sûr, c'est la solution, pauvre idiot de m'as-tu-vu ! Il y a là-dedans presque mille livres. Que de fois j'ai dû dire à ces gredins d'employés que nous n'étions pas la Banque Barclay !

BLOMAX. — Mais ils ont sûrement relevé le numéro des billets.

BUTTERTHWAITE. — Jamais de la vie... Oh, une tête tombera demain matin, au bureau ! (*Il compte les liasses de billets.*) Voilà tes cinq cents livres. Mets-les dans ta poche. Allez, vas-y !

Il chante :

Mes bienfaiteurs, ainsi je leur ai dit merci,
 Hi, han, hi, han, hi,
 Je ne comprenais pas, tu vois,
 Ce qu'ils pensaient vraiment de moi
 Et ce qu'ils voyaient en moi.

Et le reste, qu'est-ce que j'en fais ? Je pourrais le garder. Mais, non, je ne le garderai pas, ça ne ferait qu'attirer l'attention... Je sais...

Il chante, tout en éparpillant les billets sur la scène :

Et j'ai parcouru ce monde
 Sans jamais me retourner.
 Ils disaient : dans la rue, pleine de monde,
 Lui, aux jambes, il a quatre pieds
 Et deux oreilles sur le crâne,
 Il a... Mon Dieu, regardez ça !
 Et ils criaient : retourne en France !

Et moi : qu'est-ce que ça veut dire, en France ? Jamais de ma vie je n'ai été en France. Je suis né à l'hospice, et j'en sors ce matin pour la première fois !

Et ils criaient : retourne en France !

Oh, la, la, ça me fatigue !

Qu'ai-je fait pour mériter
 Pareille caricature ?

Les ânes sont pourtant dotés
Comme moi par la Nature.

Regarde, tu vois ce que je fais ? Je l'éparpille au hasard, ça aura l'air d'une débandade... surpris en pleine action, nous aurions décampé n'importe comment...

Hi, han, vous êtes grossiers, j'ai dit,
Je fais mon possible,
Avec un homme humain, j'ai dit,
Vous ne seriez pas plus terribles.

Il se met en devoir d'effacer les empreintes digitales.

Et à la minute même où j'ai dit ça, ils se sont tous évaporés. Pas une âme en vue, dans cette ville qui n'en finit pas. Et moi, affamé, le ventre creux, je restais là, Wellington. Et mon malheureux ventre qui gargouillait. Et pas un bistrot ouvert, et pas un marchand de frites... Je marchais, à pas lents, devant la boutique d'un prêteur sur gages, et je me suis vu, par hasard, dans un miroir encadré de simili-or.

Quel choc ! J'ai failli en mourir !
Ces deux petites oreilles,
Deux pieds, deux mains, et deux genoux,
Je n'en croyais pas mes pupilles.
Me retournant d'un bond, je me mis à hurler :
Menteurs, sales ordures, j'ai compris votre coup !
Vous avez bien raison de fuir :
Je ne suis pas un âne, et jamais ne le fus,
Je suis un être humain tout nu !

Après quoi, tu le sais, tout est devenu facile. Je n'avais plus qu'à acheter des vêtements... Et ils sont revenus, mon gars, ils sont revenus, et j'ai prospéré, grandi... Et maintenant, regarde-moi !

BLOMAX. — Et comment allons-nous camoufler l'affaire ?

BUTTERTHWAITE. — Autrement dit, tu n'as pas écouté un mot de ma chanson. Je viens de te fournir mon autobiographie, dans son entière et lamentable totalité, et tout ce que tu trouves à dire, c'est : « Comment allons-nous camoufler l'affaire ? » Bon, alors, je vais t'expliquer. Il est maintenant huit heures, à très peu de chose près, et, dehors, vu le mauvais temps, il fait presque nuit. Je vais regagner mon domicile, à une allure normale. En entrant dans mon jardin — il est environ huit heures vingt-cinq — je suis frappé à la tête par un instrument contondant. Le criminel, un inconnu, s'empare de mon trousseau de clefs, saute dans sa voiture et file vers la mairie. Il gagne l'entrée par une porte secondaire, passe par les bureaux de l'administration, et ouvre le coffre-fort. Et il s'en va, laissant la clef dans la serrure...

BLOMAX. — Et le veilleur de nuit ?

BUTTERTHWAITE. — Herbert Leftwich ? Il y a six mois, nous lui avons offert la télé, alors il ne bouge pas de chez lui avant onze heures, et encore. Quant à toi, tu rentres directement aussi. Et jusqu'à neuf heures moins le quart environ, tu attends que ma logeuse (appelle-la ma concubine, ou comme tu veux) te téléphone d'arriver de toute urgence. Tu arrives, tu examines soigneusement ma personne, et tu découvres au sommet de mon crâne une sérieuse contusion. Il faudra que je me débrouille pour me la faire, d'accord. Mais je n'ai quand même pas l'intention de me tuer. Je compte donc sur toi pour diagnostiquer un coup suffisamment brutal. Et ne te montre pas avec ces papiers qui bourrent ton portefeuille, et qui sentent le roussi. Emporte-les, et enterre-les. Et quoi qu'il arrive, ne les dépense pas tout de suite. D'ailleurs, tu n'as évidemment pas l'intention de les dépenser, puisqu'on te fait chanter... Bon Dieu, si tu donnes tout le paquet à je ne sais quel voyou, on n'aura pas de mal à te retrouver.

BLOMAX. — Je crois que je peux tout garder quelques jours encore, mais...

BUTTERTHWAITE. — A mon avis, ça vaudrait mieux. Ce que nous

devons faire, c'est dérouter la police, pas l'aider. Bon Dieu, on va les dérouter, et comment ! Feng... dans la poche. La corruption, passe encore, mais l'incompétence... oh la la !... Maintenant, Leftwich a sûrement verrouillé la grande porte. Sors par celle du côté, et fais attention, laisse-la ouverte. Moi, je descends par le bureau de Leftwich, pour qu'on sache bien à quelle heure je suis parti. Il va me faire sortir par la grande porte, et aller tout de suite consoler ses vieilles frustrations à la chaleur de la boîte à musique... Bon, rentre chez toi. Et ne traîne pas, Wellington, autrement, crois-moi, je te tords le cou !

Ils sortent. Peu après, Leftwich entre, muni d'une torche, pour faire sa ronde. Il voit un billet par terre, le ramasse avec un claquement des lèvres, en voit un autre qu'il ramasse, un troisième qu'il ramasse, et poursuit avec détachement sa chasse aux billets, qui l'amène jusqu'au coffre ouvert. Il y met l'argent, puis se retourne.

LEFTWICH. — Jamais vu des gens aussi insoucians depuis que je suis au monde ! On pouvait cambrioler, dix fois plutôt qu'une. (Il se retourne vers le coffre-fort, va précipitamment regarder à l'intérieur puis, fort agité, fait à nouveau demi-tour.) Hé, au voleur !

Leftwich se précipite vers un côté de la scène, appuie sur un bouton. La sonnette d'alarme retentit de toutes parts. On entend des voitures de police, des sonneries, des bruits de moteurs. Les agents en uniforme accourent, regardent le coffre, ressortent, et toujours courant, reviennent se poster sur la scène. Lumber et Wiper, en civils, accourent. Le spécialiste des empreintes se met au travail, ainsi que le photographe de la police. Leftwich remet en hâte l'argent à terre, où il l'a trouvé, tout en évitant d'être remarqué, et réussit à empocher au moins un billet. Boocock arrive, le visage horrifié ; dans l'escalier il se heurte à Wiper. Confusion générale. Les journalistes arrivent, munis de leurs appareils à « flashes », et prennent une série de photos reproduisant les situations suivantes : 1° Wiper et Lumber examinant divers indices, 2° Boocock faisant de même, 3° Wiper et Lumber écoutant la déclaration de Leftwich, 4° Boocock écoutant la déclaration de Leftwich, 5° Wiper et Lumber écoutant la déclaration de Boocock, 6° Wiper, Lumber, Boocock

et Leftwich écoutant les déclarations des conseillers Travailleurs qui entrent en désordre, 7° Sweetman et F. J. examinant les indices dès leur arrivée, 8° l'entrée de Feng.

Feng, arrivé le dernier, examine rapidement la situation, tandis que tous les autres s'éloignent.

FENG, *confidenciel*, à Wiper. — Opération intérieure, inspecteur, très probablement. Mais nous aurons sans doute à le prouver. Continuez, pourtant, continuez.

Ils sortent.

ACTE III

TABLEAU I

Une terrasse dans le parc.

Entre Blomax, tenant un journal plié.

BLOMAX. — Jamais je n'ai cru que ça marcherait. Je me suis laissé hypnotiser par lui... le côté magique du personnage... sa contusion... un coup suffisamment brutal... mon diagnostic... Ce qu'il y avait sur son crâne : pas de quoi assommer un bébé de trois jours... Et maintenant, ils jouent avec moi au chat et à la souris... ça dure depuis une bonne semaine ! (*Entre un policier en civil, qui lit un journal.*) Tiens, un gros chat qui ronronne, chaussé des godillots réglementaires, et qui m'observe par un petit trou de son *Sheffield Star*. Evidemment, je peux en faire autant. (*Il déplie son journal, et, du bout du doigt, y fait un trou qui lui permet d'observer le policier.*) Mais qu'est-ce que j'espère?... Bah, je crois que je vais prendre une tasse de thé. Ça ne doit pas être bien dangereux ? (*Un gardien du parc dispose des tables, qu'une serveuse vient garnir. Blomax s'assied à l'une des tables, se verse une grande tasse de thé et l'avale bruyamment. Il prend aussi de l'aspirine. Le policier s'assied à une autre table, en face de lui, et continue de l'observer derrière son journal. Un homme, qui s'est attablé au fond de la scène, se retourne : c'est Feng. Apercevant Blomax, il hésite, puis se lève à demi. Blomax, qui l'a reconnu, avale son thé de travers.*) Oh, ce qu'il fait lourd, tout d'un coup, à rester assis comme ça... Je crois que je vais me promener un peu dans le parc. (*A la serveuse :*) Gardez la monnaie, mademoiselle, vous vous achèterez... une babiole !

Il lui donne une livre et sort rapidement. Le policier se lève et s'apprête à le suivre, mais Feng l'arrête.

FENG. — Qu'est-ce qu'il faisait ici ?

LE POLICIER. — C'est son troisième salon de thé depuis le dîner, chef. Et chaque fois, une grande tasse de thé et deux aspirines. J'ai l'impression qu'il s'énerve.

FENG. — C'est bien ce que je pense. Alors, changement de tactique. Allez le trouver, et conduisez-le au poste. Dites à l'inspecteur de voir si on peut l'amener à reconsidérer sa première déclaration. Il accepterait peut-être.

LE POLICIER. — Très bien, chef. (*A la serveuse :*) L'argent est sur la table.

Le policier sort. La serveuse s'approche de Feng.

LA SERVEUSE. — Comme d'habitude, monsieur ?

FENG. — Oui, s'il vous plaît. Gâteaux assortis. Merci... Ah !... (*Wellesley entre. Feng éloigne une chaise de la table, et elle s'assied près de lui.*) Mademoiselle Blomax... si content que vous soyez venue. J'ai déjà commandé le thé... Mademoiselle Blomax, je crois que vous n'auriez pas dû venir... Je crois que je n'aurais pas dû vous inviter.

WELLESLEY. — Pourquoi ? Dites !

FENG. — Impossible.

WELLESLEY. — Allons donc !... Je vais prendre celui-là, fourré à la pâte dentifrice. (*Elle prend un éclair.*) Si vous en preniez un, vous aussi, ça enlèverait peut-être le bœuf que vous avez sur la langue.

FENG :

Je ne puis vous dire pourquoi.
 Je ne vous connais pas assez.
 A tort ou à raison, je crois
 Qu'à moins de m'exprimer officiellement, et en public,
 Il me faut accepter un perpétuel silence public.
 Sur mes projets privés, je m'aperçois
 Que les mots ne me viennent pas.
 Vous n'y prêtez guère d'importance,
 Vous avez bu votre thé,
 Mangé des gâteaux et du pain grillé
 Avec de la confiture, et vous m'avez parlé.
 J'en ai été transporté.
 De cela, aviez-vous conscience ?

WELLESLEY. — Oh, parfaitement conscience !

FENG. — Mais avez-vous partagé mon transport ? Non.

WELLESLEY. — Je n'ai pas à le partager. Vous, vous avez à faire preuve de courage, et de méchanceté en cas de besoin. Vous pouvez être aussi très doux, et, naturellement, vous êtes sentimental... Mais vous savez, je refuse... Je crois devoir vous le dire clairement car vous semblez disposé à renouveler votre demande.

FENG :

Non, ce n'est pas le cas. Et ce ne peut pas l'être.
 Je ne peux pas... A vos yeux je suis détruit,
 Ne vous en rendez-vous pas compte ?
 Et détruit par mes fonctions officielles,
 Et vous, détruite à mes propres yeux.
 Parler, demander, penser le faire est impossible.
 Votre compagnie, je ne peux l'accepter.
 Pas maintenant, non, pas maintenant.
 Et à mon sens, le mal est déjà fait, pourtant.

WELLESLEY. — A cause de mon père.

FENG. — Je n'ai pas dit cela.

WELLESLEY. — Vous ne croyez pas ce qu'il vous a déclaré sur l'agression de Butterthwaite. Si vous voulez m'épouser, cela vous met dans une situation difficile... Je ne sais que dire, moi. Je ne veux pas que mon père aille en prison. Je ne veux pas aggraver votre situation à vous... Parmi les têtes grises, vous êtes bien le seul homme que je respecte. Je ne veux pas vous blesser, et pourtant, si c'était nécessaire, je le ferais sans hésitation... Et puis, je suis plus ou moins fiancée à Maurice Sweetman, et je ne sais vraiment pas s'il me plaît. En un sens, j'aimerais mieux vous. Vous êtes un peu un homme, vous.

FENG. — Vous parlez sérieusement ?

WELLESLEY. — Pourquoi pas ? Mais je parle sérieusement à condition que... Je voudrais que vous changiez de métier, ou du moins que vous deveniez un peu plus humain, et que vous laissiez mon père tranquille.

FENG. — J'ai mal entendu...

WELLESLEY. — J'ai dit : laissez-le tranquille. C'est un intrigant et un fieffé imbécile, mais il n'a jamais été vraiment méchant.

FENG. — Non, croyez-moi, j'ai mal entendu. Laissez-moi, je vous en prie... Ou plutôt c'est moi qui vais vous laisser. On pourrait nous voir ensemble. On nous a déjà vus ensemble, et entendus. Regardez : la serveuse ! (*Il pose quelques pièces sur la table.*) Voilà. Regardez. Ce prix-là, c'est pour le thé et tous les gâteaux, j'imagine, alors mangez-les. Dans ma bouche, ça devient de la sciure... (*Wellesley s'en va, il essaye vainement de la retenir.*) Non, ne partez pas. C'est à moi de vous quitter.

Il se heurte à la serveuse.

LA SERVEUSE. — Combien avez-vous pris de gâteaux, Monsieur ?

FENG. — De gâteaux ? Pris des gâteaux ? Quoi ?...

Entre Boocock.

BOOCOCC. — Je vous ai cherché tout l'après-midi. Que vous aimiez ou non ce que je représente, je suis le premier magistrat de cette ville et, permettez-moi de vous le dire, c'est à vous, pour une fois, de vous tenir à ma disposition.

FENG. — Monsieur le Maire, je...

BOOCOCC. — Un cambriolage dans ma mairie, plus de cinq cents livres. L'affaire remonte déjà à quinze jours, et qui a-t-on arrêté ? Personne. Il y a dans notre ville des voleurs de profession, pour qui le vol est le moyen de faire vivre femme et enfants. Vous devez savoir leurs noms, c'est votre travail. Alors, arrêtez-les !

FENG. — Arrêter qui, monsieur ?

BOOCOCC. — Tous, l'un après l'autre, jusqu'à ce que vous trouviez le bon. Et vous, au lieu de ça, vous préférez mettre en doute les déclarations publiques d'un adjoint et d'un médecin respectablement connu, mettre en doute leurs déclarations et surveiller leur domicile, et les faire suivre partout.

FENG. — Monsieur le Maire, je vous entends mal !

Entrent des conseillers Travaillistes.

HOPEFAST. — Feng, cessez vos machinations contre Charlie Butterthwaite.

HICKLETON. — Oui, cessez. Nous voulons votre démission.

HARDNUTT. — Nous voulons votre démission.

BOOCOCC. — Mon opinion sur vous a changé. Vous avez maintenant dépassé les bornes.

BOOCOCC ET LES CONSEILLERS. — Nous voulons votre démission !

LA SERVEUSE. — Commandez votre thé, ou allez-vous-en. Pas de bagarre ici, hein ? Vous voulez que j'appelle la police ?

FENG. — Monsieur, je vous le répète, je n'ai pas entendu un seul mot de ce que vous me disiez.

Feng sort.

BOOCOCC. — Plus question de rapprochement ou de réconciliation. C'est l'impasse.

HOPEFAST. — Fini.

HICKLETON. — Terminé.

HARDNUTT. — Régulé, et sans retour.

Ils sortent.

TABLEAU 2

Les locaux de la police.

Les agents, dans le premier bureau, n'accordent pas la moindre attention à Butterthwaite qui, la tête entourée d'un bandeau, fait les cent pas. Il n'est pas rasé, et n'a manifestement pris aucun soin de son costume.

BUTTERTHWAITE, *au public.* — Voulez-vous bien, tous, prendre note de ce que je vais dire ? L'inspecteur Wiper m'a convoqué dans ce local. J'attends depuis cinq ou six heures, les flics papotent, mais pas un seul ne m'a accordé la moindre attention !

Wiper arrive, dans le second bureau. Il tient un document tapé à la machine.

WIPER. — Brigadier Lumber !

LUMBER, *de l'extérieur.* — Chef ?

WIPER. — Quelle heure ?

LUMBER. — Midi et demie, chef. Tout est prêt.

Lumber entre dans le premier bureau, en compagnie de Wiper.

WIPER. — Bonjour, adjoint Butterthwaite. Alors, cette tête, comment ça va ?

BUTTERTHWAITE. — J'ai mal.

WIPER. — Ah, mon Dieu... Maintenant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, on va reprendre encore une fois votre déclaration... Juste quelques points... (*Il consulte le document.*) Vous franchissez la porte de votre jardin, deux hommes masqués surgissent alors de la haie de troènes, un de chaque côté. Vous vous trouvez pris entre les deux... comme ça ? (*Wiper et Lumber se placent à droite et à gauche de Butterthwaite.*) Lequel vous a frappé ?

BUTTERTHWAITE. — Vous !

WIPER. — Vous êtes sûr ? Ça ne pouvait pas être le brigadier ?

BUTTERTHWAITE. — Non.

WIPER. — Mais la contusion, elle est ici.

BUTTERTHWAITE. — Aïe ! Ne touchez pas à ce pansement !

WIPER. — Nous avons fait effectuer des recherches balistiques.

Qu'une blessure assénée de ce côté provoque, même très temporairement, un amoindrissement quelconque des facultés, c'est inconcevable...

BUTTERTHWAITE. — Vous ne m'aurez pas. Moi aussi, j'ai lu Sexton Blake (1). J'étais tourné de l'autre côté.

Il se retourne.

WIPER. — Avez-vous coutume, adjoint Butterthwaite, d'entrer à reculons dans votre jardin ?

BUTTERTHWAITE. — Au moment de l'agression, je me suis retourné, instinctivement, vers la rue. Et alors ?

WIPER. — Ah bon, nous sommes là, devant vous. Nous avons photographié les traces de vos pas. Donc, vous vous étiez retourné. Et maintenant, lequel a frappé ?

Wiper et Lumber échangent leurs places.

BUTTERTHWAITE. — Vous ! C'est vous !

WIPER. — Moi ?

BUTTERTHWAITE. — Mais non, abruti, pas vous ! Lui !

WIPER. — Je vois. Et par derrière. Or les recherches balistiques ont prouvé, de façon irréfutable...

BUTTERTHWAITE. — Epargnez-moi le côté Jack Hawkins, voulez-vous ? Un fait subsiste : j'ai été assommé, et la blessure est là, qui le prouve. Débrouillez-vous avec ça, si vous pouvez.

WIPER. — Nous nous sommes débrouillés.

BUTTERTHWAITE. — Hein ?

1. - Détective bien connu de la littérature policière anglaise. N.D.T.

WIPER. — Agent, faites-le venir.

Deux agents amènent Blomax, en assez mauvais état et portant un gobelet de thé.

BUTTERTHWAITE. — Wellington ! Est-ce qu'ils t'auraient brutalisé ?... Oh !

WIPER. — Docteur Blomax, votre première déclaration, où vous parliez de commotions et de lésions cérébrales, n'a pas été confirmée par les constatations médicales ultérieures. Voulez-vous revenir sur cette déclaration ?

LUMBER, *prenant un document que tient un agent.* — Il est d'accord, chef.

WIPER. — Nous écoutons.

BUTTERTHWAITE, *comme Lumber s'apprête à lire.* — Je veux qu'on fasse venir mon avocat.

WIPER. — Chaque chose en son temps.

BLOMAX. — Hé ! Moi aussi, je veux...

WIPER. — Si vous êtes témoin à charge, vous n'avez pas besoin d'avocat.

BLOMAX. — Oh, Charlie, ce n'est pas de ma faute ! Ils m'ont gardé toute la nuit, je n'ai pas pu leur tenir tête.

BUTTERTHWAITE. — Oh, j'imagine bien... Comme j'avais raison, quand je proclamais que la force individuelle ne peut pas maintenir un édifice croulant ! Seuls un vigoureux combat de classe et l'action de masse peuvent nous permettre de bâtir une galerie solide et fière sous un roc lézardé, ou au-dessus d'une rivière asséchée... Attention, Alfred Wiper, le nom que je porte est rudement vénéré dans toute la région !

Feng entre dans le premier bureau.

FENG. — Le docteur a-t-il reconsidéré sa déclaration ?

WIPER. — Oui, chef. Voilà.

Feng pénètre dans le second bureau, suivi de Wiper qui porte la déclaration de Blomax.

FENG. — Je vois. Inutilisable, je le crains.

WIPER. — Mais, chef...

FENG. — Inspecteur, certaines raisons liées à mon honneur personnel, certains rapprochements possibles de noms... Je ne peux pas accorder à cet homme, justement à celui-là, la faveur d'être témoin. Il doit passer en jugement, comme l'autre.

WIPER. — Mais c'est impossible ! Il l'a proposé lui-même, de son plein gré, nous devons accepter, nous n'avons pas le choix. Ça paraîtra vraiment très bizarre...

FENG. — Bizarre ?

WIPER. — Je pensais, chef, à votre honneur personnel... Je veux dire... les gens peuvent se demander s'il n'est pas déjà un peu... gauchi...

FENG. — Assez. Vous établirez vous-mêmes vos preuves, par des investigations policières correctement menées. C'est tout ce que j'ai à dire.

Feng sort par la porte du fond. Wiper revient dans le premier bureau.

WIPER. — Brigadier Lumber, changement de tactique. Travail plus dur que nous, dans notre innocence, ne l'avions imaginé. Alors, renvoyez Monsieur chez lui.

Il retourne dans le second bureau et sort par le fond.

LUMBER. — Très bien. Vous avez entendu. Rentrez chez vous.

BLOMAX. — Oh, pauvre de moi, quelle étonnante métamorphose !

Il sort en courant.

BUTTERTHWAITE. — Bien, bien... Dites-moi, brigadier, vous êtes sûr que ça vaut la peine ?

LUMBER. — A ne voir que les résultats, rares sont les efforts humains qui valent la peine. Avez-vous appris, par exemple, que le Copacabana Club, à la suite de vos valeureux efforts, a fermé ses portes, et ne les rouvrira que le premier mai, sous le nom de « Musée Commémoratif Sweetman » ? Hein, qu'est-ce que vous en dites ? Les intérêts artistiques de notre ville !

BUTTERTHWAITE. — Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu ?...

LUMBER. — Eh bien, vous l'êtes, maintenant, prévenu.

BUTTERTHWAITE. — D'une façon totalement irrégulière. Alors c'est vrai, il a toujours été propriétaire de cette sacrée boîte ?

LUMBER. — Je ne saurais vous l'affirmer. A ce qu'on dit, il l'a achetée la semaine dernière. Ce n'est pas moi qui irai dire le contraire. Et vous non plus, j'imagine, dans les circonstances présentes.

BUTTERTHWAITE. — Ecartez-vous de mon chemin !

Butterthwaite sort.

LUMBER, *le rappelant.* — Soyez prudent, adjoint Butterthwaite. On n'en a pas fini avec vous.

Ils sortent.

TABLEAU 3

Le Victoria et Albert.

Entrent les conseillers Travailleurs, quelques consommateurs, et le patron qui prend place derrière son bar.

Les conseillers s'assoient à une table.

HICKLETON. — Pourquoi Feng n'a-t-il pas démissionné ? Le conseil lui a catégoriquement, par un vote en bonne et due forme, retiré sa confiance, et il est toujours là.

HOPEFAST. — Vous savez la dernière, à propos de Charlie : ils l'ont piqué ce matin même, avant son petit déjeuner.

UN CONSOMMATEUR *chante* :

Le peuple, c'est le vainqueur qu'il choisit :
Il est devant l'autel, aux côtés du Tory.

D'autres consommateurs entonnent à leur tour la chanson.

HARDNUTT. — Si on ne peut pas être ici entre soi, aussi bien dépenser notre argent ailleurs !

LE PATRON *se précipite vers eux.* — Je vais arranger ça. (*Aux consommateurs :*) Allons, messieurs, un peu de tenue aux enterrements ! (*Il dispose autour de la table un paravent qui dissimule les conseillers.*) Mais ils n'ont pas tort, vous savez, ils ont même raison. Ce que disent les gens, c'est l'expression d'une tendance générale.

Il retourne au bar.

HOPEFAST. — Tout bien considéré, il ne faut pas donner de notre Parti une image mensongère.

Madame Boocock arrive, et rejoint les conseillers derrière le paravent.

MADAME BOOCOCK. — Personne n'a vu Barney ?

LES CONSEILLERS. — Ah, Sarah ! — Asseyez-vous ! — Qu'est-ce que vous prenez ? — Ah, pour une surprise...

MADAME BOOCOCK. — Le docteur est maintenant témoin à charge. D'abord, le Comité du Maintien de l'Ordre. Avons-nous le quorum ?

HARDNUTT. — Nous l'avons.

MADAME BOOCOCK. — Alors, ne perdons pas de temps. Le conseiller Hopefast préside. Membres présents : le conseiller Hardnutt et le conseiller Hickleton. Secrétaire suppléant : Madame Boocock.

HOPEFAST. — Je déclare la séance ouverte.

HARDNUTT. — Le procès-verbal de la dernière séance est considéré comme lu. Allons...

HICKLETON. — Je suis pour.

HOPEFAST. — Approuvé. Motion présentée à la commission : l'absence temporaire de l'adjoint Butterthwaite nécessite la réorganisation de la commission. Qui va remplacer l'adjoint ?

HICKLETON. — Je propose le conseiller Hathersage.

HARDNUTT. — Je suis pour.

HOPEFAST. — Adopté. Et maintenant, Commission de l'Éducation. Je déclare la séance ouverte. Avons-nous le quorum ?

MADAME BOOCOCK. — Cette commission-là, j'en fais partie.

HOPEFAST. — Conseiller Hickleton, vous serez secrétaire suppléant. Changez de place. Président : conseiller Hardnutt.

HARDNUTT. — Le procès-verbal de la dernière réunion...

TOUS. — Et caetera, et caetera... Motion, etc... etc...

HARDNUTT. — Qui va assurer le remplacement ?

HOPEFAST. — Je propose de confier la charge au conseiller Hartwright.

HARDNUTT. — Je suis pour. Adopté. Commission des Parcs et Bains publics.

HICKLETON. — Présidence : conseiller Hickleton. Secrétaire suppléant, là encore, Madame Boocock.

TOUS. — Et caetera, et caetera...

HARDNUTT. — Qui va assurer le remplacement ?

HOPEFAST. — Je propose le conseiller Hampole...

TOUS. — D'accord, adopté.

HOPEFAST. — Quoi encore ? Nous n'avons pas de temps à perdre.

Boocock entre et les rejoint, une lettre à la main.

MADAME BOOCOCK. — Barney ! D'où viens-tu ?

BOOCOCK. — Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

MADAME BOOCOCK. — Je prends un verre.

BOOCOCK. — Ce n'est pas dans tes habitudes, hein !... Le Ministre de l'Intérieur, en personne, nous écrit. La réputation que se fait actuellement notre ville ne lui plaît pas. Au point qu'il menace de

suspendre les subventions d'Etat pour notre police locale. Bref, tout ce que je vous dis... c'est là-dedans. (*Il déchire la lettre, la froisse et la piétine.*) Nous sommes une communauté socialiste indépendante, limitée aux frontières intangibles que sont la Dearne, le Don et le Calder, et nous persisterons à demander la démission de Feng !

Il montre les fragments de la lettre.

MADAME BOOCK. — Notre Parti ne permettra pas qu'on l'assimile à un groupe de voleurs.

BOOCK. — Sarah !

MADAME BOOCK. — Nous avons déjà commencé à agir, Barney... Racontez-lui...

HOPEFAST. — Les suspicions consécutives à une accusation criminelle rendent évidemment inopportun le maintien de l'adjoint Butterthwaite dans les diverses commissions. Bien entendu, nous ne refusons pas d'envisager une éventuelle réhabilitation.

BOOCK. — Vous... vous ne pouvez pas l'exclure par un simple vote. Pas assez de membres présents.

HOPEFAST. — Prenons la décision à titre provisoire. Le reste s'arrangera.

MADAME BOOCK. — Mais oui, ça s'arrangera. Je vais m'en occuper tout de suite. Barney, mon ami, une fois de plus tu es arrivé un peu trop tard.

HARDNUTT. — L'affaire est celle du Parti tout entier, Barney. Tu ne peux pas prendre une position individuelle.

Il sort.

HOPEFAST. — N'oublie pas, Barney, qu'il était à court d'argent.

Il sort.

BOOCK, *trépignant d'impatience.* — Sa Majesté le Maire, Son Honneur et Sa Majesté... Sa Grâce, Sa Majesté, Son Honneur le Maire... Oh, ma jambe !...

Il vacille et tombe, renversant le paravent. Butterthwaite est au bar, vêtu comme au poste de police, mais il porte un cache-col usagé et a mis sur son pansement un bonnet de laine.

BUTTERTHWAITE. — Mais oui, mon vieux Barney, j'ai tout entendu !

BOOCK. — Charlie ! Tu es sorti de prison ! On n'a rien pu retenir contre toi ! Ah, Dieu soit loué ! Je te fais confiance, Charlie. Je vais m'opposer à cette trahison sordide. Je ne permettrai pas...

BUTTERTHWAITE. — Tu ne peux rien empêcher. La roue des ans s'est mise en branle. Je suis exclu. Et cet après-midi, je bois.

BOOCK. — Eh bien moi, je te prouverai ma fidélité.

Butterthwaite rit et Boock sort.

BUTTERTHWAITE. — Qui prend un verre avec moi ? Hein, personne ?

UN CONSOMMATEUR. — On avait l'impression que vous vouliez rester tout seul.

BUTTERTHWAITE. — Les impressions sont trompeuses. Allez, Frank, tu peux nous servir là-bas, derrière. (*Il jette sur le bar une poignée de pièces.*) Et que personne n'aille dîner avant d'avoir bu tout ça. Mais d'abord, une question : lequel d'entre vous s'intéresse aux beaux-arts ?

Rire général.

UN CONSOMMATEUR. — Si vous parlez de photos cochonnes...

BUTTERTHWAITE. — Non, pas précisément de photos cochonnes... Ces pièces sonnantes et trébuchantes que je dépose sur le bar, c'est la fin de mes petites économies, tout ce qui reste d'une vie consacrée au bien de la communauté. Regardez, voilà mon livret de Caisse d'Épargne : « Compte suspendu ». Vu ?... La Communauté ? Qu'est-ce que la Communauté ? Vous ? « Oh non, dites vous, pas moi ! » et par Judas vous avez raison. « Bon pour les poires », dites-vous, « nous on compte pour du beurre ». Eh bien, Charlie aussi, compte pour du beurre. Et Charlie n'oublie pas que le premier mai, jour des célébrations socialistes, est aussi celui des débauches traditionnelles, à l'abri des haies en fleurs... Moi je paie les verres, vous les avalez, et en retour, vous allez faire ce que je vous demande. Je l'espère, du moins, car si l'un de vous essaie seulement de me filouter, bon Dieu, j'en fais mon affaire, jusqu'à ce que les yeux lui sortent par les aisselles. Venez dans l'arrière-salle. Je ne vous appellerai pas deux fois.

Il les conduit dans l'arrière-salle.

TABLEAU 4

L'intérieur du Copacabana Club... qui est maintenant le Musée Commémoratif Sweetman.

Des cloisons artistiquement décorées, auxquelles sont accrochés des tableaux, occupent le fond de la scène. En avant, sorte de « foyer » préparé pour une réception. Sur une table couverte d'un tapis vert, s'étalent catalogues etc... Une autre table fait office de buffet, avec champagne et sandwiches. Des guirlandes pendent du plafond. Un ruban blanc, tendu à l'arrière du foyer, empêche d'accéder aux tableaux.

Gloria, en robe très discrète, jette un dernier coup d'œil au buffet et aux catalogues. Lady Sweetman et le jeune Sweetman, affairés, effectuent les changements de dernière minute.

Entre Blomax, que les autres ne remarquent pas.

BLOMAX, *au public* :

La conclusion approche, cruelle, inéluctable,
 Résultat de corruptions, et de luttes confuses.
 A moi de tout résoudre, si j'en suis capable,
 Moi, Anglais isolé, rudement empêtré,
 Plein de remords, et rassemblant tout mon courage.
 En ce premier mai, jour de l'art et de la beauté,
 Sweetman jette à vos yeux une poudre bien blanche,
 Pour vous laver, vous faire plus blancs que ces murs
 Mais là-bas, tout au fond de la ruelle obscure,
 Le grand chat gris attend près du trou de souris.
 Ce qui est fait est fait. Vous en verrez le sens général.

Il montre Gloria.

Qui la reconnaîtrait, celle-là, s'appêtant à déboucher des bouteilles pour la noblesse, grande et petite ? Et qui, en vérité, reconnaîtrait ce lieu, où seule une toile du Titien laisse deviner ce que cachent les sous-vêtements ? Du Titien, ou du moins, de William Etty... Titillement, sans doute, mais sous une forme que pourrait souhaiter Lady Sweetman en personne.

La pièce commence à se remplir. Sweetman, sa femme, son fils, Feng, Wellesley, des dames conservatrices, F. J., Boocock, des conseillers. Boocock porte sa chaîne, mais pas sa robe.

SWEETMAN. — Ha... hum... L'inauguration d'un musée est, ou devrait être une tâche plaisante, pour qui a le souci du bien-être des foules. Je ne vous rappellerai donc pas que des œuvres d'art, dont la magnificence ne le cède en rien à celles de ma collection, que vous voyez exposées ici, gisent actuellement dans les caves de l'Hôpital Municipal, sans que personne s'en préoccupe, sans que personne en jouisse... Mais cela, je l'espère, ne durera pas toujours. Je constate avec joie le désir de conciliation dont témoigne aujourd'hui la présence parmi nous de Son Honneur le Maire, ainsi que de beaucoup de ses...

BOOCOCH. — Présence qui ne doit pas être interprétée comme une manifestation officielle, mais comme un simple geste de courtoisie, inspiré par notre reconnaissance devant toute réalisation culturelle.

MADAME BOOCOCH. — Sir Harold Sweetman, Lady Sweetman, mesdames, messieurs, notre Parti Travailleiste considère que l'installation d'un musée, quelque intérêt qu'elle présente indiscutablement, ne justifie pas l'utilisation des fonds publics pour ce qui n'est, somme toute, qu'un produit de luxe. C'est pourquoi nous, Parti Travailleiste, sommes particulièrement favorables, en ce domaine, à l'initiative privée. Je tiens à dire... « merci », Sir Harold. Et merci aussi à vous, Lady Sweetman ; vous nous avez rendu un grand et digne service.

Applaudissements.

SWEETMAN. — Oui, Madame la Mairesse, merci. Je n'ai plus maintenant qu'à prier ma chère femme d'inaugurer officiellement le musée.

LADY SWEETMAN. — Laissez-moi vous parler tout d'abord du nom que porte ce musée : « Musée commémoratif Sweetman ». Ce qui ne signifie pas « dédié à la mémoire de Sir Sweetman », lequel est encore très présent parmi nous...

Blomax prend un verre de champagne.

GLORIA. — Hé !

BLOMAX. — Morituro te salutant !

GLORIA. — Vous, fichez-moi le camp, et tout de suite !

BLOMAX. — Non. Dulce et decorum est pro filia pulcherrima incarceri in vinculis. Wellesley, lâche-moi, tu me ferais fléchir.

LADY SWEETMAN, *s'efforçant d'ignorer l'interruption.* — ...mais à la mémoire de son père, feu Fortunatus Sweetman, dont l'audace et l'activité nous ont apporté à tous richesse et fortune.

BLOMAX. — Je veux parler au colonel Feng !

FENG, à *Sweetman.* — Vous avez invité Monsieur Blomax ?

SWEETMAN. — Absolument pas. Savez-vous, docteur, que c'est une réunion privée ?

BLOMAX. — Colonel Feng, regardez bien ma fille. Elle a besoin d'un père remis à neuf. Eh bien, le voici. Je me lave en public, je me plonge dans le bain de l'abnégation. Cinq cents livres. Prenez-les, Monsieur le Maire. Vous savez d'où elles viennent.

Il tend l'argent à Boocock.

BOOCOCH. — Nous pensions tous que vous seriez disculpé.

BLOMAX. — Non, non. Maintenant, j'avoue. Et le plus extraordinaire, c'est que j'avais déjà avoué. Je me suis proposé comme témoin à charge. Pourquoi m'a-t-on refusé ?

SWEETMAN. — C'est vrai, ce qu'il dit, colonel ? Mais pourquoi...

FENG. — Un témoignage à charge, si théâtral soit-il, ne suffit pas nécessairement, et n'est pas nécessairement sincère. Vous le savez, monsieur, sans aucun doute.

LADY SWEETMAN, *désespérée.* — ...Aussi ai-je le grand plaisir de déclarer que le « Musée commémoratif Sweetman » est désormais ouvert à tous les habitants de notre ville. (*Elle prend de petits ciseaux et coupe le ruban. Applaudissements.*) J'espère que maintenant vous allez tous vous distraire, et ne pas rentrer chez vous sans avoir tout vu.

Elle et son mari essaient de pousser les invités vers les tableaux. Blomax, Boocock et Feng restent au foyer. Sweetman revient vers eux.

BLOMAX. — Je peux en tout cas vous affirmer que mon témoignage suffisait largement, et que chaque mot en était véridique. Je crains — et j'en souffre — d'avoir été sciemment persécuté. J'en appelle donc à la haute société de la ville.

BOOCOCK. — Wellington, c'est vraiment indigne. Voyez-vous, colonel Feng, le docteur Blomax est depuis des années mon médecin traitant. Et je crois, malgré tout, que vous feriez preuve de plus d'humanité en accueillant sa requête. En fin de compte, il a rendu l'argent.

SWEETMAN. — Mais oui, colonel, nous n'avons sûrement pas besoin de pousser plus avant les investigations concernant le docteur Blomax. J'entends, s'il peut nous relater l'événement dans tous ses détails.

LE JEUNE SWEETMAN. — Deux magistrats vous donnent leur avis, colonel. Vous ne pouvez qu'en tenir compte.

SWEETMAN. — Toi, tu parleras quand on te le demandera.

FENG. — La décision m'appartient. A moi, et à moi seul. Cet homme est complice du vol, mais le voleur lui-même court toujours. Et vous me permettrez de poursuivre ma tâche, comme je l'entends, jusqu'à ce qu'il soit appréhendé.

WELLESLEY. — Autrement dit, vous mettez, inévitablement, mon père en prison. Ce qui vous assurera une conscience pure, et vous donnera le droit de m'épouser.

BLOMAX. — T'épouser ? Lui ?... Mais alors, et Maurice ? C'est à cause de lui que j'ai avoué.

WELLESLEY. — Le colonel Feng aussi, a avoué. Il a avoué qu'il était amoureux de moi. Et tout naturellement, je lui ai demandé de renoncer à son intégrité, et de te faciliter les choses.

FENG. — Tout naturellement.

WELLESLEY. — Et, tout aussi naturellement, il a été incapable de le faire. Je me suis souvent vue, en rêve, comme la belle destructrice d'un homme fort et brave. Il s'est avéré que je réussissais mieux avec les faibles. Et vous, Maurice, qu'en est-il de votre intégrité ?

LE JEUNE SWEETMAN. — Moi ?

WELLESLEY. — Ne vous inquiétez pas. Je vous épouserai : parce que je n'aurai pas à vous respecter, et à me perdre continuellement dans les méandres et les contorsions d'un extraordinaire code moral. Avez-vous déjà vu un boa constricteur s'étrangler lui-même ?... Oh, mon Dieu, que je suis malheureuse !

Les invités se sont éloignés des tableaux, et tous ont entendu les quelques dernières répliques.

SWEETMAN. — Est-ce vrai, colonel Feng ? Est-ce vrai que vous l'avez demandée en mariage ?

FENG. — Oui, monsieur, c'est vrai, je n'en disconviens pas. Je ne vais pas, Sir Harold, m'humilier en vous exposant mes raisons. Mais je pense que vous, un gentleman, ne mettrez pas ma parole en doute si je vous déclare solennellement que jamais mon intégrité professionnelle n'a été ébranlée le moins du monde, quelles que soient les erreurs d'interprétation de cette jeune femme ; erreurs, du reste, volontaires. Elle ne m'a pas abattu, non... Elle ne m'influence pas, ni dans un sens ni dans l'autre, ma vie privée reste ma vie privée. C'est du moins ce que je voulais, il semble que je n'y sois pas parvenu, mais...

SWEETMAN. — Mais au fait, cela revient à dire que, sans cette garce de métisse, Butterthwaite, le satané voleur, serait sous les verrous depuis une semaine !

F. J. — De quel côté êtes-vous, exactement ?

FENG. — De quel côté ? Vous dites bien, monsieur : de quel côté ? Cela, monsieur, je n'en sais rien. Je sais seulement que mon côté personnel, mon côté privé, Sir Harold, est sans aucun doute un objet de risée pour tous, et la source, pour moi, de toutes les humiliations. Mais je ne suis pas abattu, monsieur. De quel côté ! Non, vraiment, je ne sais pas encore...

BLOMAX. — Eh bien, colonel Feng, vous êtes bien, de toute cette assemblée, le seul dans ce cas.

FENG. — Vous, pas un mot de plus ! Je ne pourrais supporter...

BLOMAX. — J'en ai supporté bien plus que vous, moi. J'ai dû prendre parti, et le résultat, c'est que, malgré moi, j'ai laissé tomber mon pauvre ami Charlie dans un pétrin dont je crains qu'il ne se sorte jamais. Je croyais, en décidant de rendre les cinq cents livres, que l'affaire serait classée. Mais je vois maintenant que c'est impossible. La police britannique, avec son impartialité bien connue, son zèle intransigeant pour la vérité et la justice, va, de toute évidence, triompher une fois encore. Je n'ai donc plus le choix : je vous donne ma seconde déclaration, tapée en quatre exemplaires. (*Il sort quelques feuillets dactylographiés.*) Oh, Gloria, je vous demande pardon. Pour vous, c'est une catastrophe. Je mets à nu chacun de nous, jusqu'à la moelle, et je ne respecte aucune de mes « obligations »... (*Il distribue ses papiers.*) Voici votre exemplaire, Monsieur le Maire... Commissaire, le vôtre... Le vôtre... Sir Harold. Voici, messieurs, l'histoire complète du défunt Copacabana Club, et de l'inspecteur Wiper, toujours en place grâce à ses petites relations que Charlie lui-même n'a pas su découvrir. Et voici, colonel Feng, traitée de long en large, la question du renforcement et de l'affermissement de votre colonne vertébrale.

SWEETMAN, *jetant ses feuillets à terre.* — Naturellement, colonel, vous n'allez pas prêter foi à...

BOOCK. — Colonel Feng, vous tenez le papier à l'envers. Permettez...

Feng tourne le dos et s'éloigne vers les tableaux.

Entre Wiper, agité.

WIPER. — Où est le commissaire ?... Quoi ?... Qu'est-ce qui se passe ?

Blomax donne à Wiper son quatrième exemplaire.

BLOMAX. — Monsieur le Maire, vous le croyez, vous, ce que j'ai écrit ?

BOOCK. — Cela ne me paraît, hélas, que trop plausible. Allons, inspecteur, lisez-le. Je voudrais bien entendre vos commentaires.

WIPER. — Dictateur à la manque ! Vous ne voyez donc pas ce qui se passe ? Mes commentaires, ils peuvent attendre. J'ai à faire. Sir Harold, je dois vous prier de fermer votre musée.

SWEETMAN. — Quoi ? Et pourquoi ?

WIPER. — En vertu du maintien de l'ordre. L'adjoint Butterthwaite, voici un quart d'heure, a quitté le Victoria et Albert, en compagnie de tous les clients que l'on rencontre à midi dans ce lieu fameux. Il se dirige maintenant vers le musée... avec une cinquantaine d'individus, venus tout droit des bas-fonds de la ville : vagabonds, galvaudeurs. Et chacun tenant une cuite de première.

LADY SWEETMAN. — Mais qu'est-ce qu'il veut ?

WIPER. — Détruire votre musée, je crois. On vient juste de découvrir le coup, mais selon toute vraisemblance il le prépare depuis plus d'une semaine.

SWEETMAN. — Pourquoi ne l'avez-vous pas arrêté ?

WIPER. — En pleine ville ? Jusqu'à quel point voulez-vous donc

que le scandale s'étende ? Ici, on peut les contenir, j'ai commandé un cordon de police, mais...

SWEETMAN. — Commissaire !

F. J. — Où est-il ?

Feng revient au milieu de la scène.

SWEETMAN. — Commissaire, approchez. S'il y a violence ou dégâts, je vous tiens pour responsable. Entièrement responsable !

FENG :

Violence, dégâts... c'est fait, c'est déjà fait.
Toute violence perpétrée, et par la violence brisée,
Murs de briques fendus, murs démolis, dégâts :
Responsabilité... De qui ? Tout récemment encore,
Ce conseil élu a montré sa violence
En faisant de ma démission une exigence.
J'ai passé outre et déclaré
Que mon autorité, me venant de plus haut,
Se moquait des factions et de leurs soubresauts

De vous, monsieur, de vous, guignol de la démocratie,
Qu'ai-je à faire, moi, mis en place par la loi
Abstraite et universelle ! Voilà ce que je proclamais.
Mais si vous parlez, monsieur, de violences et de dégâts,

Je démissionne, moi, monsieur, et maintenant !
Je vous salue, vous, inspecteur. L'ordre et la loi ?
Tellé est votre confiance, et telle est votre foi,
Telle est votre impartialité. C'est moi qui démissionne, moi.
Vous, monsieur Wiper, assurez votre ordre, continuez.

Tandis qu'il parle, on entend au dehors une rumeur grandissante, puis on distingue des cris : « Trois hourrahs pour Charlie ! » Entre Lumber, très vite, avec plusieurs agents.

LUMBER. — Colonel Feng, chef...

FENG, *d'un signe, lui montre Wiper.* — Non, non, pas moi, lui...
Feng monte l'escalier.

LUMBER, *regardant tour à tour l'un et l'autre.* — Euh... chef ?

WIPER. — Eh bien, quoi ?

LUMBER. — Ça se présente plutôt mal. On nous a pris de court à l'heure du repas... Vous comprenez, ils se sont entassés dans les bus. Je crains qu'ils n'arrivent avant que mon cordon soit au complet. J'ai bien trois voitures radio, mais un de nos camions a des ennuis, une histoire de magnéto... J'ai mobilisé la brigade montée... Et les chiens ?... (*La rumeur grandit.*) Ils forcent le barrage, à présent. Simple question de nombre. J'ai bien aligné tous les agents sur les marches, mais...

WIPER. — Mettez des hommes à l'entrée ! Vous ! Vous ! Vous !
Là, là, là...

Les agents, précipitamment, obtempèrent, et se dirigent vers les portes que, du dehors, on est en train de forcer. Bruit de lutte en coulisse. Quelques manifestants parviennent à entrer. Ils portent des bouteilles, ainsi que des pancartes avec les slogans : « Les beaux-arts, pet de lapin ! », « Peins-moi, et peins aussi mon chien ! » « Quand un lis est crasseux, on ne peut pas le dorer ! » « Contre les gribouillages, vitrifiez tous les murs », etc... Quelques pancartes, aussi, représentent des femmes nues.

Les agents entrent en action et, au terme d'une lutte menée soit sur scène soit en coulisse, réussissent à chasser les manifestants ou à les traîner dehors. Finalement, les portes sont protégées, mais au prix d'efforts désespérés.

Pendant la mêlée, Butterthwaite est apparu au fond de la scène. Il écarte quelques assiettes et s'assied, jambes croisées, sur la table. Puis il se verse du champagne et prend une tranche de gâteau glacé.

BUTTERTHWAITE. — Avant de m'arracher à cette table, vous feriez bien de réfléchir. Les bouteilles de mousseux, ça peut servir à bien des choses, et moi je sais m'en servir de toutes les façons.

Il chante :

Un jour Dives le riche a donné un festin
Et convié ses amis de la meilleure souche,
Mais Lazare à la porte de Dives survint :
S'assit et dit : on veut manger, mon frère, on veut manger et boire,
Les pauvres aussi ont une bouche !

FENG. — Et maintenant, Monsieur Wiper, qu'est-ce que vous comptez faire ?

WIPER. — Ça me regarde.

FENG. — Je sais. Et je m'amuse beaucoup, monsieur.

WIPER. — Brigadier !

Lumber fait un pas vers Butterthwaite, qui brandit la bouteille de façon peu rassurante. Un petit manifestant réussit à entrer par l'une des portes, évite les agents qui tentent de l'en empêcher, et se précipite sur la scène comme s'il pénétrait dans un sanctuaire. Il s'accroupit aux pieds de Butterthwaite et l'agent qui le poursuivait s'immobilise, hésitant.

Feng, le dos tourné, affecte un grand intérêt pour les tableaux.

BUTTERTHWAITE. — Et maintenant, Boocock, mon frère, après toutes ces lames en acier de Sheffield que je t'ai enfoncées entre les omoplates, tu te tiens encore bien droit ?

BOOCOCC. — Je suis encore à peu près vertical. On ne peut guère en dire autant de toi, Charlie. Je ne sais pas pourquoi tu as fait ça, mais les derniers amis qui te restent ne peuvent plus t'aider en rien. Tu t'es abattu toi-même.

BUTTERTHWAITE. — Oui. Mais il y en a qui m'ont aidé à tirer sur la corde... hein, mon vieux Wellington ?

BLOMAX. — Charlie, j'ai tiré sur toutes les cordes... toutes, pas seulement la tienne.

BUTTERTHWAITE. — Alors, qui est coulé, en dehors de moi ? (*Blomax désigne Feng.*) Oh non ! Pas le colonel Feng ! Tu ne t'es pas débarrassé de Feng ! Pas toi... Toi, grand Dieu ! Les eaux sont en baisse... Après toutes mes embuscades subtiles, mon artillerie de choc et mes attaques de flanc...

BLOMAX. — Tu as toi-même été débordé, Charlie. Ce que tu ne savais pas, c'est qu'au plus fort de la lutte, j'étais dans le camp prussien. Ce malheureux commissaire n'a jamais été l'ennemi.

BUTTERTHWAITE. — Mais voyons... il était l'allié de Sweetman.

BLOMAX. — Charlie, tu as toujours beaucoup apprécié mes ragots. Mais tu n'aurais pas dû les prendre au sérieux.

BUTTERTHWAITE. — Alors c'était ça... le médecin bien-aimé... Colonel ! Hé, colonel, c'est à vous que je parle ! Je ne vous accorde aucune excuse. Vous avez la colonne vertébrale solide, et vous avez choisi, de plein gré, ce sale boulot chez nous. S'il s'est avéré plus sale que prévu, je suis tranquille, vous vous trouverez une philosophie professionnelle, et vous resterez comme Boocock, vertical, ou à peu près. Ah, la la, j'ai vécu, moi ! J'ai contrôlé, j'ai réparti, j'ai fait prospérer la communauté, j'ai garni toutes les tables, et pas avec du pain et de la margarine, comme à l'hospice ; non, croyez-moi, pour mes menus, il fallait cuillers à soupe, couteaux et fourchettes à viande, couteaux et fourchettes à poisson, cuillers à pudding, sauce et vinaigrette, câpres et mayonnaise... Et moi, fort de ma seule force, je présidais le festin... Bon, si vous avez mal au ventre, il faut que je m'en aille. Mais pas de gaieté de cœur. Au diable la philosophie ! Un vent mauvais souffle sur la lande, par ce froid lundi matin de mai. Les peuples du monde défilent joyeusement devant les tri-

bunes, mais j'ai enrôlé un régiment qui ne connaissait même pas le son du clairon. Aujourd'hui, mon armée est dans la confusion totale. Regardez-les, camarades conseillers ; vous les avez dirigés, je les ai dirigés, et jamais nous n'avons su qui ils étaient. Qui ils étaient ? Je vais vous le dire. Ils buvaient, ils filoutaient, ils dormaient... et jamais ils n'ont fourré leurs pattes dans ces saloperies de machines pointeuses. Nous leur faisons de la musique et ils ne dansaient pas, nous leur chantions nos chansons et ils crachaient dans le ruisseau. (*Il caresse la tête du petit manifestant.*) J'avais le pouvoir suprême sur tout mon univers. Me voici maintenant général de cette troupe-là, c'est tout ce qui me reste. Il me faut changer de tenue. (*Il prend le tapis qui couvrait la table, et s'en drape.*) Trois fois trois, et voilà ce qu'il en reste : du papier. (*Il arrache une guirlande et se la met au cou.*) Trois fois trois neuf, mais le vieux bicorné a des bosses... alors on va le remplacer. (*Il prend un bouquet de fleurs qui ornait le buffet, et le pose sur sa tête.*) Moi, l'exilé, j'ai parlé à ce peuple. Qu'ils le veuillent ou non, je me réjouirai. Je diviserai Dewsbury et distribuerai la vallée de Bradford ; Pudsey est à moi, Huddersfield est à moi, et Rotherham aussi, c'est ma force maîtresse ; Osset est mon Livre de Loi, Black Barnsley ma cuvette, je me déchausserai à Wakefield et je triomphe de Halifax. Qui m'amènera jusqu'à la forteresse ? Qui me conduira aux frontières de Leeds ? Toi, mon peuple trompeur, toi qui m'as rejeté ? Tu ne veux pas aller de l'avant, avec Charlie ?

LE PETIT MANIFESTANT. — Hé ! On y va, on y va tous ensemble !

BUTTERTHWAITE. — Oh non, pas toi ! Toi, c'est dans le panier à salade que tu vas !

Au dehors, bruit des voitures de police. Voix donnant des ordres.

LUMBER, à Wiper. — Voilà les renforts, chef.

WIPER. — Très bien. Monsieur Butterthwaite, si vous voulez sortir avec nous, nous aurions un mot à vous dire.

Les agents entraînent le petit manifestant, puis se dirigent vers

Butterthwaite, qui n'oppose aucune résistance. Tandis qu'on l'em-mène, il chante :

BUTTERTHWAITE :

Le pauvre vieil âne sort
Sous la pluie et sous la neige.
La maison en sera blanchie,
Et qui entrera après lui ?

Nettoyez cuisine et salon,
Frottez bien les murs et, par terre,
Otez les traces de ses sabots.
Et nettoyez aussi les taches sur la porte.

Prenez une échelle et frottez les carreaux,
Aspergez le toit d'eau claire.
Savonnez la cheminée.
Que rien ne reste de la bête

Quand tout sera lavé, et récuré à fond,
Etincelant de peinture fraîche,
Qui entrera, avec six compagnons
D'une pauteur meurtrière ?

La chanson est reprise par ceux du dehors et se termine (s'il reste assez de temps) par une reprise en « fortissimo » de la première strophe.

SWEETMAN. — Merci, inspecteur. Remarquable exécution, monsieur.

BOOCOCK. — Il reste bien des choses à revoir et à examiner de près. Ce qui vient de se passer ne rehausse le prestige de personne. Alors, qui commence à enquêter honnêtement ?

BLOMAX. — Oh, rien de bien tragique là-dedans ! Le travail est commencé. Notre tas d'ordures est enlevé, reste à récurer la pou-

belle et à en éloigner les guêpes. Le Parti Conservateur, en fin de compte, verra que toute l'affaire...

SWEETMAN. — En fin de compte, toute l'affaire devrait tourner légèrement à notre avantage.

F. J. — Oui, je le crois.

SWEETMAN. — Oui.

BLOMAX. — Le Parti Travailliste, d'autre part...

HARDNUTT et HICKLETON. — Nous préférons remettre à plus tard nos commentaires sur ce déplaisant épisode.

HOPEFAST et MADAME BOOOCK. — Nous tenons néanmoins à nous en désolidariser publiquement.

TOUS LES CONSEILLERS et MADAME BOOOCK. — Nous porterons avec confiance toute l'affaire à la connaissance des électeurs, et ferons appel à leur jugement.

BLOMAX. — L'inspecteur va démissionner.

WIPER. — De mon plein gré, notez-le, sans aucune explication, et, qui plus est, j'aurai ma retraite.

BLOMAX. — Wellesley, ma chère fille, va épouser son fiancé. Allons, embrasse-le. (*Wellesley obéit.*) Et la famille, en considération de mon tact et de ma discrétion futurs, m'accueillera généreusement dans son sein. (*Il serre la main de Sweetman.*) Bonjour, monsieur.

SWEETMAN. — Bonjour.

BLOMAX. — Lady Sweetman...

LADY SWEETMAN. — Mon cher docteur...

BLOMAX. — Puis-je vous présenter ma chère femme ?

LADY SWEETMAN. — J'en serai enchantée, docteur. Chère Madame Blomax...

BLOMAX. — C'est tellement plus convenable, et moins embarrassant. Je me suis déjà mis d'accord avec une maternité privée de Leeds...

WIPER. — Et les frais seront pris, bien entendu, sur la retraite susmentionnée.

BLOMAX. — Wellesley, ma chérie, embrasse-le donc encore ! Qui t'en empêcherait ?

Elle obéit.

TOUS, *en chœur.* — Qui oserait l'en empêcher ?

FENG. — Je regrette beaucoup, Mademoiselle Blomax, de vous avoir révélé à vous-même, en un moment si peu propice, les imperfections de votre personne. Mais je vous fais confiance : vous ne tarderez pas à retrouver votre équilibre. Messieurs, je vais à Londres. Je dirai au Ministre de l'Intérieur combien j'ai apprécié la compétence et la promptitude avec lesquelles l'inspecteur a réglé l'affaire... Laissez-moi passer, s'il vous plaît, que je sorte...

Il s'en va.

TOUS :

Au nord de la Trent nous vivons en paix.
Laissez-nous en paix, nous ferons de même.
Ne faisant pas de mal à qui ne nous en fait,
Au moindre coup de poing, nous attrapons des pierres.
Renoncez, voulez-vous, à plisser vos narines,

L'ANE DE L'HOSPICE

Nous avons notre odeur, et cette odeur nous plaît.
Nos dessous de bras sont lavés, nous le disons
En vous priant de croire que c'est depuis hier.
Ils sont propres et nets, ils sont tout aussi blancs
Que blanc est ce grand mur à la blancheur parfaite.
Quant à l'âne de l'hospice,
Il mérite une larme et nous la verserons.
Pas de danger qu'il ressurgisse.
Disparu, le vieux con, disparu pour de bon.

LE DERNIER ADIEU D'ARMSTRONG

(Armstrong's last goodnight)

Exercice de diplomatie

Texte français de Jacqueline Autruseau et Maurice Goldring